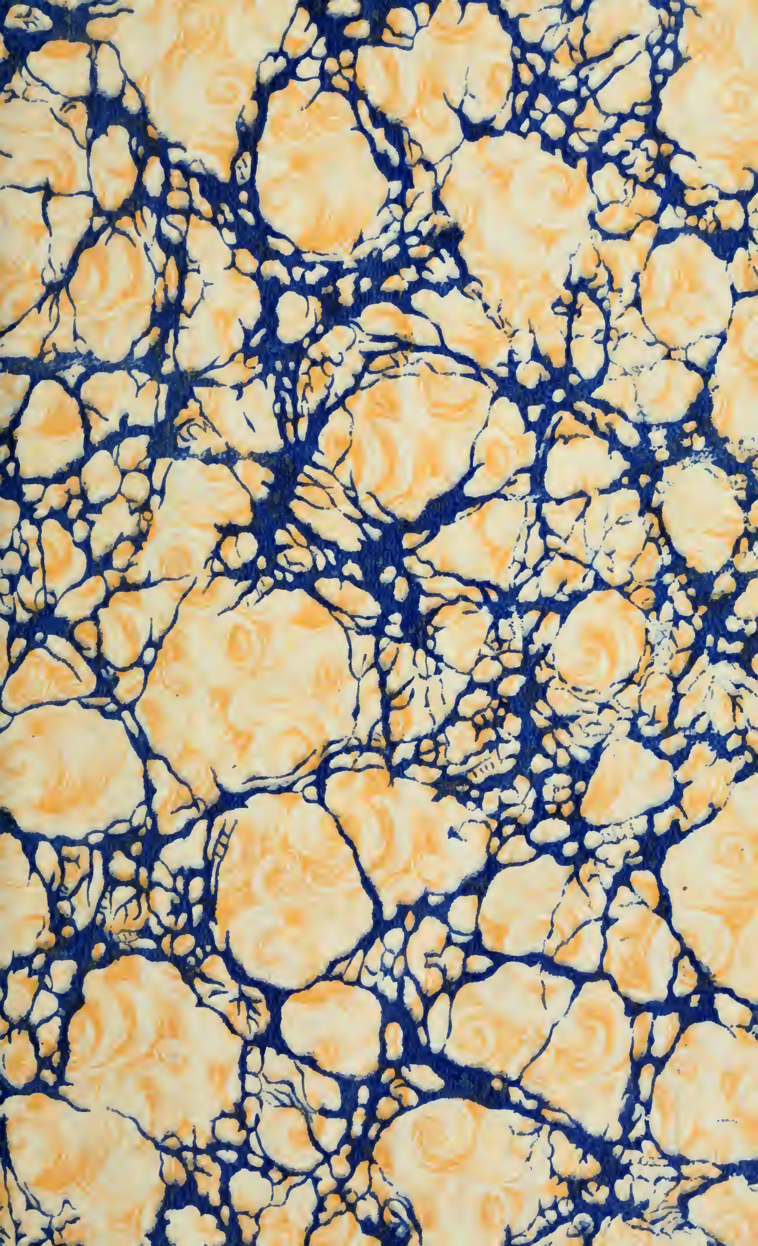






L'AMAZONE DU ROI DE SIAM

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

Les Heures Perdues . . . . 1 vol.
Le Modèle, comédie en 1 acte, en vers (épuisé). . 1 —
Royauté Morte, conte fantastique en 1 acte, en vers . . . . 1 —
L'Éternelle Chanson, ouvrage mentionné par l'Académie française. . . . . 1 —
Minuit . . . . 1 —
Evocation . . . . 1 —

PROSE

Mortelle étreinte, roman . . . . 1 vol.
L'Anarchiste, roman . . . . 1 —
Rien qu'Amante ! roman. . . . . 1 —
Le droit d'Aimer, roman. . . . . 1 —
Ambitieuse, roman . . . . 1 —
Les Sataniques, nouvelles. . . . . 1 —
Les Demi-Sexes, roman. . . . . 1 —
Le Sang, roman . . . . 1 —
Les Frôleurs, roman . . . . 1 —
L'Amuseur, roman . . . . 1 —
Trois Fleurs de Volupté, roman . . . . 1 —
Les Mousseuses, nouvelles. . . . . 1 —
Le Mystère de Kama, roman . . . . 1 —
L'Amazone du Roi de Siam, roman . . . . 1 —
La Mystérieuse . . . . 1 —

EN PRÉPARATION

Les Énervés de Paris . . . . 1 vol.
Les Félins, roman . . . . 1 —
Contes inquiétants . . . . 1 —
Les Baisers de la Chimère, poésies. . . . . 1 —

THÉATRE

Madame Laurence, pièce en trois actes.
Les Félins, comédie en trois actes.
Le Droit d'Aimer, comédie en trois actes.
Le Fils, pièce en deux actes.
Les Frôleurs, comédie en trois actes.
Pour une Nuit d'Amour ! drame en un acte d'après le conte d'Emile Zola
Les Trois Mousmés, conte japonais en un acte (en collaboration), musique de Georges Charton.
Vanitza, fantaisie florentine en un acte, musique de Jane Vieu.
Les Statues, comédie en vers (en collaboration).
Les Hommes contre l'Amour, pièce en quatre actes (en collaboration avec Gaston Derys).
Tanagra, pièce en trois actes, en vers.
Le Feu qui couve, comédie en quatre actes.

EMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M)

JANE DE LA VAUDÈRE

L'Amazone du Roi de Siam

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

L'AMAZONE DU ROI DE SIAM

I

FUNÉRAILLES

Des jeunes filles, parées de voiles jaune safran qui tombent d'une étoile de saphir, fixée sur l'oreille, et recouvrent la partie gauche de leur corps, allument des bâtonnets d'encens devant la dépouille de Naï-Rafutt que l'on va brûler tout à l'heure.

La défunte est une des femmes de Phaja-Tak qui monta sur le trône en l'an 1129 de l'*Ere de Siam ;* elle repose sur un lit de lotus et de roses, au sommet d'un catafalque immense, qu'ombrage un parasol à sept étages, et semble, déjà, en partie momifiée, ayant

séjourné longtemps dans les baumes et les aromates. Rien ne demeure de son ancienne beauté ; ses bras, ses mains et son torse, sous les bijoux barbares, n'accusent plus que le puéril agrafement des os, et la tête tondue, à l'exception d'une mèche de clownesse qui s'enlève, toute droite, paraît taillée dans une racine de buis.

On célèbre en grande pompe les funérailles de la petite épouse qui comptait à peine dix avrils, et toutes les notabilités de Bangkok se trouvent réunies autour du bûcher auguste que protège le pavillon écarlate adorné de l'Éléphant blanc.

Des pleureuses, dont on ne voit que les yeux démesurément agrandis sous le bandeau de lin, poussent de longs hululements, que ponctuent des rires ironiques de petites flûtes et des hoquets rauques de tambourins.

Les prêtresses de Bouddha se prosternent le front contre terre en signe de deuil. Chacune tient un des cordons de roses, qui tombent du catafalque dans toutes les directions,

ainsi que les fils d'une toile d'araignée géante.

Dans la croyance thaï, ces liens légers portent à la morte les vœux et les prières.

Rafutt sait ainsi qu'elle est toujours belle et chérie, que les désirs et les adorations montent vers elle comme le parfum des tubéreuses, et qu'un sourire de ses lèvres efface les rayons de la lune.

Bientôt, le *Chaô-Klein-balat*, ou premier vicaire des talapoins, allumera le bûcher, et le petit corps de Rafutt flambera comme un sarment desséché d'igname. Elle n'offrira pas le spectacle terrifiant de certains défunts dont les nerfs et les muscles se crispent, dont tout l'être frissonnant se dresse pour une sorte de danse macabre sous les premiers baisers du feu. Elle se consumera, tout d'un coup, pauvre fleurette jaunie tombée de l'herbier royal, et ses cendres n'empliront pas l'urne d'or qui les attend.

Les femmes du harem contemplent la cérémonie du haut des terrasses, mais les princesses entourent le bûcher, le visage et

les épaules dissimulés sous une sorte de capuce blanche. Par contre, leurs seins, leurs hanches et leurs jambes ne sont ornés que d'une profusion de pierres précieuses, qui semblent remuer sur la peau comme des scarabées fulgurants.

— Kali-Yanà, tu viens de m'écorcher l'oreille avec la hampe de ta bannière !

— Pourquoi, aussi, n'es-tu pas à ton rang, Xali?...

— Je suis lasse, et ces armes sont si lourdes !

— Que dirais-tu donc si nous combattions l'ennemi?...

— Dans la lutte le courage me viendrait !... Mais je hais ces parades fatigantes !... Il nous faut bien souvent assister les défuntes épouses du roi !

— Il les prend si jeunes que cette première blessure les atteint trop profondément...

— Oui, Rafutt n'a résisté que deux mois au viol sacré ; elle était bien gentille, quoique plus menue qu'une chatte de la pagode de *Xétuphon*.

— Elle aimait à nous voir défiler, chaque matin, et elle avait toujours une bonne parole pour Kali-Yanà.

— Ah ! que ma sagesse me pèse !... soupira Xali, en serrant sur sa taille souple la boucle de sa ceinture. Yanà, laisse-moi m'appuyer un peu à ton épaule ?...

Kali-Yanà, la plus jolie des amazones royales, portait l'étendard de l'Éléphant Blanc.

Ses cheveux courts, épais et luisants, étaient traversés par un cercle de pierreries qui soutenait, sur le front, une haute aigrette blanche. Le cou dégagé restait nu, mais, des épaules aux cuisses, une tunique étroite épousait son corps, affûtant les pointes brèves de ses seins sous les chamarrures, accusant le retrait souple de sa taille, étreinte par une lame d'or recourbée. Ses jambes fines, harmonieuses, se dessinaient sous un réseau de soie aux mailles rattachées par des grains de corail. Des anneaux à cabochons glauques entouraient ses chevilles, baguaient ses orteils aux ongles rou-

gis. Elle était presque garçonnière sous le harnois guerrier d'armes précieuses qui lui battaient les flancs; mais ses lèvres enfantines, arrondies en cœur, gardaient un sourire très doux et ses yeux avaient la profondeur mystérieuse des lacs sacrés.

Derrière les amazones, se tenaient les danseuses du roi. Droites, maintenant, dans leurs langoutis égrenés de flammes multicolores, imbibées de baumes aux relents de cédrat et d'oliban, elles assistaient, lasses et nostalgiques, aux cérémonies préliminaires de l'incinération. Les tambourins hoquetaient plus fort et les brûleuses de parfums, ivres, presque pâmées, allumaient d'une main défaillante de nouveaux bâtonnets d'encens.

Du sein de la foule, un cri partit :

— Le Roi!

Protégé par une escouade de mandarins, il parut, en effet, sur un palanquin incrusté d'ivoire et de nacre que soutenaient seize porteurs habillés de soie zinzoline. Des jeunes filles jetaient sous leurs pas des pé-

tales de mali et de la poudre d'or, tandis que tonnaient les gongs, rythmant les stridulations aigres des *klue* et des *Khong-vong*, flûtes de métal et flûtes de bambous aux tympanons tendus de peau de serpent. Les trompettes recourbées, les *renât* de cuivre, d'ivoire, les orgues *lao* et les *rakhé*, alternaient du haut des estrades avec les instruments barbares du cortège.

Après le palanquin royal venaient cent lions familiers, tenus en laisse par de jeunes garçons, vêtus seulement d'une ceinture de plumes.

Des cavaliers étincelaient, bardés et casqués d'or, agitant des piques ou des crids de bronze ciselé, des javelots et des lances. L'infanterie suivait en bon ordre, composée d'une cohorte de six cents hommes spécialement attachés au palais.

Majestueux sous ses pectoraux d'or martelé, constellés d'étoiles, de plaques et de soleils, la tête couverte d'une mitre turriculée, le Roi fit à son peuple un signe bienveillant, tandis que se déchaînaient les cui-

vres en furieuses trépidations. Derrière le cortège royal, des éléphants, armés en guerre, se rangèrent à leur tour, étalant des carapaces de crocodiles, montrant les bracelets de rubis et de péridots de leurs longues défenses. Il en vint en si grande quantité qu'on ne vit bientôt plus au loin que la houle monotone de leurs énormes corps balancés.

Le peuple demeurait silencieux ; aucune démonstration joyeuse n'avait salué l'arrivée de Phaja-Tak, Roi glorieux, Maître suprême, en l'an 1144 de l'*Ere thaï*. Pourtant, ce monarque, dans les premières années de son règne, s'était montré doux, secourable et libéral. Les soldats avaient reçu, et recevaient encore, une solde trois ou quatre fois plus forte que sous ses prédécesseurs. Mais il rudoyait les riches et les mandarins, qui, sournoisement, répandaient sur lui des bruits calomnieux. Certains grands personnages, de ses proches, dit-on, lui firent prendre des drogues maléfiques qui troublèrent sa raison. Le roi, possédé de criminels désirs, achetait

pour son sérail des épouses trop jeunes, et presque toutes mouraient au bout de quelques mois, comme était morte Naï-Rafutt, la petite victime d'amour.

Les familles se refusaient bien, d'abord, à vendre leurs filles, mais la crainte des représailles ou l'appât du gain triomphait généralement des résistances.

En moins d'un an, cinquante frêles épouses avaient offert au bûcher leur chair meurtrie, macérée dans les baumes. Parfois, on en brûlait deux ou trois le même jour, et le peuple, soulevé par les familles en deuil, commençait à murmurer, ne reconnaissant plus dans le satyre fantasque qu'était devenu Phaja-Tak, le bon roi de jadis.

Sur les traits du monarque ne transparaissait aucune émotion ; droit sous ses pectoraux égrenés de flammes, les lèvres serrées et le regard vague, il semblait suivre quelque rêve lointain et se désintéresser de ce qui l'entourait, calme devant l'enthousiasme comme devant la haine.

Mais le talapoin, ou prêtre bouddhiste, a

mis le feu au catafalque de Naï-Rafutt, et la fragile idole a disparu dans des tourbillons de fumée noire. C'est le signal des réjouissances et des danses.

Kali-Yanà lève plus haut l'étendard écarlate, et les amazones font cliqueter leurs armes, tournent autour du bûcher en poussant leur cri de guerre. Puis, les danseuses sacrées laissent flotter derrière elles des écharpes lamées d'argent pour le jeu de « la rose et de la libellule », glissent mollement et s'étreignent, semblant butiner des fleurs. Des enfants à la peau dorée lancent à la foule des amulettes de jade, brûlent des essences et de l'huile de coco dans des lacrymatoires de terre rouge. D'autres offrent aux lèvres avides des femmes des statuettes de Bouddha, de minuscules éléphants de verre et des tigres de corail. Partout on trouve des lotus, des ignames, des jamboises et des litchis, coquettement arrangés à terre dans des étoffes de couleurs vives, que les marchandes proposent d'une voix aiguë.

Xali, de nouveau, s'est appuyée à l'épaule de Kali-Yanà.

— Yanà, dit-elle, cette fumée me suffoque, éloignons-nous un peu.

— Tu sais bien, Xali, que c'est défendu. Les amazones ne peuvent quitter leur poste.

— Oh ! l'on pensera que nous obéissons à un ordre royal et l'on ne s'inquiétera pas de notre absence. Galanick portera l'étendard pendant une heure ou deux... Viens, viens vite !

La jeune fille, qui répondait au nom de Galanick, prit docilement la hampe du pavillon écarlate où se dessinait, en soie et perles blanches, l'Eléphant siamois, et Xali entraîna sa compagne.

La foule s'écartait sur le passage des amazones, croyant qu'elles portaient quelque message, et elles traversèrent la place des funérailles augustes, passèrent sous les portiques de la Pagode verte, suivirent des allées remplies de talapoins en prières, et s'arrêtèrent devant un kiosque ajouré, où trois cadavres attendaient, dans des cer-

cueils ouverts, le bon plaisir des vautours.

C'étaient trois galériens destinés à la flétrissure suprême, c'est-à-dire au bec des oiseaux de proie, et le contraste était saisissant entre l'incinération fardée et somptueuse de la place royale et le dépeçage hideux du charnier public.

Xali et Yanà foulaient d'un pied assuré les crânes décharnés qui obstruaient le passage, écartaient les oiseaux sinistres, groupés autour de quelques lambeaux sanglants, tout en portant à leurs narines un flacon d'améthyste aux senteurs véhémentes pour combattre l'affreux relent de pourriture.

Après avoir passé au milieu des poitrines à demi déchiquetées, béant partout, des intestins déroulés en longs rubans de pourpre, des cervelles étalées comme des méduses sur les dalles de porcelaine, avoir écorché leurs pieds nus aux ossements épars, les jeunes filles se trouvèrent dans un endroit charmant où les cocotiers et les palmiers, plantés de distance en distance, laissaient apercevoir les flèches élancées et les minarets de la ville.

Les rives du Mé-Nam (la mère des eaux) formées par des rangées de maisons flottantes s'étendent au loin dans une gloire de rayons, incendiant les tons roses et bleus des toitures. Sur la terre ferme, qui domine cette première cité d'amphibies, apparaît la résidence royale avec ses murailles crénelées et ses tours blanches, ses dômes multiples aux ornements d'or, ses colonnettes de porphyre, de porcelaine et de verre, ses galeries de miroirs juxtaposés aux ornements d'argent, de cuivre et d'ivoire.

C'est une vision féerique, quelque chose comme un rêve de haschisch que seuls des yeux siamois peuvent contempler sans cligner.

Le feu d'artifice des tourelles, des minarets et des obélisques monte haut dans le ciel, ponctué par des fusées de clochetons et de flèches d'une infinie délicatesse. Les palais, en bas, montrent des empilements de dômes papelonnés d'écailles, des esplanades pavées de porphyre, des pagodes aux frêles piliers fleuronnés de pierres précieuses, aux

portiques caissonnés d'or comme des châsses. Et d'autres colonnes s'élancent en tournoyant, ainsi que des serpents pustulés d'ocre et de cinabre, soutenant des animaux fantastiques de jade et de cristal.

C'est un vignoble de pierreries où les constructions semblent d'immenses grappes d'olivines, des fruits de pourpre et d'or, de claires gommes d'ambre et de topaze. Partout grimpent des pampres découpés dans les minéraux rares, partout flambe un brasier d'incombustibles gemmes sous le brasier d'un soleil en délire.

II

LE TALAPOIN DES MORTS

Mais les jeunes filles, après avoir contemplé un moment le fantastique paysage et s'être remises des exhalaisons morbides des charniers, rentrèrent dans la pagode pour interroger le talapoin des morts qui savait lire dans les astres et chercher, parmi les cendres funéraires, l'explication des mystères de joie et de peine... Gamakul dormait au milieu de ses vautours, lorsque Xali poussa la porte de sa demeure.

Kali-Yanà, cependant, ne voulait pas entrer.

— Tu es folle, Xali ! Je t'assure qu'il nous arrivera malheur !

— Mais non, chère Yanà !... Personne ne se doute de notre absence. Il fallait, d'ailleurs, une occasion comme celle-ci pour échapper à la surveillance dont nous sommes l'objet. Je suis si heureuse d'être seule avec toi !

— Vois donc comme ce logis est étrange !

— Je le trouve charmant ! et je n'en voudrais pas d'autre si j'étais talapoin des morts, astrologue et chiromancien !

Sur les murs de bois de tek apparaissaient, en effet, des rosaces singulières de fémurs et de tibias, des arabesques de côtes et de clavicules, des étoiles délicates de phalanges, toute une floraison de cimetière plus blanche qu'un bouquet de noce !

Quelques crânes, sur les tables, contenaient une liqueur rose tiquetée d'or.

— Je croyais, fit Kali-Yanà, que les bonzes ne prenaient jamais de vin. N'est-il point dit dans les livres saints : « Ne buvez que de l'eau, ne mangez pas de viande, fût-elle de crocodile ou de chien !... »

— Oh! les bonzes savent se faire donner les morceaux les plus délicats dans leurs tournées matinales.,. Les femmes les soignent mieux que leur époux. Pour eux le meilleur kapi, ce frai de crevettes en saumure qui devient couleur d'améthyste et nous fait horreur ! Pour eux les lunes dodues (raies chantantes) et les plus beaux quartiers de boa! Pour eux les ignames, les jamboises et les litchis fondants !

— Ils aiment surtout les nids de guêpes et les petits rats confits au miel de rose.

— Si Gamakul t'entendait!

— Il dort profondément.

— Cela ne fait rien, puisqu'il est sorcier !

Le talapoin des morts avait un crâne en œuf, des yeux forés de travers sur un nez luisant orné de petites tannes noires ainsi qu'une pomme-cannelle ; sur ses joues molles descendaient les cordelettes de sa coiffure ; un langoutis de laine blanche enveloppait son torse.

Selon les livres sacrés les serviteurs de Bouddha ne sont soumis à aucun travail. Ils

ne labourent point, « car la vie d'un ver de terre vaut celle d'un homme. »

Ils ne cuisent point le riz « qui contient un germe vital. » Ils ne voyagent ni sur des juments, ni sur des éléphants femelles et la fréquentation des femmes leur est interdite.

Tous les fils de famille entrent dans l'ordre religieux vers leur vingtième année, mais ne prononcent point de vœux éternels, et le mari royal de Naï-Rafutt, dont le petit corps achève de se consumer au milieu des chants et des danses, a passé du célibat le plus rigoureux à un harem de huit cents femmes!

Cependant, Xali vient de réveiller le bonze.

— *Dextre de Bouddha, Parcelle de l'Infini, Rayon de l'Astre-Roi!* dit-elle, en se prosternant, daigne écouter deux petites amazones dont la virginité te sera agréable.

Gamakul s'est levé avec empressement.

— Deux amazones!... Que désirez-vous, Lotus blancs de l'Étang sacré?...

— Savoir l'avenir... Veux-tu lire dans ma main et dans celle de Kali-Yanâ?... Veux-tu

interroger la cendre des bûchers en invoquant les esprits bienfaisants?...

— Et vous ferez un présent à *Phra Rodon*, le dieu de porcelaine de la Pagode verte, pour qu'il vous soit favorable?...

— Nous le promettons, dit Xali, en sortant quelques ticaux (pilules d'argent) de sa pochette.

Gamakul caressa un énorme vautour, qui tournait près de lui son cou goîtreux hideusement pelé, et prit une pincée de cendre dans une urne d'or.

— C'est la cendre d'un supplicié, dit-il. L'homme eut la langue arrachée et les yeux crevés avant de mourir. Il agonisa pendant des heures, au pied de son bûcher, car, comme il avait expié ses crimes, on ne le livra point aux vautours... Cela fera vingt ticaux.

— Je serai généreuse, affirma Xali.

Le talapoin sourit en étudiant la main de la jeune fille.

— Tu es amoureuse, dit-il, et, tu as perdu la raison comme l'abeille ivre de parfums!

— Serai-je aimée?...

Sans répondre, Gamakul prit la menotte de Kali-Yanà, et s'absorba en de graves méditations.

— Kali-Yanà, prononça-t-il, enfin, je vois dans l'avenir de grandes et de tristes choses... Tu pourrais être heureuse, mais...

— Mais ?... interrogea la jeune fille en frissonnant.

— Tu suivras ta fantaisie et dédaigneras le bonheur qui s'offrira à toi.

Xali avait arraché un *Takrutt* (petit talisman qui pendait à son bras) pour l'offrir à sa compagne.

— Peut-être cette feuille d'or, sur laquelle j'ai écrit mon désir, détournera-t-elle de toi, les *phi* maléfiques, le *Khâ-te-phra* (auguste père) voudra bien m'assister !

Mais Gamakul secoua la tête.

— Toutes tes prières, Xali, seront inutiles, et quand bien, même, tu irais sur le *Dong P'aya P'aï* (forêt du Roi du Feu) te couper le poignet et les oreilles, le destin de ton amie s'accomplira... Voyons, maintenant ce que dit la cendre des morts.

Il étendit sur un plateau d'ivoire quelques pincées de la poudre grise, et souffla dessus trois fois pour l'éparpiller selon la volonté des dieux.

Puis, il agita un *luk-pat*, chapelet des 108 perles qui, dans la croyance thaï, représentent le nombre de symboles de la semelle de Bouddha.

— Ah! je vois aussi du malheur sur notre pays.

— Que vois-tu?...

— La révolte partout, et la mort d'un fou!

— Tu ne parles pas du Maître suprême?

— Je n'ai point nommé la victime... Mais le sang ruissellera sur les marches du palais; les femmes éplorées se traîneront aux pieds des bourreaux, et celles qui auront survécu à la torture seront égorgées.

— Pourquoi ce massacre?

— Parce que toutes celles qui ont appartenu à un être dément sont maudites et doivent être exterminées!

— Xali et Yanâ poussèrent un cri de frayeur.

— Quoi! c'est dans ces cendres que tu vois de si terribles choses !... Un hasard heureux ne pourra-t-il changer le cours des événements?...

— L'oracle est formel; les signes de mort sont nettement marqués, la destinée s'accomplira.

Le vautour, le cou tendu, agitait fébrilement ses ailes, et Xali contemplait maintenant avec horreur les entrelacs d'osselets sur les murs sombres. Les têtes grimaçantes des suppliciés, que Kamakul avait groupées en rosaces savantes, se dressaient comme des fleurs macabres poussées sur le cimetière des côtes, et les phalanges en étamines, sortaient des crânes béants, couronnant le jeu des cubitus et des radius, des fémurs et des tibias.

Au vol lourd des oiseaux de proie une poussière fine tombait de ces trophées sinistres, et les rayons mobiles allumaient, de ci, de là, le rictus des maxillaires, l'arête d'une orbite, un chapelet de vertèbres !...

— Parle-nous de notre avenir... Serai-je heureuse ? demanda Xali.

— Ton destin est enchaîné à celui de ta compagne... Mais les cendres se sont dérangées...

— Regarde, regarde bien...

— Je vois...

A ce moment, un enfant adorable, aux longs yeux doux et tristes, apporta une gerbe de *lan-tam*, la fleur sacrée au parfum pervers, que les *phi* affectionnent, et la déposa aux pieds du talapoin.

— Merci, Suk, dit celui-ci, en caressant la joue du garçonnet ; ainsi les chauves-souris maléfiques s'envoleront par la fenêtre.

Les jeunes filles, les lèvres serrées, les mains tremblantes, regardaient la poussière des morts qui s'éparpillait en signes fatidiques.

— Parle ! fit Xali à voix basse.

Gamakul hésitait, les yeux emplis d'effroi.

— A quoi bon gâter, par de sombres prédictions, les jours paisibles que vous vivrez encore !... Le savoir de l'homme ne sert qu'à le rendre plus malheureux... les joies de l'existence sont flétries par l'idée de la fin, et

nous serions peut-être meilleurs si nous étions plus simples.

Le vautour battit encore des ailes, et laissa tomber une bille gélatineuse qu'il tenait dans son bec.

— Mauvais, mauvais présage! soupira le bonze.

— Qu'est-ce donc? demanda Xali.

L'enfant ramassa la petite boule blanchâtre qui avait glissé dans les fleurs.

— C'est l'œil d'un mort... Ket, toujours, commence par ce morceau de choix...

— Ah! fit Xali avec épouvante... Mais, parle, parle vite, il faut que nous retournions là-bas.

— Oui, retournez là-bas, et ne cherchez pas d'autre avenir que celui qui vous est départi. Que les petites amazones du Roi servent fidèlement le Roi et n'ambitionnent pas d'autre gloire... Kali-Yanà est trop jolie pour courir les rues, et son imprudence pourrait lui coûter cher!

Xali passa son bras autour de la taille de sa compagne, et, la serrant tendrement

comme pour la protéger contre les esprits malins, essaya de l'entraîner.

Mais Kali-Yanà qui, jusque-là, n'avait prêté qu'une vague attention aux paroles du talopoin, s'écria avec impatience :

— Je veux savoir !

— Ah ! tu veux savoir ?... Eh bien les présages maléfiques te concernent tout particulièrement. Tu souffriras et tu feras souffrir, tu mépriseras l'amour vrai pour de passagères folies, tu seras imprudente, criminelle, et si la destinée semble te sourire, ce ne sera que pour mieux t'accabler !... Je vois des pleurs et du sang !... Je vois...

— Viens ! viens ! sanglota Xali.

Le talapoin haussa les épaules, et attira le joli Suk contre lui, tandis que les jeunes filles s'éloignaient.

III

L'AMOUR DE XALI

Xali, maintenant, est aux genoux de Kali-Yanà. Elle caresse avec des tubéreuses les pieds nus de la jeune fille, et elle parle d'une voix brève :

— Puisque tu ne devines rien, je m'expliquerai sans détours. Il y a trop longtemps que j'hésite et que mon cœur tressaille, comme si une main l'étreignait dans ma poitrine... Tu n'as donc jamais aimé?...

— Non, fait Yanà après un moment d'hésitation... Nous ne devons pas aimer, puisque nous ne pouvons avoir d'époux.

— N'y a-t-il que cette tendresse brutale

et décevante? L'homme n'est point digne de nous; mais l'amour est partout. Ne le sens-tu pas à l'émoi de ta jeune chair?...

— Peut-être... Je ne sais ce que j'éprouve. Je suis inquiète et lasse; mes jours s'écoulent dans la fièvre d'une attente de joie que j'ignore et mes nuits se traînent dans l'insomnie. Ma solitude même me pesait tant que je me suis étendue, hier, sur ma couchette, avec Mira-Mira, la panthère familière du jardin des princesses... Je l'embrassais comme une petite amie, et elle semblait me comprendre.

— Les félins possèdent le don de divination. Ils se montrent intelligents et doux avec ceux qui les aiment. Mais l'affection d'une panthère ne vaut pas celle d'une femme. Pourquoi ne me prendrais-tu pas auprès de toi comme tu as pris Mira-Mira?...

— Tu sais bien, Xali, qu'on nous surveille et que la « Grande » est sévère pour nous.

— Lorsque la « Grande » dormira, je viendrai te retrouver, ô Kali-Yanà, petite fleur du ciel!... En attendant, prends mon

takrutt qui te portera bonheur. Sur la feuille d'or j'ai fait graver ces mots :

« Que Kali-Yanà garde mes pleurs, comme le lotus garde la rosée.

« Et si mes larmes sont sans saveur, je verserai mon sang pour elle ! »

Xali, toujours à genoux devant sa compagne, la regardait avidement. Elle était plus âgée que Kali-Yanà et d'apparence plus vigoureuse. Ses larges yeux de velours sombre exprimaient l'énergie et la douceur ; ses lèvres épaisses laissaient voir de petites dents blanches que n'avaient point deshonorées le bétel et la noix d'arec chères aux Thaï.

Yanà se pencha sur la jeune fille, et frotta sa joue contre la sienne.

— Merci, Xali, je « parlerai de toi à mon cœur. »

— Il m'ignore donc encore ?

— Je ne sais, mais il « me fera sûrement ses confidences. »

— Alors, tu me diras, ce soir, ce qu'il t'aura répondu ?

— Je te le dirai.

Xali, se releva, presqne joyeuse.

— Vite, retournons près de Rafutt, qui ne doit plus être maintenant qu'un petit tas d'osselets noircis !

— Pourvu que Galanick ne nous ait point dénoncées !

— Non, je lui ai donné un *luk-sakhot* (petite boule de métal) qu'elle désirait depuis longtemps... Galanick n'est point méchante.

— Ah ! regarde comme ces corbeaux nous suivent !... Le phra des morts nous dirait que c'est encore un mauvais présage !

— Oui, fit Xali à voix basse, et les chiens affamés hurlent derrière nous !

Les jeunes filles se mirent à courir, emportées par une frayeur folle. Les armes cliquetaient à leur ceinture, et les oiseaux noirs, acharnés à leur suite, leur faisaient sous le soleil ardent comme un manteau de ténèbres !

IV

DERNIÈRES FUMÉES

Autour du bûcher de Rafutt les réjouissances continuaient. Les *Flaï*, ou danseuses sacrées, exécutaient des figures guerrières et des pas lascifs pour célébrer la délivrance de la petite épouse et son entrée dans le Nirvâna.

Des mimes virevoltaient dans des voiles de gaze jaune, sous la menace des piques et des lances croisées brusquement. Des enfants, parés seulement d'une petite feuille de pierreries, suspendue à une ceinture en cordelette d'or, jetaient aux jambes des danseuses des guirlandes de lan-tam, et elles se

sauvaient en riant, évitant les liens de l'amour. Mais, lorsque l'une d'elles était prise, toutes l'entouraient en poussant une clameur triomphale. Il y avait, sur des estrades, des joueuses de *khong-vong*, de *ranât* et de *takhé*. Ces dernières avaient paré leurs doigts de grands ongles postiches pour mieux faire vibrer les cordes métalliques de la guitare thaï. Des chanteurs sacrés enflaient graduellement leur voix comme les murmures de *lom* (le vent). Ils sanglotaient et mugissaient, imitant le jeu de la brise dans les feuillages et les clameurs frénétiques de la tempête. Se prenant par la main, ils se balançaient d'un mouvement lent, d'abord, puis de plus en plus vif, et finissaient par tomber étourdis, ivres de parfums et de cris. C'était de nouveau le jeu des sabres ou la danse voluptueuse des vierges dont le corps nu se repliait dans un spasme lent sur un accord prolongé des *Kayab* et des *so*, se redressait, s'envolait, pirouettait, tourbillonnait dans un déchaînement des tambours en peau de boa, et, enfin, s'abandonnait comme

dans un désir de caresses, s'étendait, haletant, éperdu sur les jonchées de roses.

Tandis que les flammes riaient doucement autour de ce qui restait de Rafutt : quelques osselets, des colliers et des bagues, le vin rose poudré d'or, circulait parmi les groupes des hauts dignitaires et des mandarins. Les princesses, filles du roi, et les petites danseuses mangeaient, dans des corbeilles filigranées d'argent, des pralines aux fleurs de lan-tam, des bouchées aux *mengdana* et aux *hoï-khong* (coléoptères et moules d'eau douce) des gâteaux de nids de guêpes et certaines larves d'insectes, tendres et délicates, roulées dans des pâtes d'amandes.

Les rires sonnaient comme des clochettes de khong-vong et les talapoins, dans l'ivresse générale, vendaient plus cher les chapelets aux 108 perles de la semelle de Bouddha et les moulins à prières.

Kali-Yanâ et Xali avaient repris leur rang parmi les amazones qui, de temps à autre, ponctuaient les danses de leur cri guerrier.

Galanick avait remis l'étendard broché de

gemmes aux mains de sa compagne, et l'étoffe de pourpre et d'or flottait fièrement au-dessus des pavois thaï aux squames imbriquées par de barbares et audacieux artistes. Sous les feux du soleil couchant, les étincelles des pierreries grésillaient drôlement, de formidables braises bleues et vertes remuaient sur les chabraques des éléphants dont les grands corps barraient l'horizon.

Xali, plus forte, s'appuyait à l'épaule de Kali-Yanà.

— Si, pourtant, le phra des morts avait dit vrai?...

— La destinée sera sombre pour moi, Xali!

— Parce que tu mépriseras l'affection qui s'offre.

— Je ne méprise rien, je souffre... Il faut me plaindre, amie.

— Alors, songe à ma tendresse, et dis-toi, cher Parfum, qu'elle te rendra heureuse.

— Peut-être...

Kali-Yanà ferma les yeux sur une vision

de joie mystérieuse que ses lèvres ne trahirent point. Les caresses de Xali la troublaient à peine; elle aimait seulement à se frôler à elle comme une chatte lascive dont le corps inconscient cherche la volupté. La satisfaction qu'elle ressentait n'amenait point le désir. Pour elle, Xali était une compagne tendre, une amie dont on voudrait faire une confidente, mais ce n'était point la dispensatrice des joies et des peines, l'insaisissable et l'invincible tourmenteuse qui fait songer à la mort en donnant la vie. Ce n'était point la chimère amoureuse qui révèle les tortures de l'enfer dans les ivresse du paradis. Kali-Yanà se tendait vers d'autres baisers, et sa jeune chair frissonnait à l'évocation des étreintes défendues.

Maintenant, les tam-tams et les gongs annonçaient la fin de la cérémonie. Le *Chaô-Klein-Balat*, premier vicaire des talapoins, avait recueilli dans une urne d'or les cendres de Rafutt, et le cortège se formait pour le retour au palais.

La « Grande, » ou première femme du ha-

rem, tenait le vase enrichi de sardoines et de péridots, qui, joint à d'autres vases ornés de gemmes rares, représenterait sur de hautes étagères, les défuntes amours du roi. Les brûleuses de parfums, sous leurs voiles jaunes, agitaient les cassolettes aux effluences subtiles, et les pleureuses cachaient leurs paupières fumeuses sous des guirlandes de lan-tam dont les pétales s'envolaient derrière elles.

Pour les petites danseuses, au torse nu endiamanté de fine sueur sous les amulettes, les fibules et les plaques, les *klue* (légères flûtes de bambou qu'on souffle par le nez avaient des soupirs cristallins, des trilles et des pizzicati d'oiseaux moqueurs. Elles dansaient à reculons, les seins raidis en bataille d'amour, les flancs vibrants sous les liens de roses, et leurs pieds agiles remuaient des olivines et des topazes, semblables à des insectes sauteurs dans la poussière du chemin.

A leur suite venait la troupe charmante des enfants aux grands yeux d'émail bleuâtre, à la houppe clownesque entourée de fleurs,

au petit corps bronzé, dont une feuille de rubis ou d'émeraude, attachée par une chaînette d'or, précisait le sexe.

Ils gambadaient en riant, tendaient leurs menottes à la foule qui leur jetait des boulettes musquées et des pralines au gingembre.

Les talapoins en robe blanche, le front ceint de trois cordelettes, portaient des statuettes de Bouddha, représenté en or, en argent, en jade et en porphyre dans toutes ses transformations, car Bouddha n'est devenu le Grand Docteur de l'univers qu'après avoir été serpent, roi des éléphants blancs, cigogne, lion et maître vénéré de la tribu simiesque!... Homme un jour, démon le lendemain, archange dans les dix cercles de gloire qui mènent aux cieux, dispensateur des joies et des peines, il s'est montré sous toutes les formes avant de conclure à la félicité suprême du Nirvanâ. Le Çakiamouni sort des pagodes pour les incinérations et les fêtes nuptiales : les fidèles le couvrent de joyaux et de fleurs, le transportent sous un dais scintillant, fait de petits miroirs réunis en losanges, en

arabesques, et les bonzes agitent autour de lui de grandes flabelles roses. Il y a des bouddha de quinze et de vingt mètres de haut; ils ont les jambes croisées, une couronne pointue ornée de grelots tintinabulants sur la tête et d'immenses yeux d'opales ou d'hydrophanes, qu'on humecte d'une huile parfumée pour les rendre vivants. L'encens brûle autour d'eux dans des coupes précieuses, noyant de fumée rousse une quintuple rangée de statuettes d'onyx, blotties aux pieds de la divinité initiale. Des armes laotiennes brillent aux mains des *phaya* (mandarins) dont le crâne en œuf s'abrite sous un parasol de quatre, cinq ou six étages, selon le rang du dignitaire. De nouveaux bonzes, vêtus d'orange, portent sur leurs épaules des monstres de porcelaine incrustée de cabochons de pierreries, représentant des enfants sur des coqs crêtés de rubis, des tigres à tignasse d'or chevauchés par des femmes, des serpents volants à tête de lion, des chimères et des dragons bizarrement accouplés à des êtres humains. Quant au Bouddha de la pagode de

Xétuphon, qui mesure cinquante mètres de l'épaule à la plante des pieds, on a dû le laisser dans son sanctuaire de bois de teck où il sourit de ses lèvres d'émail rose aux vierges qui, chaque matin, lui apportent des fleurs.

Les petites idoles sautent sur les épaules des talapoins, autour des palanquins ou somnolent les filles du roi. Habituées à ces incinérations fastueuses, les princesses n'y trouvent plus grand plaisir, et leurs narines aspirent mollement les vapeurs poivrées et entêtantes des cassolettes. Vêtues de gaze lamée d'argent, les seins aux bouts rougis entourés d'un triple rang de perles, elles ceignent d'écharpes vives leurs flancs vierges qui ne connaîtront jamais les secousses de l'amour. Une fibule de saphirs, dont les étincelles grésillent sur un azur limpide et froid, marque l'endroit de leur sexe inviolé. Ces filles royales ont les yeux meurtris et les lèvres sèches, leur sourire est mélancolique comme un clair de lune, et elles ne sentiront point les baisers du soleil !

Sayameda, la plus accomplie de toutes, les domine sur un trône de cristal.

Elle semble irradier de la lumière, tant elle est couverte de gemmes scintillantes. Sur sa tête, une sorte de couronne pointue maintient toutes droites les mèches de ses cheveux qui ressortent en cent petites tresses fleuries de gouttelettes de saphirs; des étoiles bleues et blanches sautent légèrement au bout de ses seins, parmi les colliers et les plaques; une ceinture de diamants descend très bas sur son ventre plus poli que les pétales du lotus sacré. Sayameda, dont une gaze emperlée enveloppe les jambes et les pieds pour se terminer en queue de comète sur les degrés du trône, est d'une radieuse beauté. Ses cils noirs frisent sur ses joues et sa petite bouche, ouverte en cœur puéril, est soulignée par un trait d'or. Des tirets de teinture violette allongent ses yeux, les reculent vers les tempes où frissonnent deux touffes de champa.

Mais la petite princesse a tressailli. Un bouquet de *phut*, à l'odeur de roses blanches,

est tombé devant elle comme une boule de neige. Elle ne s'est point baissée pour le ramasser, mais ses lèvres ont eu un imperceptible sourire, les étoiles bleues ont tremblé plus fort sur la double coupelle de ses seins.

Quelle est la main audacieuse qui a lancé des fleurs à la plus jolie des filles royales?... De sombres regards interrogent la foule, un murmure de colère part du groupe auguste. Mais les yeux de Sayameda demeurent baissés, ne révélant rien de son trouble. Furtivement elle a posé son pied nu sur le bouquet blanc, et il lui semble qu'une caresse délicieuse monte le long de ses jambes, de ses cuisses, la pénètre toute... Un soupir gonfle sa poitrine, ses mains posées sur ses genoux se crispent fébrilement.

Derrière les princesses marchent les amazones, Kali-Yanà en tête, portant la bannière de pourpre et d'or indurée de pierreries. La taille svelte de la jeune fille, sous la tunique de drap rouge, se redresse fièrement, ses prunelles sombres ont des éclairs. Xali jalousement suit son regard, cherche à distin-

guer, dans la cohue des spectateurs, la présence chère qui produit cette métamorphose... Kali-Yanà n'a pas le droit d'aimer !... Vierges comme les princesses, les amazones doivent se consacrer à la gloire du roi qui est le Maître suprême.

V

RETOUR AU PALAIS

Voici la place publique sur laquelle donne le grand portique du palais. De la façade s'élancent des groupes de colonnes, accolées comme des tuyaux d'orgue au corps de bâtiment principal. Un chapiteau de neuf couronnes superposées se termine par une aiguille audacieuse qui semble s'enfoncer dans la pelote azurée du ciel. Des cabochons de faïence, incendiés par le soleil couchant, mettent partout une symphonie de notes versicolores ; les couleurs chantent plus haut que les instruments barbares.

De chaque côté du palais s'avancent des

balcons de marbre rose qui servent à se hisser à dos d'éléphants. C'est le marchepied de Sa Majesté suprême, soit qu'elle monte sur les coursiers énormes, soit qu'elle se laisse aller au balancement moelleux de son palanquin.

Kali-Yanà a repris son air languissant et nostalgique, sa tête ne se détourne plus, elle n'a pas un regard pour le décor étrange et d'une telle intensité de splendeur qu'il semble fantastique comme un songe d'opium.

Dans le fond apparaissent les toits à éperons des petits palais, dont les lames rouges laissent couler du sang sur les bords de bois de santal des balcons découpés comme des collerettes de guipure précieuse. Et ce sont des rosaces taillées dans le cristal et la porcelaine, des corolles massives au pistil d'or, une corbeille fabuleuse que ponctuent les tisons minéraux des feuilles roulées dans toutes les flammes du vert, depuis le zircon jaunâtre jusqu'au béryl aux céruléennes lueurs. Ce sont des fruits d'olivines et de chrysoprases se réfléchissant dans les

miroirs superposés des murs ; ce sont des espaliers de cuivre rose, emmêlant des grappes prodigieuses de topazes et de rubis : un feu d'artifice céleste éclaboussant la terre d'une averse d'étoiles !

Les talapoins ont emporté les idoles dans leurs pagodes respectives, et les princesses ont repris lentement le chemin de leurs appartements. A leur tour, les amazones regagnent les salles tapissées d'oriflammes, ornées de trophées, de masques et de magots guerriers où elles vivent en commun, lorsqu'elles ne s'exercent point aux pantomimes sacrées et au jeu des armes dans les cours du palais.

Xali aide Kali-Yanà à dépouiller la tunique brodée d'or qui fait saillir ses jeunes seins et cambre adorablement sa taille svelte. Demi-nue, l'amazone s'étend sur les coussins de son lit, porte à ses lèvres la petite pipe d'or dont le tabac mêlé d'opium bercera sa mélancolie. L'amie fidèle s'étend à ses pieds, pose le front sur ses genoux, murmure doucement une prière d'amour et de mort :

Phutthang saranang, khaxàmi,
Thammang saranang khaxàmi ! »
« Comme Bouddha, tu es mon refuge,
Comme la nature, tu es mon refuge ! »

Puis elle ajoute, variant le texte sacré :

Et je ne veux que ta caresse,
Et je ne veux que ta morsure,
Et je ne veux que ton baiser !

Cela dure longtemps. Au dernier couplet, Xali mit ses lèvres sur celles de Kali-Yanà, qui ferma les yeux, insensible à la caresse précise, cependant, et chaude comme son désir d'amour.

— *Kho aphai thôt* (Pardonne-moi), dit-elle dans cette langue un peu heurtée et berceuse, tout de même, qui fait songer au gazouillis d'un ruisseau sur des branches tombées.

— *Chung*? (Pourquoi?) demande l'indolente.

— *Mi thi cha : va*. (J'ai quelque chose à te dire.)

— *Asai Re matu Rham*. (Parle de l'amour!)

— *Adunladuang* (Plus belle que le soleil et que la lune) ô Kali-Yanà, *nao rao choit.* (Laisse-toi faire !)

Galanick, Mi, Kromalat et Ramesuèn, quatre petites amazones aux larges yeux d'onyx et d'émail, jouent sur une natte écarlate avec des billes d'argent qui représentent la monnaie du pays. Mun-Si, la plus âgée des mignonnes guerrières, remplit l'office de croupier. Elle jette dix fois par minute une poignée de menus coquillages sur le tapis, tandis que les regards de ses compagnes convergent vers elle avec anxiété. Il y a aussi des piécettes de nacre et d'ivoire pour les moindres enjeux et de légères conques de Vénus dont un millier vaut cinq sous.

Les fillettes lancent leur fortune à pleines mains, comme le semeur répand la graine, sans s'inquiéter des jours néfastes. Ne sont-elles pas nourries aux frais du roi ? Qu'auraient-elles à craindre ?... Les gains de ces parties passionnées paient les lourds bijoux aux cabochons de turquoises et de corail, les *takrutt* d'or, les *luk-sakhot* qui préservent du

mauvais sort et les *luk-pat* aux cent-huit symboles de la semelle de Bouddha.

Les plus indifférentes mâchent lentement le bétel ou font jouer les bâtonnets d'ivoire dans les bols de kapi aux effluences véhémentes.

De toutes petites *rada*, apprenties amazones, se roulent comme des chevrettes sur les dalles, en serrant contre leur cœur des marionnettes thaï qui représentent des guerriers à tete de chien et de singe... Pendues à des fils de soie se balancent d'autres poupées belliqueuses qu'il faut faire tomber à coups de balles de son. Quelques fillettes s'exercent à ce jeu, et, lorsqu'elles ont gagné, vont déposer les victimes devant le pavillon de l'Eléphant Blanc. Les plus expertes recevront quelque menue monnaie de coquillages ou de pilules d'argent.

Kali-Yanà, maintenant, ferme les yeux pour calmer l'ardeur cajoleuse de Xali dont l'adoration constante l'importune.

— Je suis lasse, petite amie, laisse-moi dormir.

— Oh ! tu ne dors pas... Dès que je reste tranquille je vois tes paupières se rouvrir, et je sens que tu t'inquiètes, qu'une pensée, que tu ne veux point me dire, te hante cruellement !

— Quelle pensée secrète pourrais-je avoir ?... Tu n'ignores rien de ma vie.

— Tu songes aux caresses d'un amant... Depuis des semaines une fantaisie s'éveille en toi... Les esprits maléfiques peuplent tes nuits, le péché d'amour resplendit dans l'ombre comme la corolle vénéneuse du *Dong P'aya P'aï* (la forêt de feu) que les *Vithi* allument pour la mort des hommes ! Garde-toi de succomber à cette tentation dangereuse ! ou bien, cueillons ensemble la fleur de flamme. Je suis instruite en l'art d'aimer ; tu n'auras point à regretter les brutales entreprises d'un maître, et le velours de ta chair ne sera point froissé par des mains inhabiles...

Kali-Yanà secoua avec impatience sa petite tête aux boucles courtes ; mais ses lèvres restèrent muettes, comme gonflées de baisers.

— Oui, reprit Xali, la voix plus vibrante, tout le corps frissonnant de désirs contenus, je n'ai point su trouver le chemin de ton cœur et rien ne pourrait éloigner de toi la vision que tu chéris !... Mais écoute, encore, et puisque mon amour ne te touche point, rappelle-toi les paroles du talapoin des morts...

— Ah ! Xali, murmura la jeune fille, tu te donnes une peine bien inutile !... Je t'assure que je ne pense qu'au repos et qu'il me serait doux de dormir près de toi.

— Quoi ! tu veux bien ?...

Kali-Yanà, satisfaite du résultat de sa ruse, se recula un peu et passa câlinement le bras autour du cou de son amie qui se blottit contre elle.

VI

LA PRINCESSE SAYAMEDA

Lorsque Xali laissa retomber sa tête brune sur les coussins, Kali-Yanà, doucement, glissa ses pieds nus sur le sol, et, s'étant assurée que son amie sommeillait enfin, souleva la draperie qui masquait la porte. Les petites compagnes, qu'elle frôlait au passage, ne se réveillaient pas, un peu grises de bétel et de jeux.

Rien ne bougeait dans la galerie de marbre qui contournait le pavillon des amazones. La jeune fille se guida à travers les massifs de rhododendrons et de roses du jardin, prit un escalier de faïence, bordé de monstres de

granit rouge, et entra dans la Pagode du Roi, le cœur défaillant.

Sur le pavé, tout entier en briques de cuivre, se réfléchissait sa frêle silhouette. Elle prit garde de ne pas marcher sur les nattes d'argent, tressées savamment comme des cottes de mailles, que seuls peuvent fouler les orteils royaux. A la lueur des lampes de jade, pendues au plafond de mosaïque, brillaient des centaines d'idoles sous les parasols à sept étages qui semblaient élever dans la nef une floraison étrange de corolles lumineuses. La merveille de Siam, le grand Bouddha d'or massif, régnait au centre de sa cour de dieux et de déesses, défendu par les chimères et les dragons de la montagne de feu. Debout dans son lotus de cristal, il dominait toutes les idoles de sa tête, faite d'une seule émeraude surmontée d'un casque de saphir, et dardait de fabuleuses touffes d'éclairs. Les rayons fusaient à toute volée, caressaient le faîte des colonnes phalliques jaillies autour.

Ce groupe inconcevable s'éclairait de lui-

même ; les pierres spéculaires incrustées, réfractaient en les dispersant les lueurs des gemmes qui, réverbérées par les dalles de cuivre rouge, semaient sous les pieds nus de Kali-Yanà une averse de lucioles.

La jeune fille se prosterna, frappa trois fois le sol de son front en murmurant une prière au dieu de sagesse, puis, elle se dissimula derrière le socle d'un monstre de granit rose, et attendit.

Les talapoins renouvelaient les provisions d'herbes aromatiques pour les cassolettes, allumaient des bâtonnets d'encens dans les lacrymatoires précieux, élevaient autour du Bouddha central une forêt de cierges, enveloppés dans de légères feuilles d'or, où s'inscrivaient les vœux des épouses royales et des princesses. Dans de grandes corbeilles achevaient de mourir les fleurs de lan-tam jaunes et blanches au parfum musqué. Le matin, les amazones avaient croisé, au-dessus du dieu suprême, deux feuilles de palmier pour affirmer leur vigilance toujours en éveil et chasser les vithi malfaisants qui errent autour des

Pagodes. Ayant terminé les préparatifs de la nuit, les phra, avant de se retirer dans leur cellule, baisèrent le pouce et l'orteil du grand Bouddha, se traînèrent sur les dalles de cuivre, en signe de soumission, et appelèrent une dernière fois la bénédiction du Çakiamouni sur le roi, les princes, les princesses et les huit cent soixante quinze femmes du harem !

Quand tout bruit eut cessé, une petite porte s'ouvrit dans les profondeurs du temple, et Sayameda parut avec son galant. C'était un envoyé du roi de France, un marin, aux clairs yeux bleus, aux longues moustaches blondes dont le reflet d'or s'adoucissait sur la peau brunie par le hâle. De taille assez élevée et souple, il dominait la frêle Sayameda, qui semblait dans sa robe égrenée de flammes roses, une petite magicienne de la montagne de feu. Sa tête garçonnière aux cheveux courts, ornée seulement d'une houppe fleurie de jasmins, s'inclinait sur la poitrine de l'homme avec langueur et passion. Ses seins menus sup-

portaient deux étoiles de diamants que des chaînettes, passées sous les bras et croisées devant, maintenaient en arrêt sur les bulles fragiles. Un panung de gaze blanche, ocellé de saphirs et de sardoines, laissait transparaître les jambes charmantes, ambrées et fines, aux lourds anneaux de pierreries dont les plaques et les grelots tintinnabulaient à chaque pas.

Rao Rhit hen muen Ran ! (Mon cœur est dans le tien !) dit-elle d'une voix cristalline, en levant sur le jeune homme ses immenses yeux d'amour et de rêve.

Mais il comprenait imparfaitement la langue thaï, et pour toute réponse, mit ses lèvres sur celles de Sayameda qui frissonna longuement.

— *Hen than rak man, man Kô tranang sak pai :* (Je cours les plus grands dangers) murmura-t-elle encore, heureuse d'offrir sa vie à l'amant, à celui qui triomphait de toutes les craintes et de tous les obstacles.

Il la conduisit sur la natte d'argent réservée au roi, et telle était sa griserie volup-

tueuse qu'elle ne recula pas devant cette profanation, et demeura debout, souriante, tandis qu'il déchirait l'étoffe légère qui voilait sa beauté.

Elle jaillit, complètement nue, polie et fine comme une statuette tanagréenne, les genoux dorés, le ventre gironné et doré aussi comme les lotus du temple.

Le jeune homme s'agenouilla devant elle, mais Kali-Yanà , incapable de maîtriser davantage sa colère jalouse, fit un mouvement, comme pour s'élancer vers eux, et un brûle-parfum roula pesamment sur les dalles de cuivre.

— Nous sommes perdus ! murmura la mignonne qui entoura le jeune homme de ses bras souples, pour le défendre.

— Va-t-en ! dit-il, et si un talapoin nous a guettés, je saurai bien acheter son silence.

— O cher Sourire ! ne m'abandonne pas !

— Demain, dit-il, demain je te verrai à la même heure... Je te le jure !...

Il la reconduisit à la petite porte, la poussa dans l'ombre d'une salle, et se dirigea vers

le monstre de granit rose qui abritait Kali-Yanà.

Se voyant découverte, l'amazone sortit de sa cachette.

— Je ne te dénoncerai pas, dit-elle, ce serait la mort pour Sayameda ; mais j'exige que tu renonces à cette aventure... Les filles du roi ont fait vœu de chasteté... Il ne manque pas de courtisanes dans la ville ; pourquoi tenter la colère des dieux ?...

— Qui es-tu ? demanda-t-il, avec une légère ironie, un regard curieux qui détaillait la joliesse fière de la jeune fille.

— Une amazone.

— Ah ! fit-il, avec un intérêt croissant, et pourquoi ce beau zèle ?...

— Je suis gardienne de la Pagode... J'aurais le droit de te tuer, si j'en avais le courage...

— Me serait-il permis de me défendre ?... demanda-t-il en riant.

Et, dans ses mains nerveuses, il prit les menottes douces de Kali-Yanà...

Elle baissa les yeux ; des larmes roulèrent sur ses joues.

— Oui, tu es le plus fort, et je n'ai pas d'armes.

— Tu vois bien que tu ne saurais lutter avec moi !

— Les talapoins dorment tout autour du temple ; au moindre cri ils viendraient me prêter assistance.

— Ah ! fit-il avec dédain, appelle-les donc, et, sans doute, le Maître saura-t-il reconnaitre ton beau zèle?

« On n'osera s'attaquer à moi, mais on se vengera cruellement sur la princesse coupable... Est-ce ce que tu désires ?...

— Non, je ne veux point la mort de Sayameda, je te l'ai dit, je t'ordonne seulement de ne plus la voir...

Maxime de Sainty haussa les épaules.

— Soit, je ne la verrai plus. Seulement, petite gardienne du temple, j'exige une récompense.

— Laquelle? demanda Kali-Yanà, le cœur défaillant.

— Embrasse-moi.

— Les amazones, aussi, ont fait vœu de sagesse, dit-elle à voix basse.

— Bah! pour une fois!

Déjà il avait emprisonné ses lèvres dans les siennes, et lentement savourait cette caresse exquise, heureux comme un frelon au cœur d'une rose... Il sentait la jeune fille s'abandonner peu à peu, frémir sous son étreinte, et, sans doute, eût-il cueilli la fleur secrète de son corps charmant si un bruit de pas ne l'eût brusquement rappelé à la réalité.

— C'est le *phra* de garde qui vient faire sa ronde. Sauve-toi, dit-elle, et n'oublie pas ta promesse.

Maxime de Sainty s'enveloppa dans une robe de talapoin, qui déjà avait protégé ses escapades nocturnes, et disparut dans les ténèbres.

VII

LE JARDIN MAGIQUE

Kali-Yanà, les lèvres sèches, les mains brûlantes, reprit sa place auprès de Xali dont un bon sommeil soulevait rythmiquement les jeunes seins apaisés. L'amazone murmurait encore de vagues paroles d'amour. Elle ouvrit les bras, comme pour étreindre son amie, et un sourire illumina ses traits lorsque sa chair inconsciemment eût frôlé sa chair.

Yanà ne dormit point. Toujours présente, l'image de Maxime continua pour elle l'obsession des autres jours, avec, en plus, le souvenir du baiser de flamme qu'ils avaient échangé.

La jeune fille frissonnait follement à cette vision troublante, un spasme parcourait son corps, elle se soulevait dans un désir éperdu de caresses, une extase voluptueuse dont elle savourait le charme inconnu, puis retombait, brisée par l'effort inutile, énervée d'attente et de déception.

Depuis longtemps, elle guettait le jeune étranger qu'elle avait vu aux parades et aux réception royales, qu'elle avait acclamé dans le secret de son cœur, avec cette puissance de divination qui n'appartient qu'aux amantes et aux mères.

Il avait cette beauté mâle des pays lointains dont se berçait sa vague rêverie ; il était fier et fort, bien supérieur, pensait-elle, aux hommes de sa race et d'une âme plus haute. Elle l'avait aimé avec douceur et sans désir, jusqu'au jour où un hasard lui avait fait surprendre le mystère d'amour de la Pagode royale.

Sayameda, la plus jolie et la plus adulée des princesses, recevait Maxime, chaque soir, et si elle n'avait point failli encore,

c'est que le jeune homme, par un raffinement voluptueux, ne se pressait pas de compléter son triomphe, toujours avide de joies liliales, de balbutiements et de délicieuses frayeurs, au seuil du temple vermeil. Sans doute redoutait-il la désillusion qui suit la possession, l'ennui qui résulte de la satiété, et s'attardait-il aux menues caresses, en virtuose sûr de lui et des autres. Sayameda défaillait aux cajoleries savantes, aux frôlements pervers, à tout ce qui constitue la griserie de l'amour et la poésie de l'acte charnel. Élève docile, elle avait appris la science du baiser et le secret de tout donner avant la chute suprême. Petit animal de volupté, elle répétait la phrase et le geste avec l'art inné des grandes amoureuses, et Maxime la recherchait comme une chatte caressante aux mouvements souples et veloutés, aux ébats lascifs, au ronronnement harmonieux.

Elle lui apprenait en plus la langue thaï, et il en savait déjà assez pour comprendre sa mélopée d'amour. Kali-Yanà, plusieurs fois, avait surpris les amants dans le temple et

des sensations tumultueuses s'étaient éveillées en elle. A la vue de leurs étreintes, de leurs baisers une douleur aiguë lui traversait la poitrine, elle était obligée de s'appuyer au mur pour ne point se laisser choir, tant la colère et le désir se partageaient son âme. Amoureuse sans le savoir, jalouse, aussi, et cruellement, elle souffrait sans cesse, l'esprit dominé par une idée fixe, et tout son être se tendait vers des joies mystérieuses qu'elle pressentait adorablement.

Kali-Yanà, au matin, se leva, brûlante de fièvre, brisée de fatigue comme après une longue course sous un soleil ardent. Il lui fallut monter la garde sur les terrasses du bâtiment royal et hisser trois fois le pavillon écarlate adorné de l'Éléphant Blanc.

Dans les deux premières enceintes du palais, circulaient les esclaves, les maîtres des écuries royales dirigeant les petits princes dans leurs exercices d'équitation. Les enfants délicieux, couronnés de jasmins et de roses, sans autre vêtement qu'une légère ceinture de feuillage, chevauchaient des

poneys caparaçonnés d'argent, ornés de pompons et de grelots. Pour exciter bêtes et cavaliers, les joueurs de *khong-vong* et de *klue* faisaient rage, tandis que les grands seigneurs, pinçant leurs langoutis entre le pouce et l'index, tournaient bizarrement en souriant aux jeunes altesses, risquaient des entrechats pour les égayer.

Les gouvernantes, en panung sévère de mousseline noire, rayée d'argent, circulaient dans les groupes, un dur bâtonnet entre les doigts, pour châtier les esclaves indociles dont la troupe se massait au dernier plan.

Dans la troisième enceinte, fermée aux profanes, se trouvait un jardin admirable contenant en miniature tout ce que le monde offre de gracieux, de grandiose ou de sauvage. On y voyait des montagnes factices, des bois, des rivières, un lac avec des îlots et des rochers ; des barque frêles, des vaisseaux-joujoux, un bazar plein d'étoffes précieuses, de coffrets, de baumes, de pierreries ; des pagodes, des pavillons, des belvédères, des statues de divinités et de puissances malé-

fiques, des monstres de jade et de porcelaine, accroupis dans tous les buissons, des reptiles de bronze vert montrant des yeux glauques de péridots et d'émeraudes, des langues trilobées à papilles de rubis. C'était là que les petites princesses, pour se consoler de leur séquestration, prenaient des bains d'eau laiteuse parfumée aux fleurs de Takéoka et aux baumes de l'Hovénia du Japon. Des esclaves caressaient avec des feuilles odoriférantes, roulées en boule, leurs seins fragiles et toutes les parties délicates de leur corps, les épilaient, les massaient, versaient sur leurs cheveux des composés de citron, de girofle et de néroli pour les rendre souples et luisants.

Les princesses, condamnées à l'éternelle virginité, avaient des poses nostalgiques, des mines dolentes qui contrastaient avec leurs lèvres voluptueuses, le feu sombre de leurs prunelles.

Seules, les toutes petites s'amusaient franchement, se poursuivaient dans les taillis avec des gazouillements de fauvettes, attra-

paient les scarabées d'émail et les papillons cornus, fleurs volantes de pourpre et d'or.

Kali-Yanâ, du haut des terrasses, surveillait les ébats des filles royales, et son cœur se serrait de haine jalouse.

VIII

UN GUIGNOL THAÏ

Les recluses, assises sur leurs talons, jouaient aux dés avec leur monnaie de menus coquillages, leurs boulettes d'argent, prestigieuses pilules à l'usage des enfants grands et petits. Il y avait, pour les pythonisses et les chiromanciennes, des cartes chinoises ornées de chimères et de dragons, des cerfs-volants fatidiques dont la queue s'allumait en chandelle romaine, présage de joie ou de maléfice.

Les combats de coqs étaient réservés aux plaisirs des mâles, mais les princesses se passionnaient aux luttes mortelles des four-

mis-lions, des grillons jaunes et des sauterelles. Dans des bocaux bataillaient des poissons roses et bleus à figure humaine, et le vainqueur ne manquait pas de manger d'abord les yeux du vaincu, ce qui était le signe définitif du triomphe.

Après le bain, le massage, les combats de grillons, les goûters de pâtes d'amandes et de sésames, les princesses savouraient les émotions du guignol siamois. Sur un tréteau drapé d'étoffes chatoyantes des acteurs et des actrices, tatoués de couleurs vives, coiffés d'énormes bonnets pointus, avec des oreilles d'âne et un demi-masque cramoisi, évoluaient furieusement. C'étaient presque toujours des scènes de meurtre et de carnage, des histoires fabuleuses, puis des simulacres de funérailles, le corps des élus étant emportés par les anges *davadung* sous la conduite de leur roi *Phra-In*.

On retranchait de ces spectacles toute pensée voluptueuse, toute mimique lascive dont aurait pu être troublée l'âme innocente des petites princesses. Les images effrayantes des

supplices et des tortures de l'enfer thaï, par contre, y abondaient, car, disent les livres sacrés. « Ceux qui pendant leur vie ont commis, par le corps ou par l'esprit, quelque action condamnable iront après leur mort dans la région des monstres et des fantômes ou larves humaines. »

Il y a huit grands enfers thaï entourés de seize autres enfers qui, eux-mêmes, sont enfermés entre quarante premiers enfers. Les huit grands enfers sont des prisons de métal toujours rouge où se démènent les damnés en état de cuisson éternelle. On n'y entend que des blasphèmes, des supplications et des hurlements, dans une danse macabre frénétique. A chacun des côtés de ces enfers se trouve une porte gardée par les *Phaja-jom*, rois du feu.

Mais le *sanxip*, ou vent de résurrection, ranime les morts pour de plus effroyables châtiments. Ceux qui ont tué les animaux, les voleurs, les ravisseurs, les rois qui entreprennent des guerres injustes seront soumis à cette épreuve. Des démons, armés

de tenailles, de crampons et de haches, leur arracheront des lambeaux de chair, les dissèqueront, les râcleront jusqu'à l'os!... Puis, le *sanxip*, soufflant sur eux, les ressuscitera pour de nouvelles tortures et une nouvelle mort jusqu'à la réincarnation dans la région des monstres, des hommes lépreux, difformes ou déments. Un jour de cet enfer équivaut à cent mille années terrestres!

Les petites princesses, à ces images hallucinantes, sentaient leur raison chanceler, et la crainte des châtiments les préservaient des tentations d'amour.

D'autres visions plus effrayantes passaient sur les tréteaux du petit théâtre : des damnés, le visage couvert d'un masque pustuleux et bouffi, jouaient avec leurs yeux, leur langue qu'ils se lançaient en hurlant et, de leur crâne trépané, rongé, ruisselait une rosée rouge.

Les spectacles les plus impressionnants étaient gardés pour le soir, une lueur verdâtre baignant les suppliciés au milieu des ténèbres environnantes. Dans un décor de

songe passaient des reptiles, des cerfs, des chiens gigantesques, décharnés, faméliques. Des monstres humains pendaient aux arbres, accrochés par les ongles, comme des chauves-souris. Leurs ailes membraneuses saignaient aux épaules, à demi-arrachées, dévorées par d'autres bêtes velues, rampantes comme des naghas ou agiles comme des tarentules.

Enfin, venaient les *krut* ou *garuda* qui sont des oiseaux énormes avec le corps d'un homme et le bec d'un aigle. Ils se nourrissent du cœur et du foie des suppliciés dans les derniers enfers.

— *Satu! Satu!* (bravo!) criaient les spectatrices.

Les représentations duraient jusqu'à l'apparition des mouches luisantes dont l'essaim prestigieux illuminait les airs. Des branches des jamboisiers à fleurs roses et des maprangs à prunes d'or, partaient les insectes de flammes, croisant en tous sens leur fantaisie pyrotechnique, semant le jardin d'une poussière de voie lactée.

Les petites princesses, qui n'avaient suivi les pantomimes sacrées que d'un œil indifférent, préférant courir dans les allées ombreuses, se réunissaient alors, les bras pleins de grappes de mali, de champa à l'odeur de tubéreuse et de kadanga à l'odeur de rose. Elles défaillaient un peu sous les bouffées chaudes de parfum, puis se déshabillaient pour se vêtir de fleurs, et rien n'était joli comme le contraste de leur peau brune sous les corolles blanches.

Les gouvernantes, accroupies un peu partout, mâchaient les feuilles de bétel, rougies par le curcuma et la noix d'arec. Déjà grises, elles fermaient les yeux, penchaient sur l'épaule leur visage ridé et drôle sous la houppe de cheveux ébouriffés qui surmontait leur chef.

A la fin du jour, Sayameda, couverte de fleurs de mali, à la senteur poivrée d'épices et d'amour, s'éloigna pour chercher d'autres fleurs encore, cueillir, au bord de l'étang sacré, des lotus pâles à pistil d'or, la fleur mâle qui laisse flotter autour d'elle la poudre

fécondante pour les étamines voluptueuses que le désir tend dans la nuit. La petite princesse, s'agenouillant dans l'herbe, cueillit une des immenses corolles et, avec une des épingles de sa coiffure, grava quelques mots dans la pulpe veloutée d'un pétale ; puis, elle se releva et regarda du côté du mur d'enceinte. La clôture de porcelaine extrêmement haute ne permettait aucune indiscrétion du dehors, mais une oreille collée contre la muraille sonore pouvait entendre les bruits du jardin.

Sayameda modula doucement la plainte de la tourterelle blessée, et le cri guttural d'un oiseau de proie lui répondit aussitôt.

Kali-Yanà, qui du haut de la terrasse, n'avait perdu aucun de ses mouvement, la vit alors abandonner au courant d'un ruisselet, qui passait sous le mur, le lotus qu'elle avait cueilli. Portée par l'onde rapide, l'immense fleurs oscilla d'un bord à l'autre, puis fila d'un mouvement régulier, à peine interrompu par le passage d'une araignée nageuse ou la pointe recourbée d'un roseau.

— Vite, Xali, cria l'amazone, sors du palais,

cours derrière le mur *chakrarasi* et rapporte-moi ce nymphéa qui s'en va, là-bas, au fil de l'eau !

Xali, qui somnolait, se frotta les yeux avec étonnement.

— Que te fait cette fleur, Kali-Yanà?...

— Je te l'expliquerai plus tard... Va! fais diligence, et si un étranger te barre le passage, dis-lui que tu es la confidente de Sayameda.

— Bien, cher Sourire, je t'obéirai.

Et, la jeune fille, légère comme une gazelle, descendit les marches brillantes de la terrasse, vola derrière le mur d'enceinte, et arriva devant le cours d'eau, juste au moment où Maxime ramassait le lotus qui sortait d'un petit pont souterain.

Comme elle s'arrêtait devant l'étranger :

— Que veux-tu ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Je suis envoyée par la princesse...

Il ne la laissa point achever.

— Tu viens chercher la réponse, sans doute ?...

— Oui, murmura Xali, machinalement.

— Eh bien, va dire à ta maîtresse que, quoi qu'il arrive, je serai exact au rendez-vous, ce soir.

— Ne voulez-vous point me remettre la fleur ?...

— Elle m'est plus précieuse que ma vie ; j'en veux respirer le parfum troublant longtemps encore... Va, petite messagère, et garde notre secret d'amour !...

IX

LES AMAZONES

— Kali-Yanà, l'étranger n'a point voulu me remettre le lotus; j'ai bien vu qu'il y avait quelque chose d'écrit sur les feuilles, mais je n'ai pu lire...

— Ah! fit l'amazone, les yeux étincelants, il a déjà oublié son serment!

— Quel serment?... Il a dit seulement qu'il serait exact au rendez-vous.

— Cet homme est un traître qui en veut à la vie du roi.

— Vraiment?... Eh bien, cette nuit, nous ferons bonne garde, Kali-Yanà. Ne désires-tu point avertir nos compagnes?...

— Si, quand le moment sera venu...

Mais Xali réfléchissait.

— Nous ne sommes plus en guerre avec les pays lointains... Pourquoi ce *farang* en voudrait-il à notre Maître Phaja-Tak?...

— Oh! fit Yanà, qui redoutait de mettre Xali dans le secret de son amour, tu sais bien que les nations s'inquiètent de nos victoires et cherchent à réduire Phaja à l'impuissance. Notre roi valeureux a déjà repris Ligor, Phitanulôk et Xieng-Mai, malgré les Birmans qu'il a réduits à l'esclavage.

— C'est vrai, murmura l'amazone avec orgueil.

— Il a pris le royaume Lao de Vieng-Chan, et en a rapporté, merveille des merveilles, la prodigieuse idole d'or plus grande que nature à tête d'émeraude !

— C'est un trésor unique!

— Phaja-Tak, te dis-je, a fait bien des envieux, et nous devons nous méfier de tous ces inconnus qui viennent des pays du brouillard pour nous espionner, et peut-être nous trahir...

— Le farang est grand et beau. Pas un de nos soldats ne peut lui être comparé !

Kali-Yanà frissonna délicieusement.

— Sa race est fière... Nous tâcherons de le prendre sans lui faire aucun mal.

— Tu crois qu'il entrera dans le palais ?

— Oui, cette nuit, et nous l'attendrons à la porte de la Pagode Royale.

— Pourquoi ne pas faire prévenir le roi?...

— Notre maître est souffrant depuis quelque temps il ne ne faut pas l'inquiéter?...

— Il est souffrant et devient cruel. Le peuple murmure ; ne crois-tu pas, Kali-Yanà, que l'émeute nous menace et qu'il nous faudra bientôt guerroyer par la ville pour réduire les mutins?...

La jeune fille haussa les épaules avec indifférence.

— Nous nous battrons, Xali, si la sûreté de l'État l'exige. Aussi bien, cette continuelle inaction me pèse ! Je trouverai, sans doute, dans la lutte la satisfaction des passions qui me torturent...

— Ah! petite amie, nous pourrions être heureuses sans verser le sang des humbles, sans nous montrer injustes et barbares... Ce n'est pas l'amour des batailles qui te tourmente, c'est un autre amour très doux que tu méconnais!... Nous devons rester vierges, c'est vrai, mais il y a des compensations à cette loi sévère. Est-ce que la tendresse d'une femme ne vaut pas mille fois celle d'un homme?... Tu désires te donner un maître, pauvre mignonne! Ne sais-tu pas que plus tu l'aimeras, plus il te méprisera?... L'homme n'a que des instincts grossiers. Il n'est susceptible que de désir, et sa belle flamme d'amour s'éteint, aussitôt satisfaite, comme ces feux de joie qu'allument les enfants avec de vieux papiers. L'homme aime la femme, mais il est incapable d'aimer une femme. Il suit son destin de mâle primordial, sans s'inquiéter de son essence divine, et son orgueil ne désire que la variété du plaisir. Il est superficiel, banal et sa sottise égale sa suffisance. Ah! que nos tendresses sont meilleures et plus près de l'idéal divin !...

— Sans doute, fit Kali-Yanà, mais ce n'est pas le vœu de la nature.

— Il faut nous purifier du limon honteux!... Ne veux-tu point, chère Caresse, t'élever au dessus de l'humanité et connaître les délices d'un amour sans défaillance?

Kali-Yanà songeait au bel étranger dont l'étreinte était puissante et douce, dont la bouche savait des baisers si profonds!... A cette évocation voluptueuse, un sang plus impétueux battait ses artères, et il lui semblait qu'une main mystérieuse étreignait son cœur.

Les mouches d'or volaient toujours au dessus de la terrasse où les amazones avaient hissé deux grandes branches de palmier, ainsi qu'elles le faisaient chaque soir, pour éloigner les démons du *Kala-Sut* (second enfer) qui tourmentent le sommeil des rois.

Sur le ciel frissonnait le réseau de flammes des insectes volants que ponctuait, çà et là, le cabochon d'une étoile. Les mailles se croisaient, s'enchevêtraient et, subitement, le décor magique s'éteignait comme au passage d'un souffle de mort... Lorsque les mouches

lumineuses cessaient de briller trois fois, coup sur coup, c'est qu'une influence maléfique planait sur le palais, et tous ceux qui observaient le phénomène se prosternaient et frappaient le sol de leur front.

— Les ailes d'or nous sont favorables, remarqua Xali, en voyant une image de feu se former autour du pavillon de l'Éléphant Blanc.

— Oui, nous réussirons dans notre entreprise.

— Le moment approche. Réveillons nos compagnes.

— Oh! un homme seul!... A trois nous le réduirons... Va chercher Galanick.

X

LE DANGER DES CARESSES

Galanick, qui dormait à poings fermés sur son étroite couchette, se leva, passa bien vite sa tunique rouge brodée, et suivit les petites amazones dans la Pagode royale.

Comme la veille, les talapoins renouvelaient, dans les lacrymatoires, la provision d'huile de coco, et mettaient des herbes fraîches dans les brûle-parfums. D'épaisses guirlandes de champa et de kadanga adornaient les genoux du grand Bouddha d'or et montaient mollement autour du parasol à sept étages, presque jusqu'aux mosaïques de la voûte. Il y avait, à terre, une jonchée de

fleurs coupées, un vrai lit d'amants, comme si tout eût été prévu pour l'étreinte du farang et de la petite princesse.

Kali-Yanà, les sourcils froncés, les lèvres tremblantes, foula rageusement les pétales d'amour, se rougit les pieds au sang des roses.

— Le Bouddha se vengera ! murmura Xali avec terreur. Nul n'a le droit de toucher aux présents du Çakiamouni!... Tu as marché sur le pavé du roi,et tu as mutilé les corolles sacrées !...

— Oui, et que le châtiment m'atteigne, si telle est la volonté des dieux!...

— Qu'oses-tu dire ?...

— Je dis que l'odeur de ces fleurs m'importune, et que c'est une ironie de parer un temple que le péché doit souiller !

— Je ne comprends pas, cher Sourire?...

— Tu n'as pas besoin de comprendre... Reste ici... et fais bonne garde, je vais jeter un coup d'œil sur les terrasses.

— Au moindre danger, appelle-moi.

— C'est convenu.

Mais Xali, comme avertie par un pressentiment jaloux, ne pouvait se détacher de sa compagne. Les deux bras à sa taille, elle l'étreignait passionnément, cherchait ses lèvres.

— Laisse-moi, fit Kali-Yanâ avec impatience, et, s'étant dégagée de la caresse importune, elle sortit de la pagode.

Les monstres de faïence aux yeux glauques la regardaient passer le long des terrasses, une panthère familière se frotta à ses jambes, mais elle dédaigna de la cajoler comme elle le faisait habituellement.

Le Français, la veille, était parti par les jardins, peut-être suivrait-il le même chemin pour entrer dans le palais. A tout hasard, elle traversa l'enceinte réservée aux jeux des princes, et entra dans la partie réservée aux filles du roi.

Les jamboisiers répandaient des odeurs plus lourdes, les figuiers de Chine à pommes d'or laissaient tomber leurs fruits savoureux dans les allées désertes. Kali-Yanâ écrasait à chaque pas les prunelles roses du

takhob et foulait les touffes naines du mali, dont l'arôme musqué dominait tous les autres parfums.

Les hautes murailles de porcelaine présentaient au larron d'amour un obstacle sérieux; mais il y avait le petit pont souterrain par où se déversait le trop-plein des lacs. Les eaux étaient basses, et, en rampant, un homme mince pouvait s'y hasarder sans risquer autre chose qu'un bain peu désagréable en cette saison.

La jeune fille errait nonchalamment auprès des ondes fleuries, cueillant les nénuphars rosés qu'affectionnait Sayameda pour sa correspondance amoureuse... Pourtant le temps passait et le galant ne se montrait pas. Peut-être attendait-il un nouveau signal que la petite princesse, retenue dans la pagode, ne pouvait lui donner.

Kali-Yanà, de la pointe d'un stylet, traça quelques mots sur les pétales d'une large fleur, qu'elle abandonna au courant, et attendit... Son cœur battait à grands coups rapides, une contraction nerveuse lui serrait

la gorge. Jamais elle n'avait éprouvé une émotion semblable.

Le gazouillis du ruisselet lui semblait traîner de légers rires entre les roseaux; des chauves-souris cornues aux ailes diaprées, pareilles à de gigantesques papillons velus, se cognaient aux murs de faïence, comme en un miroir, cherchant à y saisir amoureusement leur image.

La panthère revint, familière, en un désir de caresse, frotta contre la jeune fille son dos phosphorescent. Ses yeux métalliques s'embrasaient, et, bâillant nerveusement, elle s'étirait, se roulait, se ramassait, tour à tour câline ou inquiète.

— Laisse-moi! Mira-Mira!... Je ne suis point en humeur de tendresse.

Mais la bête revenait avec insistance, une lueur jalouse dans ses prunelles jaunes.

— Ah! oui, tu voudrais des nids de guêpes?... Je n'ai rien à te donner, ce soir... Attrape ces oiseaux de nuit, si c'est ton bon plaisir... Ils se sont nourris hier de la chair d'un esclave et doivent être délicats...

Un frôlement se fit dans les herbes, et Maxime de Sainty montra sa tête blonde. Mira-Mira bondit, furieuse, mais la jeune fille, d'un mot, l'apaisa... puis, tragique, mettant la main sur l'épaule du jeune homme :

— Vous êtes mon prisonnier, dit-elle.

Il la contempla en riant.

— Ton prisonnier, petite ? Et que veux-tu faire de moi ?...

— Écoute, tu es doublement coupable, car tu t'es introduit traîtreusement dans cette enceinte fermée aux profanes, et tu as manqué à ta parole !

— C'est vrai... Je ne cherche pas à me disculper... Mais les aventures d'amour sont si rares dans ton méchant pays.

— Il ne manque pas de courtisanes !

— Fi !... des Chinoises cupides ou des Cambodgiennes sans grâce... Les filles du roi, seules, sont aimables...

— Les filles du roi ! soupira douloureusement Kali-Yanà.

— Toi aussi, tu es charmante, malgré ton

accoutrement guerrier. Ne te l'ai-je point dit, la nuit dernière?...

— Tu me l'as dit, et tu as eu tort... car je pense à toi, sans cesse...

Maxime, devant cet aveu candide, eut un tressaillement de plaisir.

— Sois donc à moi, puisque tu m'aimes!... Songer à un homme n'est-ce point l'aimer?...

Kali-Yanâ, tristement, secoua la tête.

— Les princesses et les amazones n'ont pas le droit de se donner. Je te supplie donc de ne pas troubler davantage notre repos... Dans la ville, tu trouveras d'autres femmes, qui seront heúreuses de tes caresses. En cherchant un peu, tu en découvriras d'aussi séduisantes que nous, et qui te chériront sans danger... Tu pourras même t'acheter une petite épouse pour quelques ticaux, et tu auras ainsi une compagne dévouée qui te fera une maison agréable, te préparera des confitures de fleurs et soignera tes vêtements. Il doit être si doux de rencontrer le sourire d'une bouche aimée à chaque retour au logis,

et quand on a une créature à soi, l'âme n'est point seule...

Avec quelque amertume la jeune fille pensait qu'un tel bonheur ne lui serait jamais accordé; cependant, elle poursuivit, espérant bien convaincre l'étranger.

— Va-t-en, je ne te trahirai pas. Mes compagnes veillent dans la pagode ; elles ignoreront toujours que tu es venu, si tu consens à suivre mes conseils... Déjà une fois, je t'ai pardonné... Je te pardonnerai encore...

— Je ne veux pas de ton pardon... le danger m'amuse, il donne seul quelque agrément à la monotonie de mon séjour ici. Voyons, laisse-moi passer, Sayameda m'attend... et je te récompenserai...

Un cri de rage jaillit des lèvres de la jeune fille.

— De l'argent ! de l'argent !... Tu oses me proposer de payer mon silence !...

Il sentit qu'il l'avait offensée cruellement, et, pour la consoler, il l'attira à lui, posa ses lèvres sur ses paupières humides.

Kali-Yanà était aussi belle que la petite

princesse et Maxime, en ce moment, la désirait follement, oublieux des serments passés.

— Mignonne, dit-il, je ne demande qu'à t'obéir, mais il faut me faciliter la tâche...

De nouveau ses lèvres emprisonnaient celles de la jeune fille qui chancelait sous son étreinte ; il allait triompher de ses dernières résistances, lorsque Mira-Mira fit entendre un sourd grondement, et, comme par magie, les mouches lumineuses s'allumèrent de nouveau emprisonnant les astres dans un réseau d'or.

— On peut nous voir de toutes les terrasses, va-t-en ! gémit Kali-Yanà.

Mais il l'entraîna dans un bosquet d'hybiscus en fleurs qui se referma sur eux, et, s'agenouillant devant elle, il implora sa grâce d'une voix si câline qu'elle oubliait jusqu'au souvenir de son ressentiment. Sous les corolles au parfum violent qui masquaient le ciel, elle sentait sa tête s'alourdir. Autour d'eux des arbustes régnaient, couverts de lianes et de végétations folles, la plus petite anfractuosité de l'écorce donnant asile à des

graines qui y éclosaient, éclataient en fusées légères, panaches, fumées, poussières de fleurs d'une infinie délicatesse. Quatre ou cinq cents tiges, couvertes de folioles multicolores, s'entrecroisaient sur eux, laissant tomber sans cesse des pétales à la senteur d'amande et de vanille dont la persistante douceur exaspérait les nerfs. Mira-Mira les regardait de ses yeux métalliques et mystérieux, sans bouger, couchée en rond dans les fleurs, un peu ivre aussi de parfums et d'amour.

— Ah! dit Kali-Yanà, si tu aimes la fille royale, tu dois me trouver bien laide et bien disgracieuse!...

Il ne répondit pas, humant avec délices les effluves voluptueux de son jeune corps, frôlant de ses lèvres avides les coupelles pures de ses seins.

— La petite princesse est accomplie, poursuivit l'amazone avec amertume, les duègnes ont assoupli ses membres et imprégné ses chairs de baumes véhéments. Elle a des mains nacrées et des ongles opalins que n'a

jamais meurtri le maniement des armes. Elle chante les airs sacrés du *Maha-xàt* en s'accompagnant sur le *takhé* et le *kayab;* elle danse devant les idoles au commandement des talapoins et, pour tout travail, elle nourrit les abeilles de jasmins et de roses... L'as-tu vue, avec ses sœurs, jeter des pierres dans l'eau pour faire des ronds et poursuivre les libellules?... Rien n'est joli comme son écharpe de gaze sur le feuillage sombre, et le roi en est plus fier que de la grande idole de la Pagode verte et de tous les dieux hindous qui chauffent dans ses jardins leurs deux mille ans au soleil!

— Tais-toi, disait Maxime, aucune femme n'existe plus pour moi... Tu es l'Adorée, l'Unique... donne-moi tes lèvres!

Sa bouche a pris la bouche de Kali-Yanà. De tout près il voit les pupilles noires de la jeune fille qui se dilatent, vacillent un moment, puis se voilent sous l'extase presque douloureuse, tandis que ses sourcils, fléchettes d'ébène, se rapprochent dans l'effort lascif. Avec lenteur, savamment, il darde la

volupté souple et ingénieuse qui s'anime de tout son désir et de sa fantaisie passionnée...

Il va la faire sienne, quand la voix de Xali s'élève, éplorée.

— Kali-Yanà ! Où es-tu ?... Kali-Yanà !

D'un bond la jeune fille s'est relevée...

— On m'appelle... Laisse-moi !

Mais il s'attache à elle.

— Demain, veux-tu ?... demain à la même heure ?...

Et sans force, elle consent.

— Oui, demain, mais je sortirai du palais, et j'irai te rejoindre...

— Demain...

XI

MENSONGE DE VOLUPTÉ

Toute palpitante, l'amazone a quitté le buisson d'hybiscus, des pétales roses plein ses cheveux.

— Me voici, dit-elle à Xali, qui la cherche avec inquiétude.

— Et l'étranger ?...

— Je n'ai vu personne...

— Personne ?

— Non, je le jure.

— Que faisais-tu loin de nous ?...

— Rien, je m'étais endormie...

— Est-ce possible ? Toi qui mettais tant d'ardeur à ta poursuite !... Pourquoi nous

avoir imposé, alors, cette faction dans la pagode ?

Sans répondre à la question embarrassante de son amie, Kali-Yanà, l'âme soudain traversée d'une onde jalouse, demanda à son tour :

— La princesse Sayameda n'est-elle point venue adorer le Bouddha d'or ?

— Certes, fit Xali, et notre présence l'a bien surprise... Je t'assure qu'elle paraissait fort contrariée.

Un sourire effleura les lèvres brûlantes de Kali-Yanà, à l'idée de la déception de sa rivale. Irrésistiblement elle entraîna Xali, afin de permettre à l'étranger de s'échapper ; et c'est avec un frisson voluptueux qu'elle se blottit dans son étroite couchette, ferma les yeux et poursuivit son beau rêve d'amour...

— Xali, je suis heureuse, ce matin !

Tout aurifiée de lumière, l'immense salle des amazones s'emplit du bourdonnement d'une ruche aux premières caresses de l'aurore.

Les jeunes filles font reluire leurs armes,

brossent soigneusement leur tunique écarlate aux fines broderies. Tout à l'heure, le roi, escorté des grands dignitaires, traversera la cour du palais, et ses amazones feront la haie sur son passage.

Tous les huit jours, Sa Majesté se rend auprès de l'Éléphant blanc, afin de lui présenter ses devoirs, car, selon la croyance thaï, l'âme des princes et des rois passe dans le corps des pachydermes immaculés, et ces animaux sont vénérés autant et peut-être plus que les images du Çakiamouni.

Dans les guerres du Pégou, l'Éléphant blanc a coûté la vie à plus de six cent mille hommes. Celui que Phaja-Tak venait visiter était grand, d'humeur maussade et plus couvert de bijoux que la reine Mathirât, la favorite du jour. Quatre mandarins, vêtus de langoutis jaunes, agitaient devant lui des talapat en flabelles d'autruche pour chasser les mouches, et le parasol à sept étages abritait son chef auguste. L'eau qu'il buvait datait de six mois au moins, et on la lui offrait

dans des vases d'or, mêlangée de fleurs de lan-tam et de phut.

— Je suis heureuse! répéta Kali-Yanà, en faisant tourner au-dessus de sa tête un long poignard à manche de jade.

Xali, inconsciemment tourmentée, se laissa aller à l'âpre plaisir de gâter un peu cette belle joie.

— Songe à la prédiction du talapoin des morts : « Tu souffriras et tu feras souffrir ; tu mépriseras l'amour vrai pour de passagères folies... » Il y a dans ta destinée des pleurs et du sang!... Ton sourire m'épouvante!...

Kali-Yanà haussa les épaules, et, avec un soin tout particulier, lustra ses courts cheveux, s'agrandit les yeux au moyen d'un mélange d'antimoine, de gomme, de musc et d'ébène, toucha ses lèvres et ses narines avec un petit pinceau imbibé de carmin.

— Que fais-tu?... demanda Xali, tu n'es point une poupée de harem pour te farder de la sorte!

— Est-il défendu aux gardiennes du roi de soigner leur beauté?...

— Ta beauté peut se passer de ces retouches fâcheuses? Qui donc veux-tu séduire?...

— Toi, petite Xali!

Et la menteuse, en riant, frotta sa joue veloutée contre celle de son amie, la prit par la taille, et, malgré sa résistance, tourna follement autour de la salle, au cliquetis des armes qui battaient ses flancs. Mais il se fit un silence. Deux rada supérieures, toutes chamarrées d'or, venaient inspecter la compagnie d'amazones.

XII

L'ÉLÉPHANT BLANC

Entre la double haie des mandarins prosternés, suivi des premiers dignitaires de son royaume, Phaja-Tak traverse la cour d'honneur et se rend auprès du dieu vivant que tout son peuple adore à l'égal du Çakiamouni.

Sa Majesté est précédée d'une vingtaine de petits princes, ses enfants, dont l'air grave et recueilli contraste avec les traits délicatement candides. Ils ont la tête rasée, à l'exception du sommet qui se couronne d'une mèche bouffante, fleurie de mali et traversée d'une fléchette de diamants. Leur buste nu semble fléchir sous le poids des

colliers, des amulettes, des fétiches et des luk-sakhot de toutes les couleurs.

L'un porte la boîte de carabé où se trouve le bétel et la noix d'arec, l'autre le grand poignard du roi, celui-ci un sceptre d'émeraudes, celui-là un crachoir enrichi d'améthystes.

Autour de l'Éléphant-roi sont les écuries des éléphants esclaves. Chacun a son hangar de dix mètres carrés, où il est attaché par un pied. Quelques-uns sont armés en guerre, prêts à partir à la moindre alerte. Leurs immenses défenses sont cerclées d'or, une carapace de crocodile s'étale sur leur occiput pour les protéger des coups ennemis, et tout un jeu de lances, piques, javelots et casse-tête brille à leurs côtés. Il y a dans les cours du palais plus de huit cents éléphants qui accompagnent le roi dans ses voyages. Lorsque Phaja-Tak reprit Ligor, Phittanulôk et Xieng-Mai, six mille éléphants combattirent dans les deux camps, et le généralissime thaï mit les Birmans en fuite en les surprenant la nuit avec quatre cents éléphants à la queue desquels il avait fait attacher des tor-

ches flambantes. Ce fut une belle débâcle, les pachydermes affolés courant en tous sens, se bousculant, se roulant, agonisant au milieu d'un gigantesque feu d'artifice !

Le roi, en passant dans les cours, demanda aux jeunes cornacs si l'on avait fait de nouvelles captures au fond des forêts vierges. Des mâles apprivoisés avaient été conduits, huit jours auparavant, dans les jungles impénétrables où les femelles passionnées errent à la poursuite du baiser, et ils étaient revenus avec un troupeau d'amoureuses. Chaque femelle, asservie, avait de même ramené bon nombre de cavaliers caressants et fougueux dont l'œil brillait encore du ressentiment des amours trompées.

Phaja-Tak examina les bêtes sauvages, solidement attachées, qu'une diète sévère commençait à réduire. Il daigna, même, leur présenter quelques brassées d'herbes tendres qui furent bien accueillies.

Un jeune Éléphant blanc, pris dans le Laos, attendait la mort de l'aïeul pour lui succéder. Une caravane l'avait ramené récemment en

grande pompe, et son éducation se faisait lentement, au milieu des parfums, des fleurs et des prières des talapoins.

Les Siamois, dans leur superstition, s'imaginaient que l'âme des rois et des princes passe dans le corps des animaux blancs, il y avait, aussi, au fond des niches somptueuses, de grands singes aux longs poils fins et neigeux que les prêtresses couronnaient de roses et enivraient de bétel.

Mais Phaja-Tak était arrivé devant le palais de l'idole vénérée entre toutes. Sous les colonnades concentriques d'une sorte de pagode, garnie d'une centaine de statuettes en argent, en cuivre et en porphyre, s'ouvraient les deux battants d'une porte gigantesque incrustée d'ivoire et de nacre. C'était là que l'Éléphant blanc, l'aïeul paré d'étoffes chatoyantes indurées de pierreries, le pied retenu par des liens d'or, recevait les hommages des fidèles. Des panoplies laotiennes étaient fixées aux murailles, et, de distance en distance, le parasol à sept étages s'y appuyait comme un gigantesque lotus.

Le roi, devant le pachyderme aux paupières plissées, à l'attitude défaillante de vieux bonze cacochyme, porta ses deux mains à son front en signe de vénération, et les mandarins, à plat ventre, baisèrent le sol avec humilité, tandis que les trompettes, les tambours et les gongs retentissaient trois fois. Les amazones firent la haie à la porte de l'idole qui se repaissait maintenant d'herbes aromatiques, de fruits et de fleurs sacrés.

Phaja-Tak balançait un brûle-parfums devant la trompe auguste et la caressait doucement en faisant l'énumération des trente-deux parties du corps de l'homme, et en déplorant l'instabilité des choses terrestres :

« *Kesa-lôma-nakhâ-thanta*, etc. »

Puis il décrivit les qualités adorables de Bouddha, dont l'essence divine pénétra la matière des Éléphants blancs :

« *Stipisô phakava arahang sâmma samphuttô*, etc. »

Les talapoins, sur une note aiguë que ponctuaient les coups de gong et qu'accompagnait

le roucoulement des petites flûtes de bambou, reprirent l'incantation du Maître Suprême.

Les Bouddhistes ne reconnaissent aucune cause première créatrice, mais supposent toutes les choses créées par une sorte de magie inexplicable. Ils attribuent ensuite aux vertus spéciales des animaux la reconstitution des mondes, des cieux et de tous les biens en général. Par *animaux* on doit comprendre toutes les créatures douées de la vie. La beauté, la noblesse, les honneurs, les richesses, la santé proviennent des vertus de chacun dans ses vies antérieures ; de même que la difformité, la misère, les deuils, les souffrances découlent du démérite de chacun dans les temps passés.

Quand quelqu'un meurt, aussitôt le bien et le mal se présentent à lui. Si le bien triomphe, le défunt se réincarne dans une condition meilleure ou, s'il a parcouru tous les cycles terrestres, monte à quelque ordre des cieux. Mais, si les mauvaises actions l'emportent, il renaît sous une condition méprisable, dans la région des monstres, des

déments, ou dans quelque degré des enfers. La jouissance du bonheur use le mérite, de même que le démérite s'efface par les souffrances et les calamités. Ces innombrables transmigrations s'appellent : *vien-kot vien-tai*, ou successions continuelles de naissances et de morts.

Excepté Bouddha et les saints du premier ordre, tous oublient leurs vies passées dont le souvenir est effacé par la tempête qui souffle après la mort. Les âmes doivent nécessairement subir des transmigrations jusqu'à ce que, s'élevant peu à peu par les huit degrés de sainteté, elles soient délivrées de toute corruption. Ayant alors traversé la mer orageuse des passions terrestres, elles abordent au rivage béni, au rivage d'éternelle béatitude que l'on appelle : *Mûang-Kéo-amatha-mahà-nérûphan,* le royaume immortel et précieux de la grande extinction ou anéantissement.

XIII

LE PEUPLE MURMURE

Phaja-Tak avait rendu à l'Éléphant blanc les hommages coutumiers. Il s'inclina encore devant la bête énorme, que cette vénération ne troublait guère, et les mandarins prosternés baisèrent trois fois le sol, ainsi qu'ils l'avaient fait au début de la cérémonie.

Le roi, prenant le sceptre d'émeraude des mains d'un de ses fils, monta alors sur une des plus hautes terrasses pour se montrer à son peuple et recueillir, à son tour, les hommages qui lui étaient dus.

La place, devant le palais, était pleine d'une foule bigarrée, agitée, bruyante, et plus

hostile peut-être qu'elle ne l'était le jour des funérailles de Naï-Rafutt.

Des orateurs s'étaient succédé, gesticulant dans le bruit, lançant des propositions farouches. Soudoyés par les riches et les Chinois que Phaja-Tak avait particulièrement offensés, ils essayaient de soulever le peuple thaï dans une fureur de révolte. Des têtes vidées par la famine voyaient rouge, des rêves d'incendie et de sang tournoyaient dans les cervelles.

Le ruban moiré du Mé-Nam ceignait cette multitude hurlante d'une large ligne bleue.

Sur le fleuve tranquille se balançaient les pirogues royales, taillées dans un seul tronc d'arbre géant. La poupe et la proue, finement dorées, s'élevaient en courbes gracieuses, montrant des ornements de bois sculpté : des dragons et des chimères, des dauphins et des sirènes d'un travail original. Au centre, le dais frangé de pierreries attendait le bon plairsir de Sa Majesté. Mais le roi, l'œil morne et la lèvre dédaigneuse, levait inuti-

lement sur ses sujets l'éclair glauque de son sceptre d'émeraude.

C'était, dans le grand soleil, une furie de visages bruns aux prunelles sombres, aux bouches épaisses ouvertes pour l'injure; tout un rut d'hommes et de femmes affamés, lâchés pour de justes représailles, car il y avait là beaucoup de gens de la campagne. Les villages depuis longtemps étaient abandonnés, les maisons, les clôtures tombaient en ruine et l'herbe recouvrait partout une terre jadis féconde. Les mandarins, dépassant les ordres du maître, tenaient les cultivateurs dans un esclavage et une oppression tels qu'ils tentaient, comme les autres, de soulever leur joug. Privés de leurs instruments de pêche et de culture, sans argent, sans vivres, leur misère était plus affreuse encore que celle des citadins, et beaucoup déjà avaient succombé.

Les amazones, pourtant, levaient sur les terrasses le pavillon écarlate, et croisaient sur sa hampe les deux branches de palmier, symbole de paix.

Kali-Yanà cherchait, dans les rangs pressés de la foule, une présence aimée. Ses regards ardents allaient de l'un à l'autre, et, droite, tout près du roi, elle se tenait presque en évidence, malgré l'étiquette qui lui eût prescrit une attitude plus humble.

Phaja-Tak s'immobilisait dans une sorte de stupeur. On croyait généralement que les phi et les astrologues lui avaient jeté un sort, tant il se montrait différent de ce qu'il avait été au commencement de son règne. Jadis, acclamé par un peuple en délire, considéré partout comme le libérateur du pays, il avait réduit les Birmans qui, sous de précédents règnes, avaient porté dans le Siam le pillage et l'incendie, brûlé les villes, fouillé les maisons, décapité les habitants sur les places publiques. Pendant deux mois le Me-Nam roula des cadavres, et ses ondes putréfiées empoisonnèrent ceux qui n'avaient point péri sous la hache des bourreaux. L'œuvre rouge dura longtemps, puis Ajuthia n'étant plus qu'une ruine fumante, tout le territoire thaï tomba dans l'anarchie, à la

merci des vainqueurs et des vaincus qui se plaisaient à achever ce drame de mort. Les forêts, les déserts, même les plus inaccessibles, avaient cessé d'être un asile pour les fuyards et s'étaient changés en repaires de bandits qui s'égorgeaient les uns les autres pour s'arracher leur butin.

Le Siam était donc bien près de sa fin lorsque Pin-Tak, Chinois d'origine, gouverneur de Tåk sa ville natale, avait pris, de son chef, le titre de Phaja. Courageux, plein de volonté et d'audace, il avait réuni dix mille hommes à Chantaboun pour traiter avec les chefs du Cambodge et de l'Annam. Usant tantôt de ruse, tantôt de force, il s'était emparé des districts du nord, après avoir tué Phaja-Nackong, le gouverneur birman. Enfin, installé à Bangkok, il y avait établi sa capitale et bâti son palais sur le bord occidental du fleuve.

Il était toujours sorti victorieux de ses luttes avec les Birmans et le peuple le nommant son sauveur, lui avait offert la couronne.

Continuant son œuvre régénératrice, il repeupla le pays dans sa partie méridionale et dans la province orientale baignée par le golfe.

Il reconquit le département de Korat et au bout de trois ans les puissances ennemies le reconnaissaient comme le maître absolu du Siam. Non satisfait de ce résultat, il dirigeait, l'année suivante, une expédition contre la péninsule malaise dans l'intention de prendre possession de Ligor. Triomphant, comme toujours, il avait capturé, pour son harem, la fille du gouverneur nommée Ajutana, qui le charmait par sa grande beauté.

Tel s'était montré ce monarque que la destinée accablait brusquement de mille maux. Sombre, mélancolique, haineux, cruel et pervers, on ne reconnaissait plus en lui le libérateur d'autrefois.

Toujours immobile dans sa robe de pourpre, le front incliné sous la mitre turriculée qui le coiffait, Phaja-Tak présentait maintenant à son peuple une face d'un gris terreux de lave, des pommettes osseuses, en saillie sous des

orbites creuses, des lèvres rentrantes de cruauté et de passion.

Insensible aux injures, il regardait au loin, perdu dans de sinistres pensées, las, peut-être, de l'inutilité de toute puissance et des irréalisables désirs qu'elle fait naître. Peut-être ses prunelles vitreuses revoyaient-elles l'agonie des enfants qu'il avait suppliciées et mutilées dans sa curiosité de voluptés rares, de sensations morbides. Nul, pourtant, ne savait ce qui se passait dans le secret du harem, mais des plaintes étouffées parfois perçaient les murailles, et les petites mortes, que l'on imbibait d'essences et que l'on faisait incinérer dans les baumes, avaient toutes des faces douloureuses de martyres.

De cela, surtout, la foule s'indignait, et les familles en deuil des défuntes faisaient entendre, sous les terrasses, des cris de révolte.

Phaja-Tak dans son œil pluvieux, tel qu'un ciel bas, ne laissait rien deviner de ses sentiments secrets. L'on sentait seulement en lui l'abolition de tout enthousiasme, de tout contentement, de toute peine, l'épuisement

même de la pensée qui, trop longtemps repliée sur elle-même, n'avait plus d'essor, demeurait inerte comme le corps du monarque.

Enfin, il sembla se réveiller. Un gros bouquet de lan-tam, lancé par une main sûre, l'avait souffleté, au milieu des dignitaires surpris, qui parlaient de faire décapiter le coupable. Mais Phaja-Tak, haussa les épaules, et, rassemblant les plis d'or de son manteau, quitta lentement la terrasse.

XIV

LA TOILETTE DE KALI-YANA

— Xali, pare ma beauté brune comme si j'étais une amoureuse et non une guerrière!

Kali-Yanà s'étire nonchalamment devant sa couchette, tandis que Xali mélange des essences de différentes couleurs, passe un pinceau enduit de carmin sur les seins et les ongles de sa compagne, assouplit sa peau avec du baume de sésame et de l'huile de coriandre.

— Ne suis-je point aussi jolie que Sayameda, la fille du roi?...

— Plus jolie, certes; mais pourquoi ces soins

compliqués ? Est-ce que les amazones s'attifent comme des courtisanes ?

La jeune fille sourit sans répondre, fixe dans ses courts cheveux une touffe de mali à la senteur poivrée, et nue, sous les takrutt et les luk-sakhot d'or que lui a donnés Xali pour la préserver des phi maléfiques, se trémousse comme une petite danseuse des pagodes royales.

Les boules sonores tintinnabulent sur sa poitrine, piquent des éclairs dans le bronze pâle de sa chair. Elle est exquise avec ses flancs grêles, la courbe harmonieuse de ses reins, la ligne serpentine de tout son corps inviolé.

Les autres amazones, sans s'occuper d'elle, parlent avec inquiétude des derniers événements, de la folie du roi, tour à tour mystique et perverse, de ses pénitences sévères après les orgies du harem, des supplices bizarres imposés aux compagnes de Naï-Rafutt, la dernière victime dont les cendres reposent maintenant aux pieds du grand Bouddha d'or.

— Moi, dit Kromalat, j'ai entendu, pendant que j'étais de faction à la porte du harem, une voix qui suppliait et sanglotait.

— Moi, dit Ramesuèn, je suis entrée sans bruit dans l'appartement de Kanhâ, qui a succédé à Naï-Rafutt, comme vous savez; elle se traînait aux genoux du roi, et son panung arraché était plein de sang. Je vis aussi qu'elle avait une blessure entre les seins et qu'un peu d'écume rouge sortait de ses lèvres.

— Il la tuera comme il a tué l'autre, soupira Mi, en versant dans une coupe du sirop de *mëng-lak* (graines de basilic).

— Heureusement que nous n'avons rien à craindre, les amazones sont sacrées !

— Hélas ! notre chasteté est sans charme ! Mieux vaudrait encore la cruauté d'un maître exigeant que la monotonie d'une vie sans amour !

— Parle pour toi, dit Kromalat, je ne souhaite rien que le plaisir de la guerre !

— Alors, sous peu tu seras servie à souhait, fit Galanick en riant. La révolution

gronde, Phaja-Tak a lassé la patience de son peuple.

— Oh! le peuple n'est pas bien terrible, murmura Mi, en bâillant; les mandarins et les riches, seuls, sont à craindre; ils n'attendent qu'une occasion pour s'emparer du pouvoir...

Kromalat battit des mains.

— Nous combattrons pour sauver notre roi!... Il y aura donc du sang ailleurs que dans les harems!...

Les rada, maintenant, jouaient aux dés, inondant les tapis d'une pluie de boulettes d'argent et de menus coquillages. Il n'était plus question de révolte, de monarque, ni de combat, toutes les facultés des petites guerrières s'absorbait dans la contemplation des cubes d'ivoire que les mains impatientes faisaient rouler tour à tour.

Le repas du soir ne dérangea même pas les joueuses qui, accroupies sur les coussins, se passèrent les plats de jade et d'ambre contenant le *makkau*. Il y avait une soupe aux *hoi-khong* (moules douces) et au lait de coco,

des ragoûts de tortues grises à carapace molles qu'on mange tout entières, des *mengdana* au curcuma, des hachis de sangsues et l'inévitable kapi, ou frai mariné de crevettes, qui est le régal de tout bon Siamois.

Les nids de guêpes et les figues de Chine, les prunes de Litchi et de Lamut-Sida disparurent sans autre cérémonie, et les petites n'ayant plus faim prirent dans des vases de saurit la chaux rose qu'on mâche en fumant.

Elles enroulaient les feuilles sèches du bétel en forme de cigares, coupaient en quatre une noix d'arec et en suçaient les morceaux avec le bétel.

Kali-Yanà, imbibée de parfums qui s'évaporaient de sa chair en bouffées lourdes, continuait à se parer de gemmes et de fleurs, essayant des tissus, des colliers et des ceintures à cabochons précieux.

Ainsi debout dans ses voiles égrenés de flammes, auréolée d'effluves, elle s'abandonnait aux caresses de Xali, qui se réjouissait, la croyant toute à elle.

— Alors, c'est pour moi, interrogea la rada, que tu veux être si jolie?...

— C'est pour toi...

— Tu me permets donc de t'aimer ?...

— Oui, Xali, et nous allons boire de ce vin de lotus tiqueté d'or pour être mieux l'une à l'autre...

— Buvons, Kali-Yanà, que nos ivresses se confondent et nous bercent jusqu'à demain !

Elles cherchèrent l'oubli à la même coupe pour ne s'absorber qu'en elles, mais Xali, grise déjà et plus acharnée à ce jeu que sa compagne, s'affola bientôt, et glissant son bras autour de la taille de Kali-Yanà, l'entraîna sur sa couchette.

XV

LE RENDEZ-VOUS

Dans la grande pièce éclairée par la lune, les amazones dormaient, et leur léger souffle animait seul le silence de la nuit.

Après s'être assurée que son amie, lasse de paroles ardentes, de protestations et de caresses reposait enfin, Kali-Yanà se glissa hors de la salle et traversa le jardin en courant. Vêtue d'un simple langoutis de soie, elle se jeta dans l'eau peu profonde, rampa sous le pont souterrain et se trouva de l'autre côté de la muraille de porcelaine dans les bras de Maxime.

— Tu sais que je t'attends depuis une heure, dit-il en baisant ses yeux.

— Xali ne voulait pas s'endormir, mais me voici, et je suis à toi pour tout le reste de la nuit !

— Viens, alors !...

— Où me mènes-tu ?

— Tu verras ! Seulement il nous faut longer le fleuve ; nous allons dans le quartier pauvre, mais la demeure est gentille !

Il l'entraîna dans une pirogue que la pagaie oscillante faisait glisser comme une coquille de noix. Bientôt, ils abandonnèrent les quartiers des mandarins et passèrent devant d'innombrables maisons flottantes, entourées d'étroites terrasses où quelques lampes éclairaient des idoles. Les plus riches avaient des autels de bois sculpté garnis de festons en papier d'or. On y brûlait des baguettes d'encens et de l'huile de coco dans des lacrymatoires de terre rouge. Des baquets de chaux rosée alternaient avec des fruits amassés dans des corbeilles, des peaux de tigre, des nattes multicolores.

Kali-Yanà ne savait plus ce qu'il y avait de réel dans ce décor, tant son émotion la transportait au-delà des visions humaines. Appuyée à l'épaule du farang, elle ne se dérobait plus aux baisers qui couraient sur son visage, cherchaient la saveur de ses lèvres. Plus expérimentée elle aurait dû se méfier de cet amant qui oubliait si facilement les serments passés pour se repaître d'un nouvel amour. Et ces mots thaï qu'une autre lui avait appris servaient à présent à la passion. née de la veille, l'ensoleillaient des mêmes phrases câlines, chuchotées à l'oreille dans un désir grandissant.

— Cher Parfum ! Je t'aime !

— Oh ! soupirait-elle, je veux oublier les mauvais présages, prendre ma part de bonheur, puisque le bonheur s'offre !... Tu ne peux savoir combien tristes sont les jours que ne soutient aucune tendresse...

— Les femmes, cher Sourire, ne sont faites que pour se donner !... La chasteté est une anomalie et les religions vont contre le vœu de la nature en exigeant des vierges pour la

célébration de leur culte. Rien n'existe que le baiser !...

— Le baiser !... Pourquoi suis-je si troublée en tes bras ?... Mon être semble se dédoubler et mon âme est tout entière en toi... Si tu me quittais, je ne pourrais plus vivre !...

La jonque glissait plus vite, emportée par le courant ; aux terrasses des maisons flottantes s'accrochaient des plantes aquatiques dont les racines nageaient dans l'eau. Au passage des rameurs, qui manœuvraient avec art leurs courts avirons, des phalènes s'envolaient lourdement des branches, secouant la poussière bleue de leurs ailes ; les mouches lumineuses se réveillaient au cœur des lotus et décrivaient, d'une rive à l'autre, de prestigieux arcs-en-ciel. Il y avait aussi, à la surface de l'eau, des insectes d'or qui patinaient en tous sens, mus par un désir de volupté. Seules, les femelles étalaient des carapaces phosphorescentes, fuyant devant le mâle qui se hâtait, pressé de lier à celle d'une compagne, au moins pour quelques minutes d'amour, son éphémère existence.

Très doucement les rameurs chantaient un air monotone et triste, qui berçait les amants. Jamais la jeune fille n'avait eu même la vision d'une félicité pareille. Dressée, tout enfant, pour servir dans la garde royale des amazones, elle n'avait point souhaité d'autre but, et ses sens ardaient déjà que sa raison demeurait calme, ignorante de la joie d'aimer. Il avait fallu les confidences et les caresses de Xali, puis la rencontre du bel étranger pour lui dessiller les yeux, la renseigner sur son propre état.

Maxime, sans cesse, errait devant le palais; elle l'avait guetté avec une prescience jalouse, et, bientôt, avait surpris ses rendez-vous avec Sayameda et le mystère de la Grande-Pagode pendant le sommeil des talapoins.

Serrée contre la poitrine du jeune homme, elle lui disait maintenant combien elle avait souffert en le voyant à une autre, et combien sa passion véhémente repousserait désormais toute idée de partage.

Câlinement, il la rassurait, ponctuant

chaque mot d'un baiser, et le chapelet de ces baisers s'allongeait toujours, ayant dépassé depuis longtemps les 108 perles symboliques de la semelle de Bouddha !

Elle fermait les paupières sur ce rêve inouï, souhaitant mourir ainsi dans la gloire de son amour.

La grande ville royale des Anges, l'admirable et invincible Cité : « *Krung — théphamaha, nakkom, si, Ayuthaja — maha — dilok, raxathani,* » n'était plus qu'un dédale de canaux bordés de huttes étranges où grouillait un peuple famélique et fiévreux. Des enfants s'allongeaient sur les terrasses, dormaient à la belle étoile ; roulés sur une natte, des amants s'étreignaient librement, ne cessaient pas leurs caresses au passage des jonques.

Ils étaient nus, sans même la petite feuille de métal que portaient les garçonnets, et leur corps frêle, mais harmonieux et poli, brillait comme un beau marbre. Des vieilles, accroupies au seuil des maisons flottantes, mâchaient lentement le bétel mêlé de chaux

rose et riaient en montrant de longues dents noires, déchaussées.

Il y avait aussi des salles de jeu (*bia bou*) entrevues à la lueur des lampions en papier huilé. Les Cambodgiens et les Annamites jouaient au *bacouan* et aux *douze bêtes* avec des fiches et des sacs remplis de dés. Les Chinois préféraient s'enivrer d'opium, et on les voyait chauffer de longues aiguilles à la flamme des lampes pour introduire la boulette de poison dans leur pipe de bambou. Couchés sur le dos, les mains ouvertes, quelques hallucinés parlaient d'une voix chevrotante ; d'autres dormaient d'un sommeil fébrile, agité dé spasmes brusques, ou demeuraient immobiles dans une rigidité de mort.

Des jeunes filles, debout sur les terrasses, entr'ouvraient leur langoutis au passage des jonques, appelant doucement les chercheurs d'amour. Elles se penchaient, montrant leurs formes grêles, agitant leurs colliers de corail et de coquillages.

Il y avait des maisons de thé où les cordes des *takhé* et des *so* vibraient du soir au

matin, et où de minuscules danseuses thaï, au seuil des temples de volupté, faisaient sonner les grelots de leurs chevilles et de leurs bras.

Chinois, Malais, Annamites, Cambodgiens, Laotiens, Hindous, Parsis, Pégouans et Birmans, vivaient dans la ville flottante ; mais l'élément chinois dominait, et l'on voyait partout les petites boutiques à senteurs poivrées, où s'étalaient dans le jour les étoffes chatoyantes, les coffrets d'ivoire et de nacre, les pierres précieuses, les poissons séchés, les confitures et les pastilles au gingembre des Fils du Ciel. A cette heure, un simple rideau rabattu cachait les magnificences de l'étalage, mais le marchand, allongé derrière son comptoir, ne dormait que d'un œil, prêt à bondir sur l'imprudent qui eût tenté de le dévaliser.

— *Mi thi cha : va* (j'ai quelque chose à te dire), répétaient les poupées brunes à chaque passant attardé, dont la jonque glissait rapidement sous les balcons.

Mais les hommes préféraient le plus sou-

vent les *bia bou* aux vendeuses de volupté, tant le jeu a d'attrait pour le peuple thaï.

Les amants étaient arrivés devant une maisonnette plus fleurie et plus fraîche que les autres, dont deux femmes, endormies sur des nattes, défendaient l'entrée. Un chapelet de lampions et de lanternes peintes ornait la façade.

— C'est ici chez toi?... demanda Kali-Yanà.

— Chez moi, non, je reste près du palais et l'on me surveille ; mais nous sommes dans un logis hospitalier et tout est prêt pour te recevoir.

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— Tu m'avais dit, pourtant...

— Je ne voulais pas t'effrayer, cher Sourire... Peut-être aurais-tu refusé de m'accompagner dans une demeure étrangère; alors, je t'ai laissé croire que nous allions chez moi... D'ailleurs, nous sommes chez moi... Viens.

Il l'aida à monter les trois marches étroites qui aboutissaient à la terrasse, le reste de l'escalier disparaissant sous l'eau.

— Wanida, Chem, dit-il, éclairez-nous.

Les deux femmes se dressèrent, et, après avoir porté les mains à leur front en signe de respect et d'obéissance, introduisirent les jeunes gens dans une pièce étroite mais garnie de fleurs rares, de nattes fraîches et de larges divans. Sur des guéridons de laque s'étalaient des corbeilles pleines de friandises, des gâteaux de miel et de sésame, des grappes de litchi à goût de muscat, des flacons de vin couleur d'améthyste.

Inquiète, Kali-Yanà se cacha le visage sous un pan de son voile, et fit signe à Maxime de congédier les servantes.

— Ne crains rien, dit-il, Wanida et Chem sont habituées aux visites d'amour, elles sont discrètes et fidèles.

Des rires fusaient derrière les cloisons ; on entendait aussi des soupirs et des baisers.

— Vous avez du monde, ce soir?... interrogea encore le jeune homme.

— Oui, fit Chem, un Français comme toi qui s'amuse avec une Chinoise... Quant à l'officier anglais, il a préféré une Annamite.

— Il en faut pour tous les goûts, n'est-ce pas? conclut Wanida.

En riant les deux femmes se retirèrent et il parut à l'amazone qu'elles se moquaient un peu d'elle.

Mais déja, Maxime la reprenait contre son cœur, baisait ses cheveux, son front, ses yeux sombres pailletés d'or, ses petites oreilles, lentement, comme on savoure une friandise longtemps convoitée. Elle se laissait faire, oublieuse déjà de la mauvaise impression du début. Elle pensait être aimée autrement que les servantes de volupté dont elle méprisait les faciles souplesses, l'humeur consentante à toutes les fantaisies d'un maître. Maxime, certainement, était l'amant grave et passionné que souhaitent toutes les prêtresses d'amour, l'amant assez habile pour ne jamais faire sentir l'orgueil dédaigneux de son triomphe.

Il la serrait plus fiévreusement, sentait frémir ses épaules et tout son corps charmant frotté d'aromates. La chaleur de sa peau exaspérait son désir et il soulevait ses

amulettes, arrachait le langoutis qui voilait ses flancs, les doigts fous, tremblants, irrités des obstacles.

Docile, elle obéissait à ses mouvements, le suivait sur le divan où il l'initiait à toutes les menues caresses qui grisent autant qu'un vin parfumé.

Certes, elle était aussi belle que la petite princesse Sayameda avec un certain charme androgyne qu'il n'avait encore rencontré nulle part. Elle ne cédait pas comme une autre femme avec des frayeurs, des soupirs et des supplications ; elle se donnait généreusement, maintenant que sa décision était prise, et toute son ambition consistait à se montrer brave dans l'amour comme elle se fût montrée brave dans la mort.

Et les heures passèrent dans cette initiation exquise et douloureuse que la petite amazone avait tant désirée. Elle fut aussi instruite que les plus fameuses amantes, et, connaissant tout, persuadée qu'il n'y avait plus d'autre science à acquérir dans la vie, elle souhaita mourir de l'excès de son

ivresse ; car, dit la chanson thaï, traduite en vers français :

» Si l'amour refleurit pour les amants fidèles
» Au pays des élus, laisse-moi trépasser
» Sur tes lèvres en fleurs, pour cueillir du baiser
» Les roses éternelles ! »

DEUXIÈME PARTIE

I

L'AVERTISSEMENT

Il fallut se quitter. Le soleil rayonnait en nappes somptueuses dans la petite chambre blanche, où les fleurs agonisaient dans les vases de jade, où les coussins jetés au hasard mettaient tout le désarroi d'une nuitée voluptueuse.

La jonque qui les avait amenés les attendait avec ses rameurs endormis sur les avirons. Silencieux et las, les tempes battantes de fièvre, les amants s'assirent sur la ban-

quette garnie de cotonnade, et reprirent en sens inverse le chemin d'eau trouble.

Volant d'une pagode à l'autre, les corbeaux croassaient plus fort, l'argala à tête chauve, en quête de quelque déchet de viande, inspectait les rives.

Des femmes se rendant au marché dirigeaient avec adresse leurs légères embarcations remplies de bananes, de mangues, de dourians et de mangoustans aux senteurs pénétrantes. Elles n'avaient qu'un panung d'étoffe bariolée enroulé autour des hanches, et leurs seins fermes saillaient à chaque tour d'aviron. Des *luk-sakhot* entrechoquaient leurs boules métalliques, tantôt sur leur poitrine, tantôt sur leur dos, virevoltant aux mouvements trop brusques. Des garçonnets, charmants de vivacité et de grâce, proposaient des *mengdana* ou coléoptères aquatiques dont la carapace bleutée s'agitait dans des spasmes d'agonie au fond des corbeilles.

Ils avaient aussi des sangsues vertes et des *hoi-khong* (moules douces) qu'ils propo-

saient avec des queues de bâton d'Aaron (sorte d'amorphophallum très épicé). Dans des filets reposaient des tortues roses à carapaces molles, des *lunes* ou raies chantantes, ainsi que de petits serpents très délicats et des œufs de crocodiles.

Sur le toit des maisons le touk-haï, sorte d'iguane couvert de pustules rouges, qu'on nomme l'horloge vivante, poussait des cris stridents, annonçant l'heure du réveil. A sa voix les ménagères tiraient les rideaux de leur case, secouaient les nattes, tandis que les aïeules, installées sur les terrasses, tressaient la paille en mâchant le bétel additionné de chaux rosée qui fait saigner les gencives et déchausse les dents.

Kali-Yanà se serrait contre Maxime, frileuse, malgré la chaleur du jour, enfiévrée de trop de souvenirs exquis.

— Ce soir, dit-il, tu reviendras, n'est-ce pas ?...

— Oui, ce soir.

— Comment maintenant me passer de tes baisers !...

— Ah! soupira-t-elle, je sens que je vais souffrir...

— Pourquoi?

— Parce que je suis trop heureuse.

— Ne songe pas à l'avenir. Toute la sagesse, vois-tu, consiste à profiter de l'heure présente sans se créer de chimériques tourments...

— Peut-être, mais nous ne sommes pas libres de chasser l'essaim noir des mauvais présages... Ils reviennent comme les abeilles sur les fleurs.

— Cette nuit tu ne pensais à rien... N'étais-tu point heureuse?...

Maxime souriait avec un peu d'orgueil, en rappelant à sa maîtresse l'heure des prestigieuses voluptés... Certes, nul autre n'eût su, avec une aussi enveloppante câlinerie, enseigner aux petites sauvageonnes des pays lointains tous ces mystères d'amour. Mais elle hochait la tête, triste toujours. Impatienté il demanda d'une voix un peu rauque, qu'elle ne lui connaissait pas :

— Enfin que désires-tu?...

— Ce que je désire...

Elle ferma les yeux, sentant instinctivement qu'elle allait lui déplaire, irriter en lui un sentiment confus, enfoui momentanément sous de récentes ivresses.

— Réponds, dit-il de sa même voix rude.

— Eh bien! je veux que tu ne retournes plus jamais, jamais à la Pagode royale...

Il haussa les épaules.

— Pourquoi y retournerais-je, puisque c'est toi que j'aime?... Mais cette jalousie me semble étrange dans ce pays de partage où chaque homme, même dans la classe la plus pauvre, peut posséder plusieurs femmes...

— Je ne suis pas une femme comme les autres.

— Sans doute, mais tu as été élevée dans les idées coutumières aux femmes thaï... Ton maître suprême, Phaja-Tak, possède un harem de plus de huit cents épouses. Elles ne sont que des jouets entre ses mains ; il dispose de leur vie et de leur mort... Aucune n'est jalouse.

— Certes, mais je suis une amazone de la garde royale et non une poupée de harem... Pour toi j'ai compromis ma réputation, j'ai encouru le plus terrible des châtiments, car mes pareilles ont fait vœu de chasteté... Il est juste que tu reconnaisses mon sacrifice, au moins par ta fidélité...

— Déjà des reproches et des exigences, petite Kali-Yanà?... Je te croyais l'âme plus généreuse!

Il la repoussa doucement, un pli amer au coin des lèvres, une lueur froide dans ses yeux pâles.

— Ah! c'est que tu ne sais pas, murmura-t-elle, tu ne peux pas savoir...

— En effet...

— Le talapoin, le talapoin des morts...

Mais elle poussa un cri.

Gamakul, debout sur un lion de granit rose, haranguait la foule. Des centaines de femmes aux guenilles flottantes, tenant leur petit entre les bras, poussaient de temps à autre un long hululement de révolte. D'autres, enfantines encore, mais avec des gorges

gonflées de guerrières, brandissaient des branches, des vases d'argile rouge dont l'eau s'égouttait sur leur épaule. Des vieilles, plus affreuses que les vautours de la Pagode verte, hurlaient si fort que les veines de leur cou se tendaient à se rompre, vibrantes comme des cordes de takhé.

Les hommes, plus calmes, écoutaient attentivement la parole gutturale du phra, mais leurs yeux brûlaient et on voyait les trous de leur bouche noire, mangée par le bétel et la noix d'arec, s'ouvrir pour de confus murmures de représailles.

Au-dessus des têtes, des piques et des crids luisaient, agités par les mains vengeresses des plus turbulents.

La colère, la faim, de longs mois de souffrances et surtout la rancune intéressée des mandarins et des talapoins avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces habituellement résignées des sujets de Phaja-Tak, Roi infaillible et Maître suprême.

Kali-Yanà n'entendait point ce que disait Gamakul, mais elle devinait, au jeu des phy-

sionomies, que la révolution grondait autour d'elle et que le péril, qu'elle n'avait encore fait qu'entrevoir, se dressait, menaçant.

— Adieu, dit-elle à Maxime, je t'aime !...

— A ce soir, n'est-ce pas?...

— Oui, à ce soir...

Elle avait sauté sur la rive, et s'était frayé un passage dans la foule houleuse... Le jeune homme, bientôt, cessa de l'apercevoir, et, s'étant étendu dans le fond de la jonque, il ordonna aux rameurs de poursuivre leur promenade, de bercer doucement son rêve aux battements rythmiques de leurs pagaies.

II

IL FAUT TUER SUK

— D'ou viens-tu? demanda Xali d'une voix brève, tandis que son regard irrité se fixait sur celui de Kali-Yanà, cherchait à pénétrer l'onde pailletée de ses prunelles...

— Je viens...

— Tes seins sont meurtris; je vois des morsures, des marques d'amour ou de haine partout sur ton corps!... Et puis, est-ce que les amazones sortent nues, maintenant?.. Ton panung même est en lambeaux et tu as perdu le takrutt que je t'ai donné!

Kali-Yanà, avec épouvante, porta la main

à sa poitrine où l'anneau de la chaîne d'or gardant le talisman s'était rompu.

— C'est vrai, dit-elle, pardonne-moi !...

— Le luk-sakhot te préservait du mal, c'était ta sauvegarde contre les vithi noirs de *Dong P'aya Paï* (le roi du feu). Que deviendras-tu maintenant ?...

— Pardonne-moi ! balbutia encore la coupable en courbant la tête.

— Pas avant de savoir ce que tu as fait et pourquoi ta chair est plus meurtrie que les lotus de Bouddha après le sacrifice !

Kali-Yanà gardait le silence, tremblante sous le regard brûlant de son amie. Mais, tout-à-coup, une inspiration lui vint :

— Ne me gronde pas, dit-elle, j'ai agi selon ma conscience et pour le bien de tous.

— Tu dis ?...

— Je dis que, comme tu dormais, j'ai entendu les clameurs de la foule sous les murs du palais, et que j'ai voulu connaître le danger que courait le Maître, sans éveiller les soupçons... Alors, je suis sortie ainsi et j'ai vu...

— Qu'as-tu vu ?...

Xali, méfiante toujours, avait saisi le poignet de sa compagne et le serrait follement, les lèvres sèches, les narines frémissantes.

— Laisse-moi, ou tu ne sauras rien... Ces blessures m'ont été faites par le peuple irrité. L'on se bat près d'ici.

— L'on se bat !

— Tu peux en juger par toi-même.

Les amazones, qui avaient écouté curieusement la discussion des deux amies, prirent leurs armes et sortirent sur les terrasses. Mais elles ne se montrèrent pas, tout d'abord, désireuses d'étudier l'attitude des manifestants pour se rendre compte de leurs dispositions hostiles et préparer la défense, en cas de danger.

Le frémissement qui agitait le peuple devait s'enfler au delà des canaux dans les faubourgs et la campagne entière.

Gamakul s'échauffait sur son lion de granit, lançait des apostrophes puissantes contre le monarque indigne et ses ministres complaisants. On l'écoutait comme un oracle, car,

disait-on, il faisait commerce avec les phi et devait certainement savoir l'avenir : Ne connaissait-il pas les arcanes du mystère magique (vithi), les secrets de l'astrologie (hôn) et ne s'occupait-il pas activement d'alchimie (préthat) ?

Ket, le grand vautour de la Pagode verte, tourbillonnait au-dessus de sa tête, et Suk, le bel enfant aux yeux de velours, assis tranquillement contre le piédestal, tressait des guirlandes de lan-tam en chantant d'une voix grêle que couvraient les cris de la multitude.

Gamakul réclamait maintenant un sacrifice humain pour assurer la prospérité future du peuple thaï. Selon la coutume il proposait de pratiquer une fosse à l'entrée de la Pagode verte. On y placerait à une certaine hauteur une poutre horizontale, soutenue par deux cordes, et le jour marqué pour le soulèvement général de la nation on conduirait en grande pompe trois victimes au lieu du supplice ; on les chargerait, après les avoir enivrées d'opium, de précieuses recommandations pour les génies de l'air, de l'eau et du

feu, puis on laisserait choir sur eux la lourde masse qui les écraserait.

— Eh bien ! dit un talapoin de la Pagode de Samonakodom, sacrifie donc le petit Suk que tu sembles chérir si particulièrement ! Cette offrande magnifique sera certainement agréable aux phi.

— Sacrifier Suk ! gémit Gamakul, un enfant ! Vous n'y songez pas ?...

— Le sang d'un innocent est plus agréable aux puissances de l'air et du feu que les plus splendides offrandes !

— Mais Suk charme ma solitude ! Au milieu de la fumée des bûchers et de la curée immonde des vautours sur les corps en décomposition, Suk est la fleur vivante qui parfume mon logis !... Suk est l'ange de mon foyer désert, le grillon bleu qui chante à l'ombre des charniers dans la puanteur des abattoirs !... Tuer Suk !... Prenez plutôt ma vie !...

L'enfant insouciant continuait à tresser ses guirlandes blanches et jaunes, en chantant doucement. Parfois, ses yeux de velours sombres s'ouvraient avec curiosité, se fixaient

rêveurs sur l'or d'un takrutt ou sur les perles de cristal d'un luk-pat dont le reflet clair le charmait. Il tendait ses menottes vers l'objet convoité, esquissait un sourire de résignation si on lui refusait le bijou aux lueurs prestigieuses.

— Tuer Suk!... sanglota encore Gamakul, ce sont les esprits maléfiques qui vous inspirent !...

— Si tu accomplis ce sacrifice, appuya un homme du peuple, nous croirons vraiment que tu es l'envoyé des dieux et ta volonté sera la nôtre.

Mais le talapoin, haussant les épaules, quitta son piédestal de granit rose, et, prenant l'enfant par la main, s'en alla au milieu des huées.

III

HEUREUSE DIVERSION

— Venez, dit Kali-Yanà, c'est le moment de nous montrer.

A la vue des jeunes filles, dont les tuniques rouges tranchaient sur la blancheur des colonnades de marbre, il y eut une ondulation dans la foule, et toutes les têtes se tournèrent vers le palais.

Xali, très brave, haussa le pavillon de l'Eléphant Blanc et fit tomber les branches de palmier qui chaque matin, fraîchement cueillies, se croisaient sur la hampe du dra-

peau. C'était une provocation qui souleva une longue clameur d'étonnement.

Mais Gamakul avait disparu, et seul le vol de Ket, le sinistre vautour de la Pagode verte, planait encore sur la foule. Les femmes s'adoucirent, très fières de leur garde royale.

— Tu vois, dit Kromalah, qu'ils ne sont pas si méchants. Sans les riches et les mandarins qui veulent sa perte, Phaja-Tak pourrait dormir tranquille.

— Ces gens se montrent ingrats, affirma Ramesuën, car enfin que resterait-il de notre pays si le roi ne l'avait sauvé de l'invasion des Birmans ?...

— Le Siam n'existerait plus, la nation tout entière serait réduite à l'esclavage !

— Certes ; en faveur de ses conquêtes passées on devrait pardonner au Maître ses bizarreries actuelles, soupira Mî.

— Il n'en est point responsable, puisque les talapoins lui ont jeté un sort, conclut Kali-Yanà... Crions : Vive notre Roi !

Les petites, d'une voix sonore, lancèrent

l'appel glorieux, et le peuple, d'abord surpris, sourit bientôt aux vierges guerrières, unit son enthousiasme au leur dans une formidable acclamation.

IV

NUITS VOLUPTUEUSES

Pendant quelque temps la paix sembla revenue. Kali-Yanâ, sous prétexte de surveillance et d'espionnage, put, chaque nuit, s'échapper du palais sans éveiller les soupçons jaloux de sa compagne. Celle-ci, seulement, la suppliait de l'emmener, de lui laisser partager les dangers de ces expéditions.

— A deux, l'on est plein d'audace... Je veux t'accompagner, cher Sourire ?

Kali-Yanâ frémissait, à l'idée que Xali pourrait un jour surprendre son secret d'amour.

— Non, non, suppliait-elle, il n'y a point

trop d'amazones au palais pour défendre le roi... Vous ne devez pas abandonner votre poste!... Et puis, une femme se glisse partout sans attirer l'attention, tandis que si nous étions deux...

Xali n'insistait pas, mais elle se désolait de voir les paupières fiévreuses de son amie se fermer dans un accablement invincible, ses seins purs, ses bras et ses cuisses se fleurir de stigmates bleus.

— On t'a donc battue?... demandait-elle.

— Oui, un peu.

— Ah! si j'étais là!

— Tu n'empêcherais rien, disait Kali-Yanâ, en souriant, ces marques me sont chères... Je suis heureuse de souffrir!

— Drôle de goût!

Et, de fait, dans la maison galante où Maxime conduisait sa maîtresse, il y avait parfois des rixes qui se continuaient sur les terrasses entre les clients ivres d'opium et de vin noir. Des Chinoises poussaient des miaulements de chattes, se roulaient, s'égratignaient, renversaient les cloisons de papier

et les paravents. Kali-Yanâ n'avait pas toujours le temps de se sauver et recevait souvent quelques horions au passage.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas chez toi ? demandait-elle à son amant, nous serions si bien !...

Mais il se rembrunissait, répondait d'une voix sèche :

— C'est impossible, tes chefs le sauraient et tu serais sévèrement punie. Pour toi-même, petite chérie, il ne faut pas commettre cette imprudence.

— Peut-être as-tu raison, mais ce voisinage est affreux !

— Bah ! Une guerrière ne doit point craindre les rencontres de cette sorte...

— Je ne suis plus qu'une amoureuse...

— Une amoureuse doit apprendre à braver le danger. Cela sert toujours.

Maxime riait, et Kali-Yanâ avait des larmes dans les yeux, car il est d'usage que le plus épris soit aussi le plus malheureux.

Les prostituées des bas faubourgs la connaissaient maintenant et ne se gênaient pas

pour la traiter en égale. Etalant leur nudité au bord des terrasses, elles l'appelaient en riant, lui demandaient si son galant connaissait de savantes voluptés et la rendait plus heureuse que ceux de la race jaune...

Elle ne répondait pas, craignant toujours de trahir son secret. Que dirait-on à la ville et au palais si l'on apprenait qu'une Amazone de la Garde royale allait chaque nuit chercher aventure dans les bas quartiers de la capitale et s'oubliait jusqu'au matin en d'étranges amours !... Ce serait la honte et la mort !... La mort ignominieuse, au fond du fleuve, où on l'abandonnerait, cousue dans une peau d'âne avec une pierre au cou !...

Les vendeuses de plaisir s'étonnaient de son silence et s'en irritaient. Une nuit elle se trouva au milieu d'une vingtaine de ces prostituées qui l'emmenèrent dans leur bouge, la forcèrent à boire avec elles l'eau-de-vie d'arak et lui firent subir mille petits supplices raffinés et patients qui lui valurent des journées de fièvre et d'étrange malaise.

Le pire était que Maxime semblait parfois

se lasser de sa tendresse, la faisait attendre et, même, ne venait pas, la laissant angoissée pendant des heures, plus morte que vive dans la maison équivoque où il lui avait donné rendez-vous. Car elle venait, seule, maintenant, dans la jonque légère qui promenait sa mélancolie le long des canaux, au milieu des propositions ironiques des hommes et des insultes des filles cruelles et voluptueuses.

A ces longues stations dans la chambre vide, elle préférait les colères de son amant, ses rebuffades et ses injustices. Souffrir par lui était encore un bonheur dont elle se montrait avide, ne craignant rien, hormis l'absence qui la laissait sans force, meurtrie de cœur et d'âme, mutilée dans tout son être d'amour.

V

LA FLAGELLATION

Une nuit qu'elle était restée ainsi à l'attendre, crucifiée de crainte et de jalousie, une femme, qui la guettait par une déchirure de la cloison de papier, lui dit qu'elle était bien bonne de pleurer pour si peu de chose et qu'elle connaissait un remède à tous les maux. Puis, elle l'emmena au fond d'une ruelle obscure où des courtisanes riaient devant un lingam de pierre que chacune d'elles adorait à son tour. Des parfums brûlaient dans des cassolettes de cuivre, et il y avait au pied du symbole antique d'éternelle fécondation une telle profusion de

fleurs que les genoux des assistantes s'y enfonçaient, et qu'elles semblaient portées par un flot de roses.

Kali-Yanà voulut s'enfuir, mais sa compagne, appuyant ses mains à ses épaules, la força de s'anéantir comme les autres en une prière équivoque.

Des taches de sang marbraient la pierre, semblant indiquer qu'il y avait eu là une récente immolation, mais la jeune fille chercha vainement le corps des victimes — chevrettes ou colombes que, parfois, l'on offrait aux dieux.

Les femmes se poussaient du coude, en la regardant, on voulut lui faire baiser l'image obscène et, comme elle s'y refusait, on l'attacha au bloc de granit, on la dépouilla de son panung, et les branchettes épineuses jouèrent sur ses seins, ses flancs et ses jambes, où les gouttelettes, de plus en plus pressées, se mêlaient, l'enveloppant d'un réseau de pourpre.

Autour d'elle d'autres courtisanes, nouvellement arrivées, s'étaient prises par la

main, et tournaient follement, piétinant les roses. Toutes étaient nues sous leurs fibules de taille et leurs colliers de gemmes barbares, mais de violents parfums s'exhalaient de leur chair, leurs ongles étaient rougis et elles portaient des boutons de turquoises aux oreilles et sur les narines.

Les femmes thaï se reconnaissaient à leur mèche de clownesses tortillée dans des touffes de champa, mais elles étaient en minorité, ne pratiquant guère le culte du lingam.

L'expression plus douce de leur physionomie se nuançait parfois de pitié, elles imploraient la grâce de Kali-Yanà, reconnaissant une des leurs.

On avait fait subir à la jeune fille les supplices de « l'offrande, » de la « consécration » et de « l'accomplissement » selon les rites sacrés des adoratrices de l'emblème d'amour. L'idole se rougit encore du sang de la victime; tandis qu'elle se voilait la face en gémissant, les danses lubriques s'exaspérèrent sous le vol des mouches lumineuses

attirées par les fleurs. Puis, on mit dans les mains de Kali-Yanà deux cierges de cire jaune, et elle dut les tenir élevés au-dessus de sa tête, en chantant un cantique d'adoration, tandis qu'on lui enfonçait des épines dans les seins et les cuisses. Les yeux de la jeune fille se voilèrent, elle demanda grâce d'une voix éteinte. Il lui fallut, alors, danser à son tour sous la cire brûlante qui coulait en larmes sur sa peau, se mêlait aux gouttelettes rouges. Enfin, elle tomba sur les genoux, refusa d'obéir. Alors les baguettes de nouveau s'abattirent sur ses épaules, et les courtisanes courroucées, après lui avoir pris ses bijoux et ses amulettes, s'accouplèrent dans les roses, ivres d'arak, de cris et d'injures. Kali-Yanà, toujours attachée au lingam de granit, n'entendit plus que des soupirs et un frôlement de baisers...

Au matin, les rameurs inquiets vinrent la délivrer, l'emportèrent, la couchèrent dans la jonque, où elle resta sans mouvement pendant plusieurs heures, incapable de mouvoir ses membres endoloris.

Xali pansa ses plaies avec des baumes de sésame et des compresses de mëng-lak, la gronda tendrement de son imprudence ; mais elle ne sut jamais que l'amoureuse avait expié sa folie de tendresse, et que les blessures de son cœur la faisaient souffrir plus cruellement encore que les blessures de sa chair !

VI

ON BRULE ALLAH KANHA

Une nouvelle épouse du roi était morte, et le bûcher, comme pour Naï-Rafutt, se dressait sur la place publique. Les ouvriers achevaient de tout disposer pour les jeux, les festins, les danses et les représentations en plein vent. Des artistes découpaient des ornements de bois et les recouvraient de feuilles d'or pur, autour de la montagne de carton, prestigieusement peinte et décorée, au sommet de laquelle devait reposer Allàh-Kanhà, la dernière favorite de Phaja-Tak. Un peu plus robuste que Naï-Rafutt, elle avait résisté six mois aux fantaisies de son royal

amant, et s'était éteinte sans trop de souffrance, grâce à des infusions d'herbes narcotiques que ses compagnes lui avaient fait prendre sur le conseil d'un talapoin.

Le petit corps, macéré dans les baumes et paré de corolles de lan-tam, reposait sur un drap d'or au milieu des phra prosternés. Dans la bouche de la morte on avait mis un luk-sakhot de pierreries, et deux jeunes talapoins balançaient, au-dessus de sa tête, des flabelles d'autruche pour éloigner les abeilles attirées par l'odeur musquée des aromates.

Bientôt les phayas, la garde-royale, les grands dignitaires se rangèrent autour du catafalque, et l'on hissa sur la montagne de carton la dépouille d'Alla-Kanhà. Le Chaô-Klein-Balat alluma le bûcher au milieu des cris d'allégresse et des danses lascives. Trois cents mimes sacrées évoluèrent en des poses d'amour et de luxure, firent mouvoir leurs seins et leur croupe, se renversèrent pâmées dans un simulacre voluptueux. Sur les peaux d'ambre pâle s'entrechoquaient les camées barbares et les boules métalliques des talis-

mans; les girons fleuris de roses s'offraient, aux accords plus vifs des khong vong, des klue et de kayab, ponctués par le soupir rauque des gongs.

Peu à peu la fumée s'évanouit, le brasier crépita, et le cadavre apparut sur le catafalque noirci. Peut-être Alla-Kanhà n'avait-elle pas macéré suffisamment dans les parfums, car ses muscles se crispèrent sous l'action du feu, les bras se tordirent, les phalanges remuèrent tout un jeu d'osselets, et les jambes, brusquement distendues, se jetèrent de côté comme pour fuir.

Les assistants ne s'étaient pas troublés, car l'effet se produit souvent pour les morts qui n'ont pas attendu assez longtemps la suprême combustion. L'épouse royale, qui secouait ses membres frénétiquement et semblait encore se pâmer de volupté ou de douleur sur son lit de braise, excita la joie des assistants qui lui lancèrent des fruits et des fleurs, l'encourageant à la mimique horrible et lascive, la pressant de se débattre encore dans cette effrayante agonie d'outre-tombe.

Ket, le grand vautour de Gamakul, tournoyait au-dessus du bûcher, semblant regretter la proie qui lui échappait, et Gamakul, lui-même, proférait, dans les rangs pressés de la foule, ses menaces de mort :

« — Quand donc, peuple, mettras-tu un frein à ces atrocités? Les cendres de Naï-Rafutt sont à peine refroidies, que voici une nouvelle victime des séniles débauches de ton roi !... Toutes les filles de qualité y passeront, et tu peux entendre sous les murs du harem les plaintes et les sanglots des frêles victimes !... Celle-ci n'avait pas douze ans, et elle était plus fraiche qu'un bouton de lotus des rives sacrées ! Dans ses veines coulait le sang généreux des jeunes races ; elle était faite pour vivre de longues années d'amour, et elle eût donné au Maître des enfants superbes et glorieux! Peuple, révolte-toi ! »

Des murmures se faisaient entendre, les femmes, surtout, montraient le poing à Phaja-Tak qui venait d'apparaître, entouré de la Garde d'honneur, de ses amazones, de ses

hallebardiers, de ses régiments d'infanterie, de ses mandarins vêtus de soie d'argent. Il était porté sur un palanquin de nacre et d'ivoire par seize hommes, et deux larges parasols blancs à sept étages l'abritaient d'une ombre vacillante. Ses fils le suivaient sur des poneys caparaçonnés de pierreries, et les princesses, ses filles, rayonnaient dans des *butsa-bak* d'or.

Sayameda, la belle des belles, occupait, comme toujours, le trône central sous un dais de fleurs, et Kali-Yanà, de temps à autre, se tournait vers elle, tâchant de surprendre dans son regard une préoccupation tendre, une inquiétude, une jalousie. Mais la petite princesse semblait joyeuse, un sourire errait sur ses lèvres peintes, et ses longues paupières fumeuses s'abaissaient sur l'extase d'un rêve mystérieux.

La rada, dont l'épaule meurtrie soutenait mal le pavillon de pourpre, poussa le coude de Xali...

— Que veux-tu ?...

— Viens, glissons-nous dans la foule, je

désire, comme aux funérailles de Naï-Rafutt, interroger le talapoin des morts, puisque sa science ne s'exerce que dans les cérémonies funèbres.

— Il ne te dira rien de plus que ce qu'il t'a dit.

— Qu'en sais-tu ?... d'ailleurs, je n'ai pas besoin de ton aide.

Les sourcils de Kali-Yanà se fronçaient, ses mains tremblaient, et Xali, qui craignait de lui déplaire, consentit à ce nouveau caprice.

Ce fut Kromalah qui, en échange de quelques boules d'or, se chargea de la bannière écarlate, tandis que les deux amies, semblant porter un message royal, se faufilaient parmi les mandarins, les danseuses pâmées, la troupe des talapoins en prière, et gagnaient, enfin, le bouquet de jamboisiers où Gamakul, hissé sur une branche poudrée de fleurs roses, exhortait le peuple à la révolte.

« — Vils esclaves, soulevez-vous ! Jamais le vol n'a été pratiqué comme il l'est en ce jour par un prince indigne ! Seuls les minis-

tres et les mandarins profitent de la richesse du pays, tandis que vous croupissez dans la misère, ne comptant pas plus que les pierres frustes du mont *Koh-Sabap !*... Pour les quarante provinces du royaume, la série sans fin des gouverneurs et sous-gouverneurs est une cause de ruine. Le titre *Sarevinal*, qu'ils se décernent, signifie : dévorer le peuple !... Tous sont concussionnaires, fourbes et traîtres ! le roi le sait et ferme les yeux ; que lui importe la détresse des petits pourvu qu'il puisse à loisir tuer ses femmes dans le harem clos et s'enivrer de coupables délices !... Ici. vous êtes divisés en esclaves, gens corvéables et gens payant le tribut... Les mandarins ont-ils besoin de se faire élever une maison, la main d'œuvre ne leur coûte rien : ils requièrent le peuple de travailler sans relâche, et la flagellation ou la cangue sauront châtier les récalcitrants ! La province et la capitale fournissent les matériaux, et si la bâtisse du voisin est un obstacle on la démolira !... Les riches désirent-ils vos filles pour leur harem

ou vos fils pour leurs troupes d'histrions? Vous devez consentir à leur caprice sous peine d'amende et parfois de mort. Rien n'est à vous et vous n'êtes rien !... Peuple, redresse-toi, montre que tu es une force et une intelligence ! »

Mais Kali-Yanà, après avoir écouté, durant quelques minutes, ne put retenir son indignation.

— Peuple, dit-elle, le phra se joue de toi, et ses paroles sont coupables.

— *Chung! Chung!* crièrent les femmes, le roi ton maître est un assassin! Qu'il nous rende toutes celles qu'il a envoyées au *dong P'aya P'aï!*

— Que le *Koh-Sabap* vous écrase, si je ne dis la vérité! lança la rada dans un mouvement véhément qui gonfla ses jeunes seins de guerrière, fit frissonner ses narines minces.

— *Di té pak dok!* (tu ne sais ce que tu dis), riposta une fille brune aux longs yeux de haine.

— Phaja-Tak vous a tous sauvés de l'es-

clavage ! C'est un chef habile et valeureux ! Il s'est emparé des provinces du nord, a tué Phaja-Nackong et a construit votre capitale !... Poursuivant son œuvre avec persévérance, il a été victorieux dans toutes ses rencontres avec les Birmans, et a délivré le pays de ses oppresseurs !... Mais alors le peuple se montrait reconnaissant, et le nommait son bienfaiteur !... S'il a changé, c'est sur le conseil perfide des mandarins et des talapoins qui conspirent dans l'ombre !

L'amazone haussait la voix, très brave maintenant qu'elle portait le costume de la garde royale, et la foule ne s'étonnait même pas d'entendre cette jeune fille prendre la défense de son Maître au mépris de toute discipline. Mais les rada n'étant point considérées comme faisant partie des troupes régulières, on ne leur demandait guère que d'être jolies, vierges et intrépides.

Gamakul, dans son arbre, regardait Kali-Yanà, et ses lèvres minces esquissaient un mauvais sourire.

— Tu parles bien, dit-il, mais cela ne

prouve rien car un autre eût accompli ce qu'a fait Phaja-Tak.

— Non, reprit la jeune fille, qui s'animait de plus en plus, un autre n'eût point lutté contre la Chine et reconquis Korat avec des troupes insuffisantes et un nom ignoré ! Notre Roi s'est fait lui-même, et trois ans après son avènement, toujours victorieux, il a rétabli l'ordre et la paix, soumis Ligor et enrichi le pays de toutes les dépouilles de l'ennemi !... Jadis vous n'aviez que des actions de grâces et des protestations d'amour à lui offrir en échange de tels bienfaits !

— Oui, le Maître a été grand, mais tu passes sous silence les dernières années de son règne, ses injustices et ses cruautés, ses meurtres, ses attentats sur des enfants sans défense !...

Comme Kali-Yanà allait répondre, Gamakul sauta de sa branche, et, la prenant par la main, lui souffla dans un rire rageur :

— Au lieu de soutenir une aussi triste cause, tu ferais mieux, petite rada, de surveiller ton galant.

Xali, qui avait entendu, se mit à trembler.

— Que dis-tu donc ?... sorcier méchant !

— J'affirme que Sayameda est plus jolie que la plus jolie des amazones, et que le jeune étranger le sait bien puisqu'il est déjà infidèle... N'est-ce point Kali-Yanà ce que tu désirais savoir en quittant ton poste, malgré les ordres qu'on t'a donnés ?...

L'amazone se soutenait à peine. Xali passa un bras autour de sa taille et l'entraîna, tandis que Gamakul, triomphant, remontait dans son arbre et reprenait sa harangue au point ou il l'avait laissée. Mais le peuple se montrait incrédule ; déjà des groupes protestaient et des femmes, gagnées par la parole vibrante de la rada, insultaient le talapoin. L'une d'elles, qui l'avait vu embrasser le petit Suk, lui demanda le sacrifice de l'enfant.

— Oui ! oui ! hurla la foule, il nous faut une victime, et si tu veux la mort du roi, commence par détourner de nous la colère des génies maléfiques en leur immolant ce que tu aimes le plus au monde !

Gamakul sanglotait, et les fleurs roses du

jamboisier, secoué par ses convulsions, tombaient en pluie sur sa tête chauve.

Tout à coup il parut prendre une résolution.

— Soit, dit-il d'une voix chevrotante, pour vous montrer combien ma cause est juste, je consens à cette offrande ; Suk périra pour le triomphe de la vérité, et son supplice attirera sur nous l'indulgence et la faveur des esprits de l'air, de l'eau et du feu !...

— Ham ! cria la foule avec enthousiasme.

Gamakul, dont les joues flasques tremblaient, essuya ses paupières éraillées.

— Demain, dit-il, je vous convie au sacrifice. Suk, paré de corolles de lan-tam blanches, sera immolé pour le bien de la nation et la satisfaction des dieux. Il écoutera, avant de mourir, nos précieuses recommandations, afin de les transmettre aux puissances suprêmes, et vous pourrez vous rougir les doigts au sang de son corps mutilé !... Je vous donne ainsi la plus grande preuve de tendresse qu'un homme puisse donner !

— Ham ! rugit la foule. Et des bras vigoureux arrachant le talapoin à sa retraite fleu-

rie, le portèrent en triomphe, tandis que les os d'Alla-Kanhà achevaient, là-bas, de se consumer et ne formaient plus sur le bûcher tout noir qu'un petit tas de cendres grises.

VII

LA PLUS BELLE

Xali et Kali-Yanà ont repris leur rang dans le cortège royal, derrière le *Butsa-bak* des princesses, et le regard noir, chargé d'orage de la rada ne quitte plus le trône d'or, où semble sommeiller sa rivale, lasse de parfums et de visions ardentes.

Sayameda, dans ses voiles égrenés de flammes bleues, sous les agrafes, les cabochons, les colliers et les plaques qui remuent comme des scarabées sur sa peau luisante, paraît heureuse, malgré la fatigue, et lorsque ses paupières brunes, aux cils frisés, se re-

lèvent, elles laissent apercevoir des prunelles d'extase, perdues dans l'infini d'un rêve.

Xali, dont l'âme tumultueuse souhaite une explication, interroge Kali-Yanà :

— Que t'a donc dit le phra des morts?...

La jeune fille, qui ne veut point revéler son secret, demeure silencieuse, un nouveau frisson agite ses mains, soulève douloureusement sa poitrine.

— Tu souffres, Kali-Yanà ?...

— Oui, ces blessures que j'ai reçues dans mon expédition nocturne...

— Il y a autre chose... Ta pensée me fuit! Je n'y lis plus, comme autrefois, tes joies ou tes peines, et ta tendresse que je croyais avoir conquise s'est effeuillée, sans même avoir fleuri!... Quel est donc le mal qui te courbe comme une aïeule, dessèche tes flancs et tes lèvres, te rend insensible à tout ce qui t'environne?...

— Je tremble pour le roi, tu le sais bien.

— Sans doute... mais, à ton âge, une telle préocupation ne peut suffire... Comme toi, je ferais mon devoir, si le Maître était en

péril, pourtant, je te préfère à lui, et rien de ce qui existe n'est comparable pour moi à la douceur de ton affection !

Kali-Yanà tressaillit de nouveau si violemment que Xali dut la soutenir.

C'est que Sayameda s'était retournée sur son char et que ses lèvres peintes souriaient à un homme perdu dans la foule, mais que la rada avait dû voir comme elle.

Xali, surprise par le mouvement de la princesse, fronça ses épais sourcils.

— Ce qu'a dit le talapoin des morts est donc vrai?... Tu es jalouse ; ton cœur se tord d'angoisse et de haine?... Tu es comme la panthère bléssée qui rassemble ses forces pour déchiqueter sa proie !

— Non, le phra a menti !

Alors, pourquoi cette émotion, ce regard d'agonie, ce tressaillement de tout ton être?... Ah ! cher Parfum ! ne me cache rien!... J'ai assez de tendresse en moi pour te pardonner et te chérir mieux encore !... Mon amour n'est point exclusif et cruel comme celui des hommes, il est généreux et doux, il saurait se

crucifier pour t'épargner une larme!... Petite Fleur, dis-moi ce qui te trouble et te fait défaillir?...

Kali-Yanà, attendrie, serra la main de son amie, s'appuya plus fort à son épaule, mais sa bouche resta muette ; son secret d'amour lui eût broyé le cœur qu'elle ne l'eût point trahi, tant elle était éprise de sa chimère douloureuse et prête aux pires folies pour la garder toujours. — Tel le fakir qui conserve jusqu'à la mort la naga qui lui ronge le sein.

— Ne m'interroge plus, murmura-t-elle, je suis si lasse!...

— Eh bien, je respecterai ta démence, et si un jour tu me trouves digne de t'entendre, tu me diras ce qui te torture si cruellement? Va, petite Fleur, aucun amour ne vaut le mien, et tu le sauras au moment du réveil qui ne saurait tarder. Déjà tes rêves se teignent de la pourpre de ton cœur! A un moment prochain tu ne pourras plus supporter l'horreur du supplice, et tu ouvriras tes yeux à la réalité, tu chasseras les empuses

et les lamies de l'ombre, les vampires du mensonge qui, trop longtemps, ont vécu de toi !...

— La princesse est belle ! soupira la jeune fille.

Xali enveloppa Sayameda de son noir regard tout chargé de passion et de terreur.

— Certes, aucune femme n'est aussi accomplie !

Kali-Yanà eut une révolte.

— Ne me disais-tu pas que j'étais mieux encore ; que nulle corolle ne valait la corolle de ma bouche, que mes yeux avaient la profondeur des lacs sacrés et que ma taille, mince et flexible comme une tige de lotus, n'était comparable à aucune autre ?...

— Cela prouve, déclara Xali, que pour moi tu es la plus belle. Cependant, les autres peuvent juger différemment. La perfection est conventionnelle et chacun porte en soi un idéal secret qui convient à sa nature spéciale. Rien n'existe et tout existe. Le mal est dans le bien, toute chose créée répond à un besoin de la nature. Il ne saurait donc

y avoir de laideur ni de beauté parfaite!

Sayameda, après avoir caressé de son regard de velours le regard du bien-aimé perdu dans la foule, avait repris sa pose indifférente et lasse. Les voiles constellés de saphirs qui tombaient autour d'elle grésillaient de flammes lunaires; un serpent d'aigues-marines et de chrysobéryls, qu'elle portait autour de la taille, rutilait sur sa peau, la tête perdue entre les jambes comme pour défendre le viol de la corolle d'élection que nul mortel ne devait cueillir.

VIII

XALI SE RÉSIGNE

— Laisse-moi !

— Non !

— Xali, je veux sortir !

Kali-Yanà, dressée sur sa couchette, repousse l'étreinte de son amie, glisse parmi les coussins sa jambe fine que des anneaux baisent d'une lueur fauve dans la demi-teinte des lampes de jade.

— Il t'arrivera malheur encore!... A quoi bon ces courses lointaines dont tu reviens meurtrie et défaillante ?

— La révolution gronde, tu le sais ; ici, nous ignorons ce qui se passe dans la ville maritime...

— Nous l'apprendrons toujours assez tôt, mieux vaut rester à notre poste ; au moment du danger tous les courages seront utiles...

— Au moment du danger je me retrouverai parmi vous.

— A moins que l'on ne te fasse subir l'humiliante flagellation dont ta chair porte encore la trace !... Je t'en supplie, petite Fleur! reste avec moi !...

— Ah ! que ta résistance m'énerve !... Certes, tu es la plus forte et tu peux t'opposer à mon dessein ; mais je puis aussi me tuer devant toi, et c'est ce que je ferai si tu ne me livres passage !...

Kali-Yanà, s'était levée dans un suprême effort, et, appuyant contre sa poitrine la pointe affilée d'un poignard, elle bravait son amie de toute la puissance de son désir exaspéré.

Xali pleurait, maintenant, et des sanglots soulevaient ses épaules.

— Je veux sortir ! répéta la rada.

— Eh bien, va ! et que le Samona-Kodom te protège !

IX

LE CALVAIRE

Avant de se rendre à la maison du bord de l'eau, Kali-Yanà parcourut les terrasses, les jardins, tous les recoins d'ombre propices aux voluptueuses étreintes.

Les insectes lumineux jetaient sur le ciel leur canevas féerique où les cabochons des étoiles piquaient des clous d'or. Les phalènes cornues, dans une fièvre butineuse, se déchiraient les ailes aux pistils des lis ; partout l'amour et la mort se mêlaient dans une hâte de fécondation et de destruction, comme si, sur cette terre de feu ne dût jamais s'interrompre le cruel labeur de la volupté et de

la souffrance, de la résurrection dans la corruption! — symbole de l'inutilité de tout effort solitaire dans l'éternelle lutte de la nature pour le triomphe égoïste de sa splendeur.

Mira-Mira, la panthère familière, se càlinait aux jambes de l'amazone, frottait ses moustaches contre sa cuisse, ses yeux métalliques emplis d'une douceur enjôleuse.

Et Kali-Yanà lui parlait comme à une compagne indulgente, qui, mieux que Xali aux remontrances jalouses, la comprenait et la consolait.

— Toi, au moins, disait-elle, tu ne souhaites rien que ma main dans le velours de ta fourrure, et, lorsque je m'oublie contre tes flancs pleins d'étincelles et de chauds effluves, il me semble qu'un sang plus calme coule dans mes veines ; je suis apaisée par ta douceur!

Mira-Mira semblait comprendre, et sa gorge avait des râles caressants, une sorte de ronronnement berceur.

— Vois-tu, reprit la rada, je dois ici me cacher de tout le monde et de Xali comme

des autres, parce que Xali m'aime d'une passion méfiante et querelleuse! Tandis qu'avec toi la trahison n'est point à craindre. Tes larges pupilles d'ambre lisent en mon cœur et le comprennent, car tu es un peu sorcière!... Tu as passé par le *Kala-Suta-narok*, le second enfer des transformations, qui t'a donné une âme mystérieuse, après t'avoir coupée en mille petits morceaux!... Ah! que tu as bien fait de prendre cette forme voluptueuse et superbe! Combien j'aime ta robe fauve aux éclaboussures d'encre, cette robe merveilleuse qui est presque aussi phosphorescente que le vol des mouches d'or sur l'infini du ciel!

Mira-Mira, plus souple et plus lascive, frottait toujours son échine aux jambes de la jeune fille, et le bout de sa langue rose semblait arder pour de plus délicates voluptés; mais Kali-Yanà, tout à coup, la repoussa et se mit à courir, parcourant le jardin en tous sens, recommençant ses recherches avec une âpreté plus grande, une hâte fiévreuse toujours accrue.

Une désolation lourde accablait la jeune fille. Habile à se frapper aux endroits les plus sensibles de son amour, elle imaginait les trahisons de Maxime, l'adresse moqueuse qu'il déployait pour la mieux tromper, et le triomphe méchant de son orgueil après chaque humiliation qu'il lui faisait subir.

Certes, elle n'était qu'une petite sauvageonne des rives lointaines, que les farang ignorent, mais elle valait bien les femmes aux yeux pâles des pays de brume! Son corps et son âme avaient la beauté qui retient les hommes, met un peu de l'infini divin dans les félicités charnelles.

Elle s'était donnée toute, bravant la mort qui châtie les rada impudiques, s'exposant aux quolibets et aux outrages de la populace dans d'indignes rendez-vous. — Car elle n'ignorait plus maintenant l'infamie de la maison galante où la conviait son amant, et elle avait souvent pleuré de rage et de dégoût pendant ses longues attentes dans la chambre aux relents équivoques. Là, les cloisons de papier ne la protégeaient pas contre les

regards indiscrets, et des filles de passage, des courtisanes aux seins lourds, après lui avoir révélé la honte de leurs accouplements et de leurs complaisances, l'insultaient, lui envoyaient les boules de cuivre de leurs amulettes par les trous que leurs ongles creusaient.

Blottie en un coin de la pièce exiguë, comme une bête traquée, elle ramenait son panung sur sa tête, s'astreignait à l'immobilité pour ne pas révéler sa présence, et les pétales des fleurs, qu'on ne changeait plus, mettaient seules, dans le silence, le bruit léger de leur effeuillement.

Maxime n'était pas venu depuis six jours, et Kali-Yanà, avant de se rendre à la maison infâme, inspectait les jardins du palais, les cachettes mystérieuses où deux amants eussent pu s'étreindre.

Elle gravit les marches de porcelaine bordées de monstres aux yeux glauques, d'animaux fantastiques de jade et de porphyre qui conduisaient à la Pagode royale. Là, aussi, tout était calme. Les talapoins avaient

renouvelé l'huile des lampes qui brûlaient auprès des Bouddha d'or; des cires parfumées coulaient sur la tête des divinités et de fiévreux parfums de Takéoka et de Rondeletia s'échappaient des cassolettes.

Des phra, les paupières cernées, les doigts tremblants, répandaient dans des vases d'onyx des essences de citron, de frangipane, de girofle et de néroli qui exaltent l'appétit charnel. Furtivement ils trempaient le bout de leur écharpe jaune dans le mélange, avant de le verser dans les brûle-parfums, et sortaient deux par deux en se tenant la main.

Kali-Yanà entendit les cellules se fermer sur un chuchotement doux, et, seule dans la pagode, elle attendit. L'oreille collée à la petite porte qui donnait sur l'appartement des princesses, elle s'immobilisa dans une angoissante surveillance, croyant toujours saisir le frôlement d'une étoffe soyeuse, le cliquetis des gemmes soulevées par les baisers, le susurrement d'une confession d'ardente volupté.

Mais rien ne paraissait vivre dans les

salles royales. Autour de la Pagode, les monstres aux yeux glauques se chargeaient de plus d'épouvante, les dragons, les vautours les nagas, à langue trilobée, se revêtaient de toute l'horreur des forêts *d'Himaphan* ressemblaient à ces *Pret* qui, selon la légende, souffrent d'une soif éternelle, et ne boivent que le sang des vierges qu'ils visitent à certains moments en de monstrueux cauchemars dont elles sortent épuisées et morbides.

Kali-Yanà remercia le Cakiamouni de lui avoir épargné l'épreuve qu'elle redoutait plus que la mort, et, dans un élan de reconnaissance, baisa trois fois les dalles aux pieds de la grande idole d'or.

Derrière les murs du palais, la jonque qui, chaque nuit, la conduisait à la maison galante se balançait sur les vaguelettes du canal ; elle y prit place, et les rameurs, battant l'eau en cadence, chantèrent doucement pour animer le voyage.

Leur chanson était passionnée et triste comme la nuit. Ils racontaient l'aventure du héros indien et de la jeune Himalaïenne :

» Le prince Axa près d'une Himalaïenne a respiré le lotus enchanteur; mais il est pris dans la guerre lointaine, Combat trois ans et tombe au champ d'honneur..... Le prince Axa aime une Himalaïenne.

» Au purgatoire, sa douleur surhumaine, touche l'archange qui veille sur le ciel. — Va, dit l'archange, ta tendresse fidèle, retrouvera celle qui prit ton cœur. Va respirer le lotus enchanteur. O prince Axa près de l'Himalaïenne!

» Mais ton séjour, ensuite, dans l'enfer, s'augmentera de dix-mille ans de peine! — Axa, sur terre, cherche l'Himalaïenne... Un autre amant la presse sur son cœur!... Lors, fou de rage il conte sa douleur au grand archange qui veille sur le ciel :

» Ange, dit-il, je préfère ma chaîne, et ton enfer à l'enfer de la terre! — Va, dit l'archange, entre au divin séjour, tu l'as gagné en perdant ton amour! Un tel martyre vaut dix mille ans d'enfer! »

X

L'IMMOLATION

Aux abords de la Pagode verte l'on ne pourrait laisser tomber la perle d'un luksakhot tant la foule est serrée.

L'heure du sacrifice approche; les cloches carillonnent, des jeunes filles suspendent à la poutre meurtrière, qui, tout à l'heure, écrasera le corps frêle de Suk, des guirlandes de lantam et de champa.

Des garçonnets, parés des insignes sacrés du Çakiamouni, vendent des moulins à prières et des takrutt ornés d'hydrophanes que les larmes des vierges, à la vue de l'enfant-martyr, feront rayonner de flammes

versicolores. Des lingam-fétiches, taillés dans des ouwarovites, des olivines, des cymophanes laiteux et des turquoises fossiles, d'un gris de cendre, passent de main en main, pour se fixer au collier de quelque femme hindoue qui en fait l'acquisition. Le *Yoni-lingam*, ou symbole complet, est acheté de préférence par les hommes qui le portent au bras ou à une mince chaînette cachée sous le panung. Tous les Bouddha de la Pagode ont été sortis et rangés devant la porte, où le supplice aura lieu après les invocations préparatoires. Des rigoles aboutissant à une petite vasque de marbre, ont été ménagées pour recueillir le précieux sang de Suk, et les talapoins y tremperont des fleurs de lan-tam qu'ils distribueront aux assistants. Des rubans de corolles odorantes indiquent le chemin que suivra l'enfant; des cassolettes brûlent, de distance en distance, répandant de minces jets de fumée blonde qui se divisent à peine tant l'atmosphère est calme.

Gamakul a balayé le champ sinistre où, hier encore, traînaient les chapelets de ver-

tèbres, les colliers de phalanges et le jeu de boules des crânes abandonnés. Aucun corps ne sera brûlé dans la journée, et les vautours décrivent d'inquiètes paraboles sur le lieu du supplice, réclamant leur proie.

— Ham ! dit une vieille aux lèvres rongées par le bétel et la noix d'arec, l'argala à tête chauve s'est posé sur la Pagode, ce qui annonce que le sacrifice est agréable aux puissances du *Mahà-rôruva*..

— J'ai vu, cette nuit, reprit une jeune fille thaï, qui portait un lingam de béryl entre les seins, des monstres à tête humaine s'accrocher par les ongles aux murs du palais. Ils avaient de longues ailes de chauves-souris qui pendaient derrière eux comme des voiles noirs, et, par de brusques secousses, ils montaient toujours, en gémissant ainsi que des petits enfants.

— Oui, reprit la vieille, ce sont les lamies et les empuses du *Lokanta-narok*, et leur apparition est un présage de mort.

— Est-il vrai que la révolution gronde jusqu'à l'embouchure du Me-nam ?

— Certes, et le peuple n'attend qu'un signal pour s'emparer du roi.

— Hélas ! que gagnerons-nous à la révolte ?... Il y aura de nouveaux massacres, comme au temps de la domination des Birmans ; la famine et la maladie décimeront nos campagnes !...

— Le pillage et l'incendie détruiront les villes, ainsi que sous le règne du pégouan Phaya-Nackong, et notre capitale périra, comme a péri Ajuthia, après quatre cent dix-sept ans d'existence !

— Tout le pays thaï tombera dans l'anarchie. Les forêts, les déserts, même les plus inaccessibles, cesseront d'être un asile pour les opprimés qui se sauveront avec les lions et les tigres pour échapper aux hommes !

— Ham ! rugit la vieille, les bêtes féroces ne sont point dans les savanes lointaines, mais dans les villes où les parents et les enfants se déchirent pour un peu d'or, où rien n'existe que l'intérêt, et où celui qui est pauvre crève comme un lépreux pour la plus grande joie des vautours !

A ce moment, une jeune fille d'une grande beauté, mais dont le visage était trempé de larmes, se faufila entre les rangs pressés de la foule. Tous s'écartaient devant sa douleur; les hommes avançaient seulement les mains pour toucher son corps charmant, conserver, en une caresse brève, le contour pur de ses seins et de ses hanches.

Elle ne semblait point prendre garde aux chuchotements ni aux frôlements, marchait comme dans un rêve, guidée par une sorte d'instinct plus puissant que sa volonté.

— Kali-Yanà, murmura la vieille qui avait déjà parlé, ta place n'est point ici.

La rada frissonna, sembla se réveiller de son état de somnambulisme.

— Tu sais mon nom ?

— Oui, tu es une des petites amazones du roi. Hier, tu as parlé pour défendre ton Maître, et, malgré ton travestissement, je te reconnais... Va, retourne à ton poste. Tout à l'heure, la rosée rouge perlera sur ces fleurs de lan-tam et les hurlements de la multitude couvriront les cris d'agonie de l'enfant-

martyr... Puis, il y aura du sang, du sang encore, dont le flot montera jusque sur les marches du trône !...

— Je souffre ! dit Kali-Yanà. Laisse-moi un moment savourer ma peine... Après je partirai, et je ferai mon devoir... En attendant, laisse-moi pleurer.

— Pleure donc sur mon épaule, reprit la vieille ; les larmes qui mouilleront ma chair te feront moins de mal que celles qui tomberaient dans le vide. Les tortures de l'oubli, de l'ombre et du silence sont les plus effroyables !

La rada, accroupie dans la chambre infâme, avait vainement attendu le farang, et, lentement, son cœur s'était crucifié, vide de tout le sang d'amour que l'espoir y avait fait bouillonner pendant le voyage.

Maxime, capricieux, las ou attardé en d'autres rendez-vous, se dérobait à l'habituelle caresse, négligeait, par légèreté, de calmer ou d'engourdir le tourment de sa maîtresse.

Il n'était point méchant, pourtant, mais il ne pouvait se plier aux longues fidélités ;

d'ailleurs, pour lui, ces poupées brunes n'étaient point des femmes, mais des jouets vivants destinés à charmer les heures d'exil, à faire oublier momentanément les adorées lointaines à la peau blanche, aux savantes et factices joliesses. Et puis, il ne se croyait point aimé.

Un peu partout, dans ses voyages, il avait fait la cueillette d'amour, et s'en était tiré avec quelques joyaux, des étoffes soyeuses, des parfums et des promesses. Aucune de ces aventures ne s'était terminée tragiquement, car les femmes, dans ces pays d'esclavage, ne sont considérées que comme des fleurs voluptueuses qu'on cueille et qu'on effeuille au gré d'un caprice. Résignées aux caresses sans lendemain, au partage humiliant, elles ignorent les jalousies et les révoltes, subissent, avec une complaisance presque joyeuse, les fantaisies du maître et ses désirs éphémères. Mieux encore, elles le servent à genoux, lui accordent sur elles le droit de vie et de mort, savent même se résoudre au sacrifice, à la mutilation de leur beauté, si

tel est le bon plaisir de l'amant de passage.

Maxime avait butiné la corolle d'élection, curieux de cette virginité guerrière qu'il rencontrait là pour la première fois. Puis, après une passion sincère de quelques jours, il s'était lassé de cette soumission craintive qui ressemblait à celle de toutes les femmes.

Les rada, vraiment, n'avaient de farouche que le nom ; c'étaient des esclaves de volupté comme les autres, des prosternées d'amour qu'on gagnait avec une caresse, qu'on menait avec un sourire, qu'on renvoyait avec un présent.

Le farang se reprenait à désirer Sayameda qu'il n'avait point encore possédée, et qui unissait à son charme lilial le prestige du rang. La petite princesse ne pouvait point quitter le palais, et le danger de ces rendez-vous clandestins avait une saveur très appréciable pour le voyageur blasé.

La rada, vaguement, comprenait sa disgrâce, et mille sentiments de haine, de jalousie, d'indignation et de vengeance se partageaient son âme.

Appuyée à l'épaule de la vieille thaï, elle laissait lentement couler ses larmes, mordait jusqu'au sang ses lèvres épaisses que Maxime, dans ses premiers transports, avait si ardemment pressées entre les siennes.

Elle vit, dans un brouillard, passer les talapoins couverts d'amulettes, le char du Çakiamouni *Phra-chaoxang phuok*, maître des sept éléphants blancs, et une infinité d'idoles et de monstres portés sur les épaules des fidèles. Les apprentis phra, enfants de chœur des Pagodes, dansaient à reculons devant le *Butsa bak* où Suk, nu et doré de la tête aux pieds, reposait sur des coussins. L'enfant avait les yeux clos et son immobilité était telle qu'on ne voyait même pas sa poitrine se soulever. Deux autres garçonnets, debout à ses côtés, tendaient un voile jaune au dessus de son front pour le dérober à la curiosité de la foule ou lui cacher l'éclat du soleil.

Des joueurs de klue et de so terminaient la marche, et les talapoins chantaient sur un mode mineur les bienfaits du Nirvanâ.

Suk fut déposé au seuil de la pagode, et deux phra, lui ayant fait à l'oreille de graves recommandations, lui mirent entre les lèvres un takrutt d'or pour l'empêcher de trahir son secret. Puis Gamakul le coucha sur un lit de lan-tam, l'embrassa tendrement, et les cordes qui soutenaient l'énorme poutre furent coupées...

Mais, dans la vasque, le ruisseau rouge ne coula pas, et les assistants accusèrent le talapoin de n'avoir sacrifié qu'un cadavre aux génies de l'air, de l'eau et du feu!...

Tandis que les plus proches se saisissaient de Gamakul et le suspendaient, la tête en bas, pour le saigner à la place de l'enfant, les spectateurs des derniers rangs, qui n'avaient point compris la fraude, se retournaient vers le palais en poussant une clameur frénétique.

— A mort Phaja-Tak!... A mort!... Les dieux le veulent!

XI

L'ÉMEUTE

C'était maintenant, devant le palais, une effrayante confusion d'hommes, de femmes, d'enfants, encombrant l'espace jusqu'au fleuve, où les jonques également se groupaient en belliqueuse flottille.

Et cette poussée furieuse allait s'écraser contre les murs de porcelaine du harem et les balustrades ajourées des galeries.

Sur les deux rives, les plus acharnés s'accrochaient aux branches des sycomores et des palmiers, lançaient sur les terrasses des fruits et des pierres. Les talapoins de la pagode de Xétuphon sonnaient la cloche

d'alarme pour implorer les bons génies, pendant que les troupes de la garde royale se rassemblaient dans les cours.

L'énorme entassement de la populace attendait de l'autre côté du Me-nam, les hommes ne pouvant passer que deux à deux sur l'étroite passerelle qui reliait les bords ; mais, bientôt, les madriers ayant cédé, la foule bigarrée aux membres nus sembla grouiller sur l'eau comme des nœuds de reptiles.

Pourtant, Kali-Yanà, en se faufilant dans les groupes, le panung en lambeaux, et de nouvelles plaies sur ses membres endoloris, avait regagné la terrasse des rada. Toutes les amazones à leur poste attendaient un signal pour commencer l'attaque ; mais un ordre venu du Kromluang leur enjoignit de hisser trois fois le pavillon écarlate en signe de paix, Phaja-Tak ne voulant pas exaspérer son peuple.

Kali-Yanà leva donc, au-dessus de sa tête, la bannière de pourpre adornée de l'emblème d'argent, et, droite sous les rayons qui cares-

saient son corps brun et souple de jeune guerrière, elle attendit.

La foule ne se calma pas; une poussée plus violente jeta les premiers rangs contre les murailles, et mille cris partirent des lèvres noires tordues de rage et de douleur. Quelques forcenés s'accrochaient aux rosaces des balcons et des tourelles, tentaient de se hausser jusqu'aux rada.

Une amazone atteinte par une pierre tomba, le front troué, et Xali tirant un poignard de sa ceinture trancha le poignet du premier assiégeant qui se présenta. L'homme poussa un hurlement de douleur, tomba en arrière et alla se briser le crâne sur une borne de granit. Une grêle de projectiles s'abattit aussitôt sur les rada dont plusieurs furent blessées. Des troupes, sortant du palais, tentèrent de repousser les révoltés; il y eut une mêlée générale. Les tuniques rouges des soldats flamboyaient au milieu des torses nus, brillants de sueur; la clameur devenait assourdissante, faite de plaintes, de râles, de cris de mort. Mais l'infanterie royale faiblissait, et les

troupes de réserve, arrêtées par le Me-nam, dont tous les ponts avaient été envahis, se massaient dans les ruelles étroites des faubourgs, réduites à une lointaine résistance.

Kali-Yanà, atteinte cruellement par une pierre, ne soutenait plus que d'une main le pavillon sacré, et Xali, à ses côtés, l'exhortait doucement, la suppliait de ne pas s'exposer davantage.

Il y eut une diversion : des femmes s'avançaient, agitant quelque chose au bout d'une pique, hurlant des injures et des imprécations. Ce fut une ronde folle autour du trophée sanglant : la tête de Gamakul que les forcenées avaient sciée après le crucifiement sur la poutre de Suk, alors que le talapoin agonisait. De minces rubans sanguinolents pendaient sous le masque jaune, qui grimaçait son dernier sourire, un œil hideusement ouvert, presque sorti de l'orbite, et l'autre clos sur la vision sinistre.

Une courtisane, ivre encore de sa nuit de débauche, soutint que le phra devait avoir soif, et deux cipayes, qui avaient volé une

fiole d'arak, en versèrent le contenu dans la bouche morte du supplicié. L'eau de vie, teintée de rouge, passa par la plaie béante de la gorge, coula le long de la pique, et les femmes, tendant leurs mains, la recueillaient, disant qu'elle était bien meilleure, ayant deux âmes : l'âme de l'alcool et l'âme du talapoin !

Excitées par la vue du sang, d'autres furies frappèrent les soldats avec leurs propres armes, s'acharnèrent sur eux, trouvant des tortures inconnues, des raffinements de cruauté bizarres qui arrachaient aux martyrs de longs gémissements, et les hommes riaient, criant que Phaja-Tak avait tué assez de femmes, que ces revanches étaient justes et agréables aux dieux.

Mais les portes du palais s'ouvrirent toutes grandes, et les éléphants sortirent, armés en guerre, des anneaux d'or à leurs longues défenses. Les conducteurs, juchés sur les pavillons, manœuvraient tout un jeu de lances, de piques, de javelots, de massues et de casse-tête. Les cornacs, sur la croupe des énormes

bêtes, les excitaient d'une voix aiguë.

Les vingt premiers refoulèrent le peuple, écrasant ceux qui ne se retiraient pas assez vite ; les derniers rangs, poussant toujours, il y eut une horrible bousculade; puis les huit cents éléphants royaux sortirent à leur tour des enceintes, piétinant la foule, se livrant passage invinciblement, renversant les obstacles comme un torrent vainqueur.

Les cris des blessés et des agonisants montèrent plus haut, tandis que les fuyards se jetaient dans le Me-Nam pour échapper à la poussée terrible, préférant la noyade à l'écrasement.

Les pachydermes avançaient toujours, et leurs conducteurs, à coups de lances et de piques, repoussaient ceux qui tentaient de s'accrocher aux lanières des haoudars.

Maintenant, le sol était bouleversé comme par un tremblement de terre ; des flaques rouges s'élargissaient partout, des cadavres renversés en tous sens, dans d'effroyables postures, la poitrine défoncée, les bras tordus, hurlaient leur silencieux hurlement de mort

avec une bouche grande ouverte, aux dents noires de bétel. Les amulettes des femmes s'enroulaient aux rubans visqueux des entrailles, les anneaux des chevilles et des bras entraient dans les chairs, et les os brisés se croisaient au-dessus des cabochons de verroterie.

Kali-Yanà, qui regardait toujours du haut de la terrasse, la bannière écarlate appuyée à son épaule sanglante, poussa un faible soupir, étendit les bras, et tomba.

TROISIEME PARTIE

I

VISION DE KALI-YANA

— Comment vas-tu, cher Délice ?...

— Mieux, Xali, ta chaude caresse m'a fait du bien... Le brouillard rouge s'est dissipé !... Combien sont-ils, là-bas, de morts et d'agonisants ?...

— Que sais-je?... Un millier, peut-être.

— Hélas!

— Ne les plains pas!... Il n'a fallu rien

moins que la charge formidable des éléphants pour réduire ce peuple en délire...

— Il a faim, Xali, sa misère est grande!

— Vas-tu l'absoudre, après ce qu'il t'a fait?...

— Il ne m'a rien fait... Dans ma douleur, cette nuit, j'ai trouvé des âmes compatissantes...

— Et ces blessures, cher Parfum?...

Kali-Yanà eut un mystérieux sourire; puis, ses yeux se voilèrent, et une larme perla au bout frisé de ces cils.

— Je suis allée où je n'aurais point dû pénétrer jamais!... N'accuse personne, Xali, je porte le châtiment de mon imprudence...

— Ah! oui, ce secret que tu gardes si bien...

— Les Thaï ne sont pas aussi méchants que les Farang! Le mal vient de plus loin!...

La rada, étendue sur sa couchette, caressait d'une main nonchalante la joue de son amie qui, agenouillée devant elle, la regardait passionnément. Dans la vaste salle, hier encore toute gazouillante de la joie com-

municative des jeunes filles, ne vibrait plus que la plainte intermittente des blessées. Presque toutes avaient été atteintes par quelque projectile, et les bandelettes de fine toile entouraient les membres endoloris, pressaient les fronts douloureux où des gouttelettes rouges filtraient quand même, engluant les cheveux, descendant en fils de rubis sur les joues fiévreuses.

Kromalah, qui avait eu le bout du sein éraflé, cachait la coupelle délicatement arrondie de sa poitrine dans une corolle de lotus, car les étamines des nymphéas roses sont particulièrement bienfaisantes.

Ramesuèn versait, goutte à goutte, sur son bras gonflé, de l'essence de kadanga mâle, et Mi se faisait des compresses de mëng lak et de liseron aquatique, dont elle mâchait parfois les feuilles au goût aigrelet pour se distraire de sa souffrance. Les plus petites rada, qui n'avaient point pris part au combat, gardaient seules leurs gaietés turbulentes.

Sourinam, une mignonne de six ans, à la mèche frondeuse traversée de fléchettes de

corail, se roulait toute nue sur le dos de Mira-Mira, la panthère familière ; Kroumil, une autre apprentie amazone aux membres fins de statuette thaï, coupait, gravement, une tigelle de bambou, pour s'en faire un klue, ou flûte gazouilleuse dont les chants sont plus doux que ceux de l'alouette.

Kali-Yanà, se soulevant sur sa couche, poussa un long cri de bête blessée, et Xali, terrifiée, fit chercher le *chao-luang* ou médecin du palais.

Toutes les rada, les yeux tournés vers la jeune fille, droite et frémissante, se demandaient si elle n'était point en proie à un accès de folie subite. Et, de fait, troublée par tant de souffrances et d'émotions, Kali-Yanà sentait sa raison fléchir comme un roseau sous le vent d'orage, des ombres sinistres flottaient devant elle et le sol lui semblait plus mouvant que le sable des mers.

Inconsciente et toute secouée de sanglots furieux, elle parlait maintenant, disait ses longues courses sur le Me-Nam pour aller rejoindre Maxime à la maison d'amour, ses

baisers furieux, sa passion invincible et l'ingratitude du trop aimé. La voix s'enflait, grondait, comme un rugissement de fauve, ou se déchirait en gémissements de petite fille. Son délire lui retraçait les attentes vaines derrière la cloison mince qui séparait ses joies d'autres joies plus honteuses encore. Ah! elle n'ignorait plus rien des vils marchandages, des offres immondes, du trafic de chair humaine, qui se faisait là dans les rires et les hoquets des amants de passage, ivres déjà d'arak ou d'opium.

Les courtisanes perverses se vantaient effrontément, racontaient leur science voluptueuse ; d'horribles vieilles femmes, traînant par la main quelque maigriotte tremblante, arrachaient le panung qui couvrait ses flancs, vantaient sa joliesse fragile et se retiraient après avoir touché le prix du viol. Kali-Yanà se rappelait les cris des enfants torturées, leurs supplications, accompagnées du souffle rauque des satyres acharnés à leur cruelle besogne. Une fillette, que l'on avait liée en croix sur la porte, et martyrisée toute la nuit.

était morte le lendemain, et la rada imitait sa dernière plainte de bête éventrée.

— Tais-toi! Tais-toi! implorait Xali, en posant la main sur la bouche de son amie!... C'est la fièvre, tu ne sais ce que tu dis!...

— Si, je sais, j'ai vu, j'ai entendu!...

« Ah! si tu pouvais concevoir la terrible impression de ces cauchemars du vice, la vision de ces scènes affreuses!... Et je me suis donnée dans cette honte, j'ai savouré de morbides délices dans cette maison de crime!... c'est là que j'ai aimé!... aimé!...

Kali-Yanà, riait en se renversant sur les coussins, et ce rire était plus angoissant que ses larmes, plus déchirant que ses sanglots...

— Ne parle plus! suppliait toujours Xali... ferme les yeux, endors-toi dans mes bras, bien câlinement, comme jadis... Que t'importe la laideur de la vie, quand le rêve est si doux!... Dors, Kali-Yanà, et le sommeil calmera ta fièvre!...

Mais la rada délirait toujours; des battants de cloche martelaient ses tempes, un frisson convulsif secouait ses épaules. D'un mouve-

ment brusque, elle repoussa, Xali, arracha les linges qui couvraient ses plaies, et se mit à danser, toute baignée de la pourpre de son sang. La houle de ses flancs s'accélérait, ses pieds nus glissaient sur les dalles de porcelaine ; elle semblait un lotus rouge se balançant sur le miroir des étangs de Xétuphon !

— Regarde ! regarde, Xali !... C'est ainsi que je dansais devant le lingam de pierre, et mon sang, sous la flagellation des courtisanes, coulait de même... je n'étais plus une femme, mais une loque écarlate tournant au gré de *Lum !* Puis on me jeta sur l'idole glacée, et mon sang coula encore par une autre blessure, de toutes la plus douloureuse... Regarde ! Regarde !...

Elle haletait, les mains crispées au-dessus de sa tête, les yeux chavirés de haine ou d'extase, les prunelles remontées dans la cornée bleuâtre, les lèvres ouvertes sur la double ligne étincelante des dents.

— Regarde ! Regarde !...

Elle croisait ses bras sur sa poitrine pour se défendre, rampait sur les genoux, se ren-

versait, tout le corps agité de secousses folles comme si des serpents eussent grouillé sous sa peau, et ses ongles, élargissant ses blessures, creusaient plus profondément dans les chairs vives...

— Regarde...

Mais les rada se jetèrent sur elle, et, pour l'empêcher de se meurtrir davantage, l'attachèrent sur sa couchette avec le pan déchiré de leurs langoutis.

II

LA DÉMENCE DU ROI

Pendant huit jours la rada se débattit dans le délire d'une fièvre intense, retrouvant les tourments qu'elle avait endurés, revivant ses heures de volupté et de haine. Xali connut ainsi tout son calvaire passionné, et son âme généreuse pardonna à l'amie, à la victime du rêve d'amour, rejetée pantelante dans la réalité de la vie.

L'émeute grondait toujours, mais plus sourdement, malgré les exhortations perfides des talapoins. Le peuple, craignant de nouvelles représailles, écoutait mollement les

paroles de révolte, se laissait aller à son habituelle apathie.

D'ailleurs, Phaja-Tak, retiré dans son harem, ne semblait rien voir, et son humeur morose ne se dissipait qu'aux plaisirs voluptueux qu'il avivait chaque jour de fantaisies nouvelles. La dernière favorite, Ajutana, le charmait par sa précocité perverse ; on la disait adroite et rusée, bien capable de tenir tête à son royal amant, de le mâter enfin aux jeux d'amour.

Un des généraux, Chakri, qui commandait dans le Cambodge, répandait sur le roi les bruits les plus malveillants, ne guettant qu'une occasion de s'emparer du pouvoir. On savait que le gouverneur de Ligor s'était réfugié chez le chef de Patawi, autre ville de la presqu'île Malaise, et que Phaja-Tak, après avoir pris ses trésors et fait tuer les membres de sa famille, n'avait accordé la grâce d'Ajutana que pour la faire entrer dans son harem. Mais la petite favorite connaissait les charmes qui triomphent de toutes les luxures, les philtres qui jettent l'amant affolé

aux pieds de l'amante invincible, toujours inassouvie.

Par de savants mélanges de tubéreuse, de spika-nard et de mitcham, elle éveillait les sens du Maître épris de sa beauté singulière, de ses yeux pointillés de rouille, de sa chevelure teinte au sapan et au jô sauvage. Elle exaltait son appétit charnel par de précis extraits d'ayapana, de champaka et de sarcanthus, aux humaines et félines senteurs de fourrure; puis, réunissant les sucs vénéneux des forêts maudites où rayonnent les fleurs-vampires, les gouges sylvestres aux corolles en ventouses, elle le jetait pantelant sur les coussins, et, par de savantes caresses, lui fouillait le crâne, lui vidait les moelles, lui secouait les nerfs de frénétiques et galvaniques sursauts.

Au sortir de ces étreintes, l'amant demeurait le regard chaviré, les jambes cotonneuses, et sa volonté s'abolissait dans une stupeur morbide. Ainsi se vengeait Ajutana, servant les projets de Chakri pour délivrer son père captif à Patawi.

III

VEILLÉE D'AMOUR OU DE MORT

— Comment vas-tu, cher Délice?...

Sans cesse Xali répétait la phrase, anxieuse, se penchant maternelle sur la faiblesse de Kali-Yanà.

L'amazone semblait sortir d'un long rêve d'opium, et ses pensées, encore embrumées des fantômes de l'hallucination, flottaient incertaines, décevantes.

— Petite Fleur, réponds-moi?...

Avec des gestes furtifs, mais précis, Xali redressait un coussin, rafraîchissait les tempes de la petite malade, lui apportait des tisanes de fleurs, et répandait autour d'elle les

parfums poivrés qui stimulent les sens, redonnent l'envie de vivre.

Mais, au bout de dix jours, sans en rien dire, Kali-Yanà se sentit plus forte, et, cessant de suivre les chimères du songe, se mit à mûrir un nouveau projet. Dans l'ombre, ses yeux luisaient, comme des éclairs dans un ciel d'orage, ses lèvres s'agitaient silencieusement dans de mystérieuses invocations aux phi malfaisants de l'air et du feu.

Elle avait trop souffert, trop sangloté d'amour et d'humiliation ; on saurait ce que valait sa colère, et, dût-elle payer de son existence l'éphémère satisfaction d'une vengeance, elle irait droit au but.

Pour endormir l'inquiète surveillance de Xali qui, avec sa tendre perspicacité, semblait lire en son cœur, elle simula une prostration complète, ferma les yeux, s'anéantit dans une immobilité de pierre,

C'était jour de théâtre ; les princesses, après la fatigue de la représentation, le jeu des tarots chinois, les combats de coqs, de paons et de corbeaux gris, se retiraient plus

tôt dans leurs appartements. Plus tôt, également, les talapoins renouvelaient l'huile des lampes et les parfums des cassolettes dans la Pagode royale qui devenait propice aux rendez-vous coupables. Sayameda et Maxime devaient se retrouver plus aisément si, comme le pensait Kali-Yanà, le farang et la petite princesse avaient repris leur duo d'amour à peine interrompu.

A cette idée, l'amazone crispait ses doigts fiévreux, et l'émoi de sa haine était si véhément qu'elle semblait défaillir.

Ce soir-là, comme Xali, lasse de tant de soucis, dormait contre son cœur, elle écarta doucement la tête de son amie, posa ses lèvres brûlantes sur ses cheveux, dans un baiser plus léger que le vol d'une abeille, et sortit. Elle marchait à pas de velours en s'appuyant aux murailles, car un froid de glace lui montait sous la peau, et les petites lampes lui semblaient tournoyer sur les rada endormies comme les vautours de Gamakul sur le champ des morts.

La nuit était calme, traversée seulement

par l'essaim des mouches lumineuses, traçant sur le manteau bleu du ciel de fantastiques paraboles. Et c'étaient comme d'autres petites étoiles de la voie lactée en route pour l'infini, la montée incessante des âmes terrestres vers un séjour de repos et de gloire.

Kali-Yanà, dans sa croyance enfantine à tous les monstres du *rôruwa* et du *mahàdapha-narok*, (enfers bouddhiques), pensait que bientôt, peut-être, son âme blessée s'en irait ainsi dans l'abîme d'azur, non pour s'anéantir dans le Nirvâna d'amour, mais pour passer par les épreuves des huit purgatoires du *sassada* maître des anges et des hommes, docteur des animaux, qui conduit chacun selon ses mérites vers le domaine de sa splendeur.

Elle savait qu'elle allait commettre une action affreuse, dont se souillerait pour des milliers de siècles l'essence astrale de son être, mais elle cheminait, poussée par une force invincible, un désir de meurtre plus fort que sa volonté et que les huit enfers du *Phahhava !*

IV

ARTIFICES VOLUPTUEUX

Dans sa chambre de porcelaine, de nacre et d'ivoire, Sayameda se livre aux soins empressés de ses femmes.

Entièrement nue, elle vient de baigner son corps charmant dans l'eau laiteuse d'une vasque, et, toute humide encore sous les rayons convergents des lampes, elle sourit à son image.

Phù, une négresse aux narines traversées par deux boutons de turquoises, débouche les petits pots et les flacons. Avec un tampon de soie elle étend sur les joues de sa maîtresse une crème d'un ocre pâle qui,

sous l'influence de la chaleur, prendra des tons lunaires délicieux. Elle choisit, sur un pinceau mince, un peu d'or japonais et du vert de cantharide qui, étendus sur les lèvres et le bout des seins, deviendront d'un rouge de sang. Elle allonge les yeux profonds à demi voilés par l'espoir de la nuitée d'amour, mouille les cils d'encre de Chine, fait de précieuses mixtures de serkis du harem, de carthame et de benjoin, frotte, épile, parfume, et, enfin, contente de son œuvre, se roule aux pieds de Sayameda.

— Te voilà plus adorable que le lotus de l'étang de Xéluphon ! Tu n'as plus qu'à recevoir le farang, petite princesse !

— Il me manque mon grand collier d'aigues-marines, celui qui fait dix fois le tour de mon cou, et laisse pendre entre mes seins le luk-sakhot aux boules diamantées... Jamais l'aimé n'a vu de tels joyaux et Phaja-Tak mon père me les a donnés parce que je suis la plus belle !

— Tu sais, chère Félicité, que ce collier porte malheur?... Mieux vaudrait le jeter

dans le Me-Nam que d'en adorner ta chair divine!

— Oh! je ne suis pas superstitieuse... D'aussi splendides parures ne sauraient être malfaisantes!... Les gemmes donnent le bonheur, la constance, et les pierres vertes sont deux fois agréables aux dieux... Va me chercher le luk-sakhot aux cent huit perles glauques et aux sept diamants.

La négresse se toucha le front en signe d'obéissance.

— Bien, Astre Royal, qu'il soit fait selon ton désir.

Le joyau que demandait Sayameda était vraiment unique au monde avec ses aigues-marines, tombant, comme des larmes lunaires, autour de sept diamants d'une invraisemblable grosseur. Sayameda fit lentement rouler le collier entre ses doigts, heureuse du contact des gemmes froides sur sa peau fiévreuse, puis elle compléta son costume de petite amante exotique par des touffes de champa, piquées sur les oreilles, et une ceinture de fleurs de Mali dont les grappes lé-

gères tombaient devant jusqu'à ses genoux.

— Le farang doit être là ?...

— Oui, va doucement pour ne point réveiller les talapoins, recommanda Phù.

— Pourvu que la nouvelle favorite, Ajutana, ne vienne point brûler des cires dans des takrutt d'or comme l'autre nuit! Nous avons attendu une heure derrière le *Khàte phra* de jade, sous le grand *talapat*.

— Ah ! chère Délice ! combien tu t'exposes ! et pour un étranger encore !

— Certes, Phù, mais je l'aime. Il sait de si jolies choses, et il les murmure d'une voix si câline!... Aucun homme ici ne peut lui être comparé !... Et puis, il a la séduction et la science des pays lointains où la femme est adorée nuit et jour comme le lingamyoni des Brahmanes !... Accompagne-moi jusqu'à la petite porte de la pagode.

Glissant comme un *ange jama* sur la surface de cristal du ciel qui, d'après la légende, « s'étend jusqu'aux murailles du monde supporté par le vent », Sayameda traversa le *Mahaprasat* où l'on place les rois défunts

dans des urnes d'or — la grande salle aux gigantesques statues de granit, où le roi donne ses audiences, en présence de plus de cent mandarins prosternés la face contre terre — et gagna l'entrée secrète de la pagode...

Phù s'arrêta au seuil sacré, et Sayameda, ayant fait quelques pas sous les voûtes lumineuses, tomba dans les bras de son aimé !

— Maxime !

— Sayameda !...

La pauvre petite amazone, blottie derrière un des terribles Bouddhas de la pagode, sentit à la poitrine un tenaillement de fer rouge. Il lui sembla que son cœur, agrippé par des pinces, se contractait sous une douleur inouïe, dans un spasme mortel. Son amant, son cher amant était là auprès d'une autre, et lui disait, de la même voix molle et menteuse, les paroles caressantes qui, si souvent, l'avaient bercée :

— Sayameda, laisse mes lèvres sur les tiennes ! Ta bouche est parfumée comme la pomme d'or du figuier de Chine, tes yeux sont des fleurs de Kadanga, tu grises comme

le soran ou le suc délicieux du homa... Aucune femme n'a ce corps svelte et doux !... Ah ! donne-moi tes lèvres !...

Et les baisers s'égrenaient, couraient en perles ardentes sur les épaules, les bras, les poignets de l'idole vivante, à demi-pâmée, inconsciente de ce qui se passait en elle et autour d'elle.

Le farang s'attardait aux cachettes de volupté, retournait la poupée brune comme un grand enfant curieux et un peu cruel. Elle n'était point plus belle que Kali-Yanà, mais différente, avec des gestes mièvres, des sourires ingénus, des reculs et des abandons que la rada, plus passionnée, ne connaissait point. Celle-ci le changeait de l'autre, et, dans les bras de la princesse, il songeait pourtant à la guerrière amoureuse, les trompant ainsi toutes deux, l'une par l'autre, sans méchanceté, mais par inconscience de beau gars habitué à se jouer des femmes.

— Dis-moi encore que tu n'aimes que moi !... Dis-le, pour que ma faute me semble moins lourde !

Et Maxime, qui cherchait dans les baisers de l'amante royale le goût des baisers de Kali-Yanà, répétait avec un sourire :

— Je n'aime que toi !

— Jure-le par le *Samona-Kodom !*

— Je le jure !

— Et mets tes lèvres sur le *luk-pat* aux sept diamants qui brille entre mes seins, pour ne jamais oublier ton serment.

— A quoi bon, cher Délice?... Nos croyances ne sont pas les mêmes. Il ne faut pas tenter les dieux rivaux.

— Ma croyance seule est bonne.

Mais Maxime donna d'autres preuves de son amour, et Kali-Yanà, rampant sur les mains et sur les genoux, s'approcha du couple enlacé !...

V

LE MEURTRE

Un éclair, un cri rauque, et le corps de Sayameda roula sur les nattes d'argent, bientôt changées en tapis de pourpre. Et, tandis que Maxime regardait éperdu, la rada, se courbant, saisit le collier d'aigues-marines aux boules diamantées et le serra de toutes ses forces sur le cou frêle de la fille royale.

La petite princesse se tordait dans des spasmes furieux, les yeux désorbités les mains crispées sur sa gorge, cherchant, dans un suprême effort, à rompre le collier qui lui entrait dans les chairs. Mais, lorsque Maxime, revenu de sa stupeur, se jeta enfin

sur l'amazone, les gemmes glauques s'éparpillèrent sous ses doigts avec les derniers râles de sa maîtresse.

De toutes parts les talapoins accouraient, épouvantés par les cris d'agonie. Ils se saisirent du farang et de l'amazone, les conduisirent dans la salle du *Mahaprasat* et prévinrent le *Chaô-Klein-balat* qui, se déclarant incompétent, annonça, à son tour, avec mille précautions, à Phaja-Tak, que sa fille d'élection venait d'être assassinée.

Le roi, énervé par les érudites hystéries d'Ajutana, ses philtres compliqués et corrosifs, ses caresses véhémentes, se rendit pourtant auprès des coupables.

Maxime baissait le front, mais la rada, toute secouée par un grand frisson, soutint le regard du Maître.

— Oui, c'est moi, dit-elle, c'est moi qui l'ai tuée !

— Toi !

— Qu'on me punisse, je l'ai mérité.

Phaja-Tak, au sortir de son rêve sadique, ne comprenait pas, les yeux troubles, les

idées embrumées. Il dit d'une voix molle :

— Pourquoi as-tu commis ce crime ?...

Mais Kali-Yanà, émue par un sentiment généreux, ne voulut pas trahir le secret de la petite princesse. Elle répondit avec un vague hochement de tête :

— Je ne sais pas...

— Et celui-ci, qu'a-t-il fait ?...

Le roi montrait Maxime. La rada, encore, se dévoua.

— Il n'a rien fait...

— Pourquoi était-il dans la pagode au milieu de la nuit ?...

— Il s'y trouvait enfermé ; sans doute, c'est un étranger qui ignore les coutumes du pays... Ne cherche pas d'autres coupables, Maître, j'ai frappé dans un moment de folie, un accès de fièvre .. Mais mon crime doit ètre châtié, et je suis prête à l'expiation.

Les talapoins, interrogés, ne purent fournir d'autres détails sur le crime. Ils avaient trouvé l'amazone penchée sur le corps de Sayameda, serrant encore le collier d'aigues-marines que le farang tentait de lui arracher.

Le poignard, qui avait d'abord servi au meurtre, était semblable à ceux que possédaient toutes les rada.

Phaja-Tak, soucieux, considérait la coupable qu'il trouvait étrangement désirable avec ses grands yeux de passion, sa gorge droite, fleurie de deux corolles d'or, que le panung dérangé permettait d'apercevoir.

— Tu sais, dit-il, que tu as mérité la mort ?

— Je le sais.

— Les phras choisiront le genre de torture qu'il convient de t'infliger, car tu as commis le plus effroyable de tous les crimes en tuant ma fille bien-aimée !...

— Je le sais.

Phaja-Tak, peu à peu, s'animait en parlant. Une indignation réelle faisait vibrer sa voix. Il ne songeait plus à la beauté de la rada, à sa peau lumineuse d'ambre pâle, à toutes les floraisons de son corps charmant de jeune guerrière, apte aux exercices de force et de souplesse.

— Emmenez-la, dit-il aux talapoins,

qu'on la mette à la cangue, après lui avoir donné deux cents coups de latte. Quant au farang, puisqu'il n'a rien fait, vous pouvez lui rendre la liberté.

D'un pas ferme Kali-Yanà s'éloigna, conduite par le *Chaô-Klein-balat*, qui voulut, lui-même, la recommander aux exécuteurs, afin que rien ne laissàt à désirer dans l'accomplissement du châtiment.

Maxime, indécis, la suivit d'un regard ému, décidé à implorer sa grâce, à tenter l'impossible afin d'adoucir la colère royale. Il se prosterna devant le Maître, éleva ses mains au-dessus de sa tête, murmura quelques mots de pardon ; mais Phaja-Tak lui tourna le dos.

VI

L'EMBAUMEMENT

La petite princesse est étendue dans la salle du *Mahaprasat*, entre les urnes funéraires des anciens rois de Siam. Dans quelque jours elle trempera dans les baumes et les parfums. On la fera passer par sept émanations différentes, jusqu'au complet état d'imputrescibilité. Après le néroli, la myrrhe, l'oliban, les senteurs mystiques discrètes et austères, elle connaîtra les effluves du Takéoka, de l'Hovénia du Japon, de l'Olea fragans et, enfin, se délectera dans une précise infusion de baume de tubéreuse et de musc-tonkin aux terribles et puissants

remugles. Elle deviendra, alors, de la couleur du citron mûr, et ses chairs, en parfait état de macération, adhéreront à ses os. On la déposera, les genoux ramenés à la hauteur du menton, et liés trois fois par une corde de jô sauvage, dans une urne de cristal, où les petites princesses, ses sœurs, viendront la voir chaque matin, et lui offriront des fleurs de lan-tam en chantant ses louanges sur l'accompagnement du takhé, la longue guitare aux cordes métalliques que l'on pince avec des ongles d'or.

Mais l'événement est tellement singulier qu'une sorte de stupeur règne encore à la cour. Sayameda, dans sa tunique égrenée de saphirs et d'opales, est plus jolie encore morte que vivante. La strangulation n'a que momentanément altéré ses traits délicats et voluptueux. Phù, en poussant des cris de bête blessée, a repeint ses lèvres encore gonflées d'amour, a touché de son pinceau carminé ses narines minces et la conque adorable de ses oreilles. Un peu de pourpre anime aussi le bout de ses seins, qui sem-

blent tressaillir encore de plaisir pâmé sous les gemmes crépitantes des colliers. Un serpent de saphirs se noue étroitement à son cou meurtri, cachant les marques de mort, et un takrutt, composé de quarante-trois feuilles d'or, pend sur sa poitrine.

Chacune des princesses, en présence de Phaja-Tak et de tous les mandarins prosternés, détache une des lamelles du takrutt et la passe sur la langue de la morte, dont la bouche est demeurée entr'ouverte. Chacune doit mentalement dire une prière qui sera gravée sur la feuille précieuse, et former trois vœux qui se réaliseront entre le jour du trépas et celui des funérailles.

L'aînée vient d'abord, touche trois fois le sol de son front devant la dépouille de Sayameda, puis, délicatement, glisse la feuille d'or entre les dents de la morte, cherche sa langue. Un peu de sang écume au bord des lèvres, coule des deux côtés du menton. Ramada recule épouvantée, mais le grand-vicaire des talapoins essuie la mousse

écarlate avec un tampon de soie, et Pudjàlia, seconde grande princesse, vient demander aussi la bénédiction de la défunte. Les moulins à prières tournent entre les mains des phra prosternés, les pleureuses se balancent doucement en gémissant, et les embaumeuses s'activent autour des fleurs du catafalque, comme des abeilles autour de la ruche.

Phaja-Tak, le dernier, incline vers l'assassinée son sceptre d'émeraude, prononce les paroles sacrées du *Traïphum* : « *Kesà-lômanakhà-thanta*, etc... C'est, selon l'usage, l'énumération des trente-deux parties du corps humain, par laquelle on se rappelle l'instabilité des choses terrestres et la fin suprême.

Le *Chaô-Klein-balat* qui, plus tard, allumera le bûcher de la morte royale, donne la réplique au Maître par l'énumération des qualités divines de Bouddha, qui seul gouverne à son gré le ciel, la terre, les huit enfers principaux, les *lôkanta-Narok*, les vingt ordres de *phrom* corporels ou mys-

tiques et les âmes des petites princesses défuntes.

Itipisò phakhava sàmma samphutthô, etc...

VII

LA PAGODE DES TORTURES

Devant la cage de bambou où l'on a enfermé Kali-Yanà, Maxime, qui s'est glissé derrière les exécuteurs, erre tristement. La rada a perdu connaissance sous les premiers coups de latte, et on l'a jetée dans sa prison comme une loque humaine, sans plus s'occuper d'elle. Tout à l'heure, quand elle rouvrira les yeux, on la conduira dans la Pagode rouge, où sont rangés les instruments de supplice à l'usage des condamnés.

Ce sont, autour d'une idole terrible de granit noir, des pinces pour arracher les ongles et les yeux, des fers avec lesquels on tuyaute

les chairs comme des collerettes de clowns, des ciseaux, qui découpent, sur les ventres et les cuisses, des pétales frisés d'orchidées et de tubéreuses, des étrilles à vingt lames de rasoir pour ratisser la peau, la taillader à une petite profondeur dans laquelle on versera de l'huile bouillante, goutte à goutte. Voici des baguettes de bois qu'on glisse entre les orteils et les phalanges pour les désarticuler et les arracher; des cangues, munies de clous, qui ne laissent passer que la tête du patient; des pointes énormes pour fixer les pieds et les mains sur des planches que l'on sépare violemment; des boîtes, munies de quelques trous, où le condamné, replié sur lui-même, meurt de faim sans pouvoir se lever ni se retourner; des pals, sur lesquels les hommes virevoltent comme de gigantesques et vertigineuses toupies.

Il y a là plus de cent appareils compliqués et bizarres, où adhèrent encore des muscles et des sanies; comme dans le charnier des vautours, il règne près de la Pagode rouge une écœurante odeur de mort.

Les condamnés, dans d'étroites cages de bambou, attendent le supplice final. Ils souffrent de la faim et de la soif; leurs jambes s'enfoncent dans une boue fétide ; nus, grelottants, décharnés, les plus valides frottent leurs ulcères contre les barreaux, implorent d'une voix gémissante la charité du passant.

Les tourmenteurs, occupés sans cesse à quelque torture nouvelle, aiguisent leurs instruments et versent de l'huile de coco sur leurs bras musclés, engourdis par l'effort. Quelques patients se balancent suspendus seulement par un pied et une main, d'autres tournent au bout d'une corde dont le crampon de fer leur harponne les reins ; des femmes, à cheval sur des piquets, qui les déchirent profondément, ne font plus entendre qu'une plainte intermittente, renversent leur tête exsangue aux prunelles révulsées. Les bourreaux se sont divertis à piquer des fleurs dans les chairs d'une jeune fille, et le sang, se mêlant aux corolles, teint en rose les pétales blancs du champa et du mali.

Là, on a fait entrer le prévenu dans une boite, dont la partie supérieure, composée de deux planches, est munie de pointes aiguës et ne laisse passer que la tête. L'homme n'est pas pendu s'il se tient sur l'extrémité des orteils, mais, dès qu'il fléchit, les piquants lui entrent dans la gorge.

Sur tout cela virevoltent les martyrs du pal que les tourmenteurs activent sur leur tige de fer. Et, de loin, ils semblent tourbillonner au gré du vent ainsi que ces légers moulins de papier que les enfants affectionnent. Ballons captifs, cerfs-volants aux couleurs vives, talapats peints de courtisanes, feux d'artifices et bannières flottantes, à une certaine distance le champ d'angoisse des empalés ressemble à un champ de fête foraine.

Phaja-Tak, pourtant, n'était pas cruel, mais les talapoins, sur le conseil de Chakri, avide de régner à son tour, lui ont versé le philtre de démence, et son sadisme s'achève dans les larmes de sang. Ces supplices, jadis ignorés des Thaï, viennent du Céleste

Empire, où les âmes contournées se plaisent aux jeux de luxure et de mort.

Maxime, ayant donné quelques boulettes d'argent aux gardiens de la Pagode rouge, a pu se glisser auprès de Kali-Yanà. Il la contemple, toute frêle dans la prison immonde, et il sacrifierait les plus belles années de sa vie pour lui ouvrir cette porte d'infamie. Son orgueil est délicieusement caressé par le crime de la rada qu'un accès de folie amoureuse a seul pu provoquer. Son scepticisme capitule devant cette suprême preuve d'amour; il est certain, maintenant, que l'amazone l'aimait éperdument, et il compare cette passion sublime aux pâles marques d'intérêt que lui ont données ses autres maîtresses.

Son admiration pour celle-ci est si complète qu'il oublie presque la mort de Sayameda, l'amante royale, dont il a butiné l'auguste virginité.

— Kali-Yanà! soupire-t-il, en caressant d'une main tremblante l'épaule nue de la rada.

A cette voix chérie, elle ouvre les yeux.

— Maxime !

Elle s'est dressée dans ce cri d'amour, et, de toutes les souffrances endurées, elle ne ressent plus que celle de sa crainte jalouse. Ses larges yeux d'onyx roux, pailletés d'or, s'ouvrent démesurément comme pour s'emplir de la vision adorable.

— Maxime ! répète-t-elle dans un sanglot, pourras-tu jamais me pardonner mon crime ?

— J'ai oublié, et je t'aime !

— Tu m'aimes encore ?...

— Je t'aime mieux que par le passé, cher Délice ! je t'aime comme je n'ai jamais aimé, car dans la créature d'amour, je découvre mieux qu'une amante, une âme !

— Est-ce possible ?

Elle tend vers lui ses bras enchaînés, passe par les barreaux ses petites mains meurtries qu'il couvre de baisers.

— Kali-Yanà, tu n'étais pour moi qu'une poupée comme les autres, un jouet charmant et fragile, que je caressais d'une main distraite. Je ne te supposais qu'une intelligence faible et vaniteuse de jolie fille d'amour, et je pen-

sais, qu'après moi, tu en cajolerais d'autres avec les mêmes gestes de velours et la même voix prenante.

— Tu as pensé?...

— Oui, j'ai pensé que tu n'étais qu'une fleur délicieuse dont la corolle s'ouvrait pour tous, et, qu'après le papillon des pays lointains, viendraient d'autres papillons qui butineraient ta beauté.

— Tu as été méchant !

— J'ai été méchant, parce que je n'ai point compris ton cœur. Si tu savais, cher Sourire, combien les femmes sont légères, inconstantes et cruelles!... Toutes ne songent qu'au plaisir de se parer pour être désirables. Peu leur importe la qualité de l'encens qu'on leur distribue, pourvu qu'il soit abondant!...

— Vraiment, toutes sont ainsi?...

— Oui, toutes; et je te croyais, comme elles, frivole, oublieuse et coquette. Je ne t'aimais plus, parce que je pensais te connaître, et que mon orgueil imbécile planait au-dessus de ta délicatesse souffrante.

— Oh ! mon aimé!...

— Kali-Yanà, rien désormais ne pourra te chasser de ma vie!... Tu es mon bien, ma femme, mon trésor, le seul être que j'adore!

Comme les gardiens inquiets, se rapprochaient d'eux, la rada murmura d'une voix tremblante :

— Il faut nous quitter, mon amant chéri!... Je mourrai joyeuse, puisque tu m'as pardonné et que ton cœur me revient.

— Je ne veux pas que tu meures!

— Un miracle seul, pourrait me sauver!...

— J'accomplirai ce miracle.

— Après le crime que j'ai commis, les plus épouvantables supplices paraitront trop légers!...

— Je couvrirai d'or tes bourreaux!

— Le roi est plus riche que toi!

— Je détrônerai le roi!...

— Non, non, c'est mon Maître vénéré, et jusqu'à la fin je le servirai docilement.

— Quoi! malgré ton amour!

— Mon amour est au-dessus de la souffrance et de la mort. Il me sera doux d'expirer pour toi, car c'est, uniquement, mon

immense tendresse qui m'a conduite au meurtre ? Vois-tu, il est juste que toute faute soit expiée !... J'ai trempé mes mains dans le sang d'une innocente et j'ai mérité le châtiment.

— Je me livrerai à ta place, car j'ai été plus coupable que toi !... Ma traîtrise a tué Sayameda, et j'ai provoqué ton indignation jalouse. Sans moi tu n'aurais point connu le mal...

— Peut-être...

— Tu vois qu'il faut que j'expie à ta place, puisque le véritable assassin, c'est moi.

Kali-Yanà saisit dans ses petites mains fiévreuses la main de l'amant, et, délicieusement, la porta à ses lèvres

— Ah ! que tu me fais de bien !... Je suis heureuse, Maxime, bien heureuse, et je ne souhaitais pas une agonie aussi adorable !... Mon seul désir, maintenant, est de m'en aller dans ce rêve inouï, de gagner le céleste Nirvanà sur les ailes de cette incomparable félicité ! Vois-tu, les tenailles peuvent meurtrir mes chairs et les pinces me

fouiller jusqu'au cœur, elles ne me feront pas plus de mal que le frôlement d'une tige de champa!... Le martyre d'amour métamorphose la douleur en spasme voluptueux.

— Chère Kali-Yanà!

— Ne redoute rien pour moi, je t'aime trop pour souffrir!...

VIII

LA SUPPLICIÉE

Des bourreaux qui amenaient une femme, dont la peau, tailladée jusqu'au ventre, se gonflait en ceinture de rubans sanguinolents, dirent à Maxime de s'éloigner. Mais ce dernier, n'ayant plus d'argent, offrit sa montre et une chaîne en or.

Les tourmenteurs sourirent, et, pour remercier le farang, obligèrent la suppliciée à danser dans sa tunique pourpre de chair vive. Comme elle hurlait sans trêve, en se convulsant furieusement, ils la frappèrent de leurs lattes et elle s'abattit sur les ge-

noux, tendit les bras dans un dernier geste de défense, et rendit l'âme.

Kali-Yanà reconnut alors la vieille femme qui l'avait soutenue le jour de la mort de Suk et de Gamakul. Sans doute s'était-elle trouvée parmi les révoltés, et l'avait-on condamnée, comme les autres, à la torture pour l'obliger à révéler les noms des principaux meneurs.

La rada était à bout de forces.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle à Maxime, je sens que je mourrai avant l'expiation... Si seulement je pouvais t'embrasser encore !...

— Je reviendrai la nuit prochaine.

— On ne te laissera pas entrer.

— Bah ! avec de l'or on arrive à tout !...

— Mais je ne pourrai quitter ma prison...

— Tu la quitteras, et tu fuiras avant le jour.

— Je fuirai ?...

— Oui, tu partiras vers les rives lointaines où j'ai des parents, des amis... Tu te réfugieras chez eux, et tu attendras mon retour.

— Hélas! dit-elle, je n'aurai pas la force de m'enfuir ! Vois, mes membres portent des plaies profondes, et, depuis huit jours, la fièvre me mine ! ..

— Tu songeras à l'existence de bonheur qui nous attend, et tu puiseras dans l'espoir de cette heure bénie l'énergie nécessaire à ton évasion. Mon vaisseau, bientôt, va regagner la France, j'ai accompli ma mission, et nous ne nous quitterons plus !

— Ah ! mon adoré !

Tant d'émotions avaient brisé la jeune fille : ses doigts raidis, qui s'agrippaient à la main de Maxime, s'ouvrirent soudain, elle se renversa dans une nouvelle syncope.

— Un peu d'eau ! implora le farang, il faut porter secours à cette enfant !

Le tourmenteur qui passait haussa les épaules.

— Elle en verra bien d'autres ! Mieux eût valu pour elle trépasser dans sa pâmoison !

— Vous comptez donc lui faire subir tous les supplices de cet enfer ?...

L'homme eut un ricanement.

— Peut-être n'aura-t-elle pas assez de forces pour sortir de la première épreuve. C'est une agonisante qu'on nous a livrée!

— Alors, épargnez-la!

— Nous avons reçu des ordres précis à son égard; elle a commis le plus grand de tous les crimes.

— Elle a agi dans un accès de fièvre, sous l'influence du délire; ce n'est pas une coupable, mais une inconsciente.

— Alors, tâchez d'obtenir sa grâce, nous ne pouvons qu'obéir, car nous sommes les serviteurs de la justice.

— C'est bien, dit Maxime, j'aviserai; et, jetant un dernier regard sur la jeune fille, il quitta la Pagode des tortures.

IX

LES CIRES D'OR

Cependant, les rada avaient appris l'affreuse nouvelle, et elles se désolaient à l'idée qu'une des leurs allait subir le châtiment infâme. Xali, déjà, s'était glissée hors du palais, couverte d'un panung de laine sombre et d'un épais serki dont un pan lui cachait le visage. Mais il était difficile pour les femmes d'entrer dans la Pagode rouge, sans autorisation spéciale, et elle ne voulait pas trahir sa présence.

Une marchande de cires et de takrutt, qui passait, lui fournit l'occasion qu'elle cherchait.

— Femme, dit la jeune fille, veux-tu me céder tes fétiches et tes amulettes pour que je puisse en faire le commerce dans la pagode?...

Les yeux de la marchande étincelèrent.

— Cela dépend du prix, petite. J'ai des luk-sakhot d'argent et des luk-pat de corail rose, sans compter mes cierges que revêtent les minces feuilles métalliques du *Phra-chaoxang-phuôk*.

— Je t'achète tes cires d'or et tout ce que tu possèdes!... Et la rada donna ses armes, ses anneaux de bras et de jambes, ses colliers.

La femme eut un rire satisfait.

— Tu diras, petite, que tu es ma nièce et que tu me remplaces, parce que je suis malade.

Xali s'est installée au pied d'une idole terrible, dont les huit bras se tendent dans un geste d'éternelle malédiction, et elle a rangé, sur une natte, devant elle, ses objets fatidiques.

Déjà les parents des suppliciés lui ont marchandé les ciergés, agréables aux phi et

à tous les génies de la montagne de feu qui veillent sur les condamnés à mort.

Auprès des divinités brûlent les cires odoriférantes dont les larmes coulent sur les fleurs et les nattes précieuses. Des centaines d'objets disparates sont suspendus à des cordelettes qui vont d'une colonne à l'autre. Ce sont des poupées grossières, vêtues d'un lambeau de soie, des statuettes de métal, des étoffes finement brodées, des ceintures et des pectoraux à cabochons de gemmes glauques, des chevelures de suppliciés, tressées de perles, des rosaires de phalanges humaines, des figurines fabriquées avec la cendre agglomérée des bûchers. Il y a, aussi, dans des plats d'ambre et de jade, des fruits, des confitures de fleurs, des poissons séchés, et, dans des flacons, de l'eau-de-vie d'arak, de mëng-lak, de cumin et de palmier, des gâteaux de sésame et de lotus vierges, du curcuma ; puis, dans des vases de saurit, la chaux rose qu'on mâche avec le bétel.

Cette Pagode des tortures contient, d'un côté, les instruments de mort, et, de l'autre,

tout ce qui doit calmer le courroux des génies maléfiques dont les griffes, la nuit, saignent aux murs des prisons ; car les puissances de l'air et du feu s'accrochent par les ongles dans les endroits maudits, et pendent, immobiles, comme d'énormes vampires.

Xali, ivre d'inquiétude, de parfums et de fatigue, sentait sa raison s'en aller comme la fumée légère des cassolettes ; sa main se tendait, dans un geste inconscient, pour recevoir le prix des fétiches et des cires luisantes. Elle attendait la nuit pour chercher dans la cour des supplices la cage de bambou, où agonisait son amie. Chaque fois que la porte de la pagode s'entr'ouvrait, elle mettait tout son cœur dans le regard d'angoisse qui fouillait l'espace ensoleillé !

Les cris des victimes arrivaient alors plus distincts avec le claquement des lattes sur les dos déchirés et le grincement des poulies faisant tournoyer, comme des feuilles au vent, les lamentables loques humaines.

Dans un gémissement profond, il lui sembla reconnaître la voix de Kali-Yanâ, et il lui

fallut un courage inoui pour ne point se jeter au secours de l'aimée, ou s'offrir à partager son martyre.

Plus fiévreuse, elle murmura à une jeune fille qui passait :

— *Adunladuang*, achetez-moi les beaux cierges d'or, et vous serez sauvée par l'amour ! (*Asai Re matu Rham*)

Elle ne savait d'ailleurs ce qu'elle disait, mais la vente des pauvres objets s'activait autour de l'idole aux huit bras menaçants ; toute la pagode scintillait sous la flamme des cires, dont les larmes, sans cesse, tombaient comme une douloureuse et brûlante rosée.

X

TENTATIVE D'ÉVASION

— Jeune vendeuse, donne-moi de l'encens et du bétel.

C'est Maxime qui, depuis le matin, se multiplie, implore la grâce de la rada, et, sans se décourager, use de toutes les influences. Mais le crime de Kali-Yanà est sans excuse, rien ne saurait la faire absoudre, et la justice thaï suivra son cours.

— Jeune vendeuse, donne-moi de l'arak et de l'opium, je veux me griser jusqu'à la mort !

Xali tourne vers le farang son regard troublé.

— Tu as un ami qui va périr? demande-t-elle d'une voix blanche, tu t'enfièvres et tu veux oublier?...

— Oui, mon tourment d'âme me fait désirer d'être tenaillé par les bourreaux!... Ceux qui souffrent dans leur chair sont peut-être moins malheureux que ceux qui souffrent dans leur tendresse.

— Est-ce un frère, un père, une épouse que tu pleures?

— C'est la plus adorable des maîtresses, celle dont l'amour seul a armé la main, celle qui a tué la fille royale!

Xali pousse un cri, saisit le bras du farang!

— Tu viens pour Kali-Yanà?...

Une colère soudaine fit trembler la rada, qui leva ses poings frémissants pour châtier l'amant perfide; mais une autre pensée bientôt rasséréna ses traits.

— Ecoute, dit-elle, tout le mal est arrivé par ta faute, et aucun châtiment ne serait assez cruel pour te punir!

— Je le sais, répondit Maxime, en baissant les yeux.

— Dans son délire Kali-Yanà a parlé. J'étais auprès d'elle, et je connais tes hypocrisies, tes mensonges et l'outrageante ingratitude dont tu l'as payée!

— J'avoue mes torts.

— Ce n'est pas ma compagne qui a tué Sayameda, c'est toi. Ce n'est pas le bourreau qui tuera Kali-Yanà, c'est toi encore!

— Je suis prêt à tout pour racheter mes crimes. Que faire?...

— Je ne sais pas, attendons, cherchons ensemble; quand la nuit sera venue nous agirons.

— Oui, nous nous unirons pour sauver la rada.

— J'ai des philtres, des liqueurs de soran et d'opium.

— J'ai de l'or!...

La porte de la pagode s'ouvrit sous une poussée brusque, et une pluie de sang jaillit sur les marches, éclaboussant Maxime et Xali.

Des hommes, aux chairs déchirées, aux muscles à vif se précipitèrent, cherchant un

refuge derrière les idoles. Les tourmenteurs, leurs lanières rouges à la main, les suivaient en vociférant. Il y eut une mêlée furieuse, les dieux roulèrent de leurs piédestaux, les cierges, renversés, mirent le feu aux nattes et aux étoffes précieuses.

Dans la fournaise, les combattants se cherchaient, s'étreignaient, entraient leurs ongles dans leur chair; sous la rouge lueur, le lac de sang s'élargissait parmi les fleurs, les parfums, les cires crépitantes.

— Venez !... Venez !

Et Xali, prenant Maxime par la main, l'entraîna dans la cour des condamnés où s'ouvraient les cages de bambou. Beaucoup de cadavres avaient été retirés de leur prison, et les vautours de la pagode voisine tournoyaient au-dessus des morts et des agonisants, se risquant parfois à emporter un lambeau de chair, un sein de femme ou à fouiller les orbites pour en arracher les yeux.

— C'est ici, dit Maxime, en s'arrêtant devant la cage de Kali-Yanà. L'amazone, repliée sur elle-même, semblait dormir; mais

de nouvelles blessures attestaient que les coups de lattes ne lui avaient point été épargnés : une rosée sanglante tombait autour d'elle, un tremblement continu agitait ses membres.

— Kali !... cher Sourire !

Elle ne parut point entendre, resta les paupières closes.

— Parlez-lui à votre tour, elle vous répondra.

— Mon Aimée ! murmura Maxime.

Aussitôt, la rada tressaillit plus fort, une lueur de joie entr'ouvrit ses yeux.

— Vous voyez, dit Xali, l'amour est plus fort que l'amitié, votre voix a accompli le miracle. Restez avec elle, je vais inspecter les alentours.

La nuit tombait rapidement ; les mouches lumineuses tendaient sur le ciel leur réseau d'or, que trouait encore le vol sombre des vautours.

Sur les marches de la pagode en flammes, les bourreaux se bousculaient, tâchant de sauver les trésors de l'intérieur : les statuettes

précieuses, les nattes d'argent, les étoffes aux broderies de perles fines. Le moment était peut-être favorable pour une évasion. Xali revint auprès des amants.

— Vite, vite, il faut nous enfuir! Unissons nos efforts pour délivrer Kali-Yanà.

Ils secouèrent les barreaux de bois, parvinrent à en arracher deux, découvrant un espace suffisant pour attirer le corps fluet de l'amazone. Elle fut bientôt dans leurs bras, riant et pleurant, mais si faible qu'elle serait tombée sans le secours de ses amis.

— Tiens, prends mon panung, cache-toi le visage avec ce voile épais.

Ils l'entraînaient, sous le regard avide des prisonniers qui les imploraient en pleurant.

— Viens! viens!

Ils pataugeaient dans le sang, chassaient les oiseaux qui leur barraient le passage.

Mais un amoncellement de corps les arrêta. Les tourmenteurs, surpris par l'incendie, n'avaient point achevé leur besogne, et les suppliciés, la bouche ouverte dans un dernier hurlement, les membres arrachés, le

ventre fouillé par les instruments de fer, gisaient pêle-mêle.

Maxime tâcha d'écarter les corps, mais ils étaient trop nombreux, retombaient les uns sur les autres comme des pantins disloqués, perdant parfois un bras, une jambe, laissant jaillir les intestins de leur ventre ouvert.

Le jeune homme prit alors Kali-Yanà sur ses épaules, escalada le mur de chair, recommença sa course entre les petites cages où sanglotaient la misère et l'agonie de plus de mille victimes. Dans son émoi, il s'égarait, ne retrouvait plus la porte libératrice au milieu des couloirs sinistres, et Xali, qui s'essoufflait derrière eux, perdait la tête aussi.

Enfin, il s'arrêta.

— Nous ne sortirons jamais !

— Peut-être faut-il passer par la pagode. Je crois qu'il n'y a pas d'autre issue, gémit Xali !

— La pagode est en flammes !

— Que faire ?...

— Eh bien, petite, cherche, cherche encore !... il doit y avoir une porte au bout de

ce mur. Va, je t'attendrai ici. Va ! fais diligence, les moments sont comptés !...

Xali s'éloigna, glissant dans les flaques gluantes, se retenant aux corps, et le souffle horrible des affamés, passant sur son visage, la faisait défaillir. Des cris, des injures, des ricanements de folie, des râles d'angoisse montaient autour d'elle. Devant ses yeux, agrandis par l'effroi, passaient de larges disques rouges, ses tempes battaient dans un tocsin de fièvre.

Les femmes tendaient vers elle des mains crispées aux ongles menaçants; quelques-unes, ramassant la litière infecte de leur geôle, la lui jetaient à la face avec des convulsions de louves.

Et les cages hurlantes succédaient aux cages ; l'enfer n'avait point d'issue, semblait-il.

Seule, la fournaise de la pagode ouvrait dans la nuit sa bouche formidable.

Xali revint, sanglota :

— Je n'ai rien trouvé !

— Alors, passons dans les flammes.

— Oh ! oui, tout, tout plutôt que cette épouvantable vision !

La fièvre du danger avait redonné quelque force à Kali-Yanà ; Maxime et Xali la mirent entre eux, et, passant chacun un bras autour de sa taille, l'entraînèrent vers la pagode.

C'était maintenant la région des pals où les morts oubliés, fixés à leur hampe sinistre, semblaient des drapeaux déchirés après la bataille. Dans une apothéose flamboyante, les loques humaines grandissaient, gagnaient le ciel, et les vautours acharnés leur faisaient des ailes frémissantes de ténèbres.

Des hommes aux bras rouges sortaient du feu, portant des figurines de cristal et de jade, des objets délicats qu'ils posaient à terre pour tâcher de sauver d'autres richesses. Ils ne firent point attention aux fugitifs qui purent s'engager sous les voûtes crépitantes ; mais la chaleur était si affreuse, qu'ils durent reculer, suffoqués aussi par l'épaisse fumée. Trois fois ils renouvelèrent leur tentative, sans réussir davantage. Seuls, les tourmenteurs, habitués aux âcres émanations

des bûchers, pouvaient affronter les morsures des flammes.

Mais les murs craquaient, tout un pan de toiture s'écroula, et des langues de feu jaillirent vers le ciel avec une impétuosité telle que toute la nuit en fut illuminée.

— Attendons, dit Xali, nous passerons sur les décombres ; avant le jour, les murailles seront tombées.

— On nous verra.

— Cachons-nous dans les ruelles.

Les hurlements redoublaient, une folie furieuse pressait les condamnés contre les barreaux, que leurs mains affaiblies essayaient vainement de rompre.

Tout à coup, un gardien passa auprès des fugitifs.

— La rada s'est échappée ! cria-t-il.

D'autres hommes accoururent.

— Une prisonnière est partie ?...

— Celle qui a tué la fille royale ?...

— Oui, sa cage est vide... Mais l'oiseau ne s'est pas envolé bien loin.

Kali-Yanà poussa un soupir et s'évanouit,

tandis que les bourreaux repoussaient Maxime.

Xali, alors, eut une inspiration.

— Je suis celle que vous cherchez, dit-elle.

— Tu es la rada de la garde du palais ?...

— Oui, et j'ai tué Sayameda, la fille aimée de Phaja-Tak.

Le farang ému avait repris Kali-Yanà contre son cœur.

— Et ceux-ci ? interrogea un des bourreaux.

— Je ne les connais pas.

— Que faisaient-ils dans la Pagode des tortures ? Nul n'y pénètre la nuit ?...

Comme Maxime se taisait toujours, Xali murmura :

— Des visiteurs égarés, sans doute ; le feu a pris si subitement !

Déjà deux gardiens avaient lié les poignets de la jeune fille, et la poussaient brutalement vers une cage vacante aux solides barreaux. Ils lui passèrent la tête dans une cangue et l'attachèrent par la cheville, de sorte que toute évasion devenait impossible.

Kali-Yanà, malgré la résistance et les supplications de Maxime, fut également enfermée, mais dans une geôle plus spacieuse, et, comme elle demeurait inerte, les bourreaux, en ricanant, autorisèrent le farang à partager sa captivité pour la rappeler à la vie par de chaudes caresses.

XI

LE ROI

Maxime, cependant, avait été remis en liberté le lendemain, le gouvernement redoutant de mécontenter une puissance amie. L'officier, maintenant, parcourait les quartiers populaires, où, depuis longtemps, soufflait, dans les huttes misérables, la sédition contre le roi. Il glissait le long des canaux dans la jonque qui, bien souvent, l'avait conduit à ses amours ; il entrevoyait, comme autrefois, le dôme étincelant de la pagode de *Borovanivet*, les flèches du temples de *Xétuphon* où repose le grand Bouddha d'or que nul ne peut fixer sans frémir, et, dominant le

fleuve, la gibbosité du palais royal couvert de tours, de terrasses, d'arcades ajourées comme des guipures précieuses, de colonnes aux revêtements de gemmes fulgurantes.

Mais la vision féerique, par moments, s'évanouissait. Il glissait entre des rives étroites et sales, parcourues par une population déguenillée, lépreuse. Sur les canaux enchevêtrés il y avait des avancements de balcons en planches peintes d'ocre et de cinabre, avec des perspectives d'escaliers branlants se hissant à des ouvertures inégales de portes et de fenêtres ; des passages obscurs se trouant, parfois, de lumineux lointains. Les marchands de plein air offraient, d'une voix glapissante, le poisson séché, le frai de crevettes aux effluences vives, les mengdana diaprés, les hoi-khong d'eau douce, les sua d'or et d'argent, tressés par les femmes, du miel de mali et de phut (car on dresse les abeilles à ne butiner qu'une sorte de fleurs), des nids de guêpes rouges, des macres aux coques épineuses, des mëng-lak, des pommades de sésame et de l'huile de coriandre.

Mais la population houleuse n'achetait guère, gagnée par une fièvre nouvelle, et les orateurs, hissés sur le socle des idoles et des monstres de granit, continuaient l'œuvre de Gamakul. Maxime avait mis son dernier espoir dans le renversement de Phaja-Tak, et il voulait se rendre compte, par lui-même, de l'état des esprits. Le roi détrôné, on ouvrirait les prisons, Xali et Kali-Yanà seraient sauvées !

Le matin même de sa mise en liberté, il avait demandé une audience au Maître, et longuement l'avait imploré. Phaja-Tak, quand il l'avait reçu, sortait du Gynécée deviné par des roucoulements de femmes au fond des galeries mystérieuses. Sa Majesté avait parcouru de grandes salles aux fresques gigantesques sur des revêtements de carreaux émaillés, et elle s'était brusquement présentée devant le farang dans ses vêtements de pierreries, dérangés par la fougue des dernières étreintes d'Ajutana.

— Que me veux-tu ?…

— Je viens implorer la grâce de la rada.

Et, refrénant son orgueil, Maxime, trois fois, avait touché le sol du front.

— Tu sais bien que je ne puis rien pour toi !.... D'ailleurs, que t'importe la vie d'une petite amazone ?...

— Elle est innocente. C'est moi qui ai frappé la fille royale !

— Toi ?... Allons donc ! Pour quel motif aurais-tu commis ce crime ?...

— J'aimais Samayeda, et ne pouvant la posséder, je l'ai tuée dans un moment de folie amoureuse.

— Tu mens ! L'arme qui a servi appartenait à la rada.

— Je la lui avais volée !

Phaja-Tak, immobile, semblait réfléchir.

— Ecoute, dit-il, je ne puis gracier la coupable, mais je lui épargnerai la torture. Elle sera décapitée sur la place royale, devant le peuple, pour l'exemple. Quant à toi, je sais bien que tu n'as pas commis ce meurtre abominable. Comme Français, d'ailleurs, tu m'es sacré !... Va-t-en !

XII

LE PEUPLE

Et Maxime était parti. Au hasard il parcourait la ville, sachant que Chakri, appuyé par les mandarins, soulevait les quartiers pauvres. Depuis la fameuse sortie des éléphants, qui avait fait un millier de victimes, l'émeute, apaisée en apparence, grondait sourdement. Sur le passage du farang, devant les idoles et les lingam de granit dressés au coin des rues, les poings se tendaient, menaçants ; tout était à craindre d'une nouvelle révolte. Des hommes de la campagne, aux joues creuses, aux regards rouges, allumés par la famine et les mau-

vais traitements, arrivaient dans leurs jonques misérables ; des ivrognes roulaient jusque dans le Me-Nam, chassés par des femmes nues qui avaient reconnu en eux des soldats du roi ; et les joueuses de takhé, en promenant sur les cordes métalliques leurs grands ongles d'or, chantaient des refrains obscènes qui insultaient le pouvoir.

Tous ceux qui avaient des armes, des crids trempés dans le venin de cobra, des piques, des javelots se réunissaient dans les carrefours autour des orateurs dont la parole montait, farouche.

Ce qui les enrageait, surtout, c'était l'aplatissement qu'ils avaient souffert, l'injustice des lois, les dîmes excessives, augmentant de semaine en semaine, sans nulle raison. Et la coupe d'indignation avait débordé lors des funérailles des dernières favorites, immolées dans une nuit de volupté et de sang. Ils savaient que tout le pays thaï les seconderait, las de ce règne si contraire à ses traditions de justice et de douceur, et les fa-

milles opulentes, dont Phaja-Tak égorgeait les enfants, se révoltaient enfin.

Car ce n'était pas seulement le peuple qui s'insurgeait, mais les puissants et les riches, venus de toutes les provinces, conduits par Chakri qui ambitionnait le sceptre.

Les anciens guerriers avaient armé leurs éléphants, appendu aux haoudars leurs javelots et leurs poignards, dressé leur lance à oriflamme d'argent, et parcouraient les rives du Me-Nam avec des menaces.

Maxime péniblement avançait au milieu des jonques, de plus en plus pressées, criant aux rameurs des encouragements, haranguant la foule, et les femmes riaient au farang dont la belle mine les charmait. Quelques-unes proposaient de le mettre à la tête des rebelles, s'offraient à le porter en triomphe sur leurs épaules aux colliers d'ambre et de corail...

A coté de la Pagode des tortures d'autres maisons avaient pris feu ; l'air était fumeux de choses brûlées, et les flammes couraient encore en crêtes capricieuses le long des

constructions de bambou que nul ne songeait à préserver.

Maxime avançait toujours dans les quartiers de misère, où une grouillante population, saoule d'arak et d'opium, vociférait.

Le sang sauvage des Lao et des Birmans se réveillait. Les Lao-Phungdam (ventres noirs) arrachaient leur langoutis pour montrer le tatouage guerrier de leurs cuisses. Il y avait là des habitants de Xieng-Mai qui portaient des amulettes figurant des tigres et des lions, des enfants de Laphun et de Lakhon, passés au sapan ou au sumac, d'autres venus de Muang-Phrë et de Muang-Nàn, qu'on nommait les ventres blancs, parce qu'ils ne se tatouaient point. Des habitants de Muang-Lakhon s'étaient joints aux tribus aborigènes qui habitent les forêts impénétrables et le bord des lacs infestés de crocodiles. De Tringanu de Kalantan, de Patani et de Quedah étaient arrivés aussi des hommes jaunes aux yeux bridés, au nez large, à la bouche grande, défigurée par des dents noires. Leurs cheveux longs, droits,

rudes, étaient retenus sur le sommet du crâne par une fléchette d'argent ou de cuivre. Ils jouaient aux dés sur le seuil des maisons et montraient parfois une monnaie ovale de métal impur ou quelques piécettes rondes.

Les talapoins circulaient, presque tous favorables à l'émeute. Quelques-uns offraient des feuilles de lan où ils avaient écrit des maximes révolutionnaires avec un stylet d'or. Les plus zélés frappaient en cadence des cliquettes d'un bois sonore en criant la volonté du *Khà te phra*.

Et les jonques, le long des quais, déposaient, à tout moment, des gens de Xieng-Mai, de Laphun, de Lakhon, de Phre, de Nan, de Luang-Phra-Bang, de Muang-Lom.

Parfois, des querelles éclataient ; les plus forts frappaient à coups de piques et de massues les vieilles femmes et les phra impotents ; le long du fleuve montaient les lamentations des blessés sous le grand soleil rouge, mangeant les végétations d'une indélébile rouille de chrôme et de cinabre.

Des corps essaimaient les marches des terrasses, du sang, en filets minces, glissait dans l'eau bourbeuse ; partout le peuple s'entraînait à la révolte.

Maxime, un peu moins inquiet, revint vers la Pagode des tortures, espérant qu'on le laisserait entrer au prix de quelques ticaux d'or ; mais le mur, réduit en cendres, avait été remplacé par une haute balustrade de bambous, et des gardiens veillaient de dix en dix pas.

Tout le jour, le farang erra autour du jardin des suppliciés, au milieu des plaintes des agonisants. Auprès de lui, parfois, des cervelles éclaboussaient les murailles, des têtes roulaient, les yeux emplis d'une suprême épouvante.

Quelques femmes, les mains liées, venaient frotter leur dos aux barreaux de clôture pour faire tomber les fléchettes qui piquaient leur chair, d'autres agitaient leurs doigts aux ongles arrachés, balançaient leur tête scalpée dont le sang, tombant en cascade chaude, les aveuglait.

A la brume, Maxime, ivre d'horreur, s'en alla. Il avait appris seulement que l'exécution de la rada aurait lieu le lendemain sur la place royale.

XIII

L'EXÉCUTION

Xali n'avait pu revoir Kali-Yanà, mais son supplice lui était doux, car elle pensait que sa compagne, grâce à son dévouement, avait pu s'échapper et suivre Maxime dans quelque retraite paisible.

Kali-Yanà, de son côté, ignorait le sacrifice de Xali ; sa faiblesse, d'ailleurs, était si grande qu'elle vivait dans une sorte de songe morbide. Aux seuls moments de fièvre, un tremblement furieux agitait ses membres, le délire succédait à la prostration et sa douleur inconsciente s'exhalait en phrases incohérentes,

passant de l'attendrissement à la haine, de la prière à la rage.

Au matin du troisième jour, les cloches et les gongs annoncèrent l'exécution publique. On fit sortir Xali de sa cage de bambou pour la revêtir d'un panung noir et la conduire en grande pompe sur la place royale, car son crime n'était point de ceux qui s'expient dans les ténèbres.

Xali offrit encore ce martyre à celle qu'elle n'avait point cessé de chérir, et souhaita, de toute la force de son pauvre cœur crucifié, que son amie fût heureuse auprès du visage pâle.

Comme elle n'avait point subi la torture, sa démarche était ferme ; elle sortit entre les exécuteurs, au nombre de six, habillés d'écarlate. On lui passa la tête dans une cangue et on lui attacha les mains.

Une chevauchée se précipita, un débordement de soldats coula du palais, avec les amazones en tête, et tout le cortège traversa la ville avant de se diriger vers le lieu de l'exécution où, sur une haute estrade, était

écrit en lettres rouges le crime affreux de Kali-Yanà.

La théorie des mandarins se massa, faisant face à celle des talapoins qui, couronnés de feuillages, agitaient des fleurs de lan-tam au bout de longs roseaux d'or.

Les princesses n'avaient pas voulu assister à l'exécution, préférant rester en prières auprès de la dépouille de Sayameda, que l'on avait déposée dans l'urne de cristal, où elle macérait dans les baumes.

Xali, sur le lieu du supplice, aperçut enfin Maxime qui, au prix de mille efforts, avait percé la foule pour arriver jusqu'à elle.

— Xali ! Xali ! murmura-t-il !

Elle eut un mouvement des lèvres qui signifiait :

— Chut ! Pour tous, je suis Kali-Yanà !...

Puis, ses grands yeux tendres interrogèrent ceux du jeune homme, et il comprit encore qu'elle lui recommandait d'être bon pour celle qu'elle aimait par-dessus tout, qu'elle souhaitait qu'il ne l'abandonnât jamais.

— Où est-elle?...

Et lui, pour lui donner cette suprême consolation, dit ce seul mot qu'elle attendait avec un tremblement d'angoisse :

— Sauvée!

Aussitôt, elle parut rassurée, joyeuse, s'agenouilla pour qu'on lui enlevât la cangue et se laissa couper les cheveux.

Le *Chaô-Klein-balat* pétrit de la terre glaise, lui en boucha les oreilles, les narines et lui mit un takrutt d'or sur la langue. Les six exécuteurs, armés de sabres, s'avancèrent, et le premier, d'un seul coup, lui trancha la tête.

Mais la cérémonie n'était point terminée, il s'agissait de dépecer le cadavre pour les vautours, car l'incinération n'est point pratiquée sur les criminels!

Les talapoins se montrèrent, armés d'instruments aigus, et tandis que le *Chaô-Klein-balat* jetait au peuple la tête de Xali, dix bras s'acharnaient sur son corps virginal, coupant, tailladant, sciant avec une activité fiévreuse.

Il y eut, à ce moment, un hérissement de piques et de javelots, une révolte éperdue de fauves que les soldats, n'ayant point reçu d'ordres, repoussèrent brutalement. Le sol trépida sous le pas des combattants qui, toujours plus nombreux, traversaient le Me-Nam.

Un homme fixa au bout d'une pique la tête ensanglantée de Xali, dont les yeux grands ouverts semblaient demander vengeance, puis, un cri terrible retentit :

— Au palais ! au palais !

XIV

LE MASSACRE

Affolés de sang, les rebelles brisaient les idoles, les lingam d'onyx et de jade, et, malgré la résistance des soldats, des amazones et des talapoins de la Pagode royale, pénétraient dans les cours et les jardins. Tous les esclaves rencontrés furent tués, ainsi que les grands lions familiers, étonnés de cette farouche invasion. Des hommes s'étalaient la face contre terre, la nuque ouverte; quelques-uns demandaient grâce, d'autres, retenant leurs entrailles qui coulaient de leur ventre ouvert, grinçaient des

dents, faisaient d'inutiles efforts pour se remettre debout.

Les éléphants, hauts comme des tours, sortaient de leurs écuries, mais on avait massacré leurs cornacs, de sorte qu'ils erraient au hasard, désormais inoffensifs. On les employa pour renverser les constructions légères, les kiosques de ce féerique jardin que le sang maintenant engluait partout. En un vertige toujours grandissant, les révoltés montaient vers les terrasses, où des visages de femmes se montraient ; des sanglots partaient du gynécée, car, disait-on, Phaja-Tak s'était enfermé avec Ajutana, la dernière favorite.

— Le roi, affirmait un esclave que l'on poussait à coups de sabre, était affaibli, affolé par des nuits de luxure, et les cris de révolte lui arrivaient comme dans un songe, sans signification précise. On le prendrait facilement avec l'aide des Mandarins ; il suffisait de vouloir.

Une chevauchée se précipita, les têtes des amazones émergèrent dans les cours ; les jeunes filles se jetèrent sur les assaillants,

se battirent comme des lionnes. Mais elles n'étaient pas en nombre, et, malgré leur courage, elles durent capituler. On les arracha de leur selle, et le peuple, en riant, les dévêtit, les viola, vivantes ou mortes, puis un Laos s'empara du pavillon écarlate, y fixa la tête de Xali, dont le sang coulait encore faiblement, et, comme les yeux de la rada avaient une expression terrifiante, il les creva, pour qu'il y eut deux trous rouges à la place des prunelles tragiques.

— Au palais ! au palais !

La foule se bousculait sur les escaliers de porcelaine, renversant les monstres qui le garnissaient du haut en bas. Dans la grande pagode, les Bouddha d'or furent cueillis sur leur feuille de lotus et les nattes d'argent balayées comme par une tempête. Les premiers assiégeants gagnaient le *Mahaprasat*, dont les quatre façades couvertes en miroiterie étincelaient sous le soleil roux. Dans la grande salle silencieuse, où les princesses pleuraient auprès de leur sœur morte, les femmes thaï eurent un mouvement de recul,

mais des pataniens, ivres d'arak, brisèrent l'urne de cristal, et en retirèrent le corps de Sayameda qu'ils élevèrent au-dessus de leur tête, comme un trophée précieux. Ainsi, ils traversèrent les galeries bordées de statues gigantesques de granit, rapportées de Chine, la salle du trône qui, avec son dais à sept étages, présentait la forme d'un autel, et, après avoir éventré quelques esclaves qui s'opposaient à leur passage, ils forcèrent les portes de l'appartement royal.

Mais les pièces somptueuses étaient vides. Sans difficulté les plus avides s'emparèrent des trésors d'argent, d'or et de pierreries; les jeunes filles se drapèrent dans les soies lamées et gemmées, jetèrent sur leurs épaules les chapes de velours indurées de cabochons d'améthystes et de topazes, se passèrent au cou les lourds colliers aux pierres scintillantes.

Les enfants du roi apparurent avec des gestes effrayés, mais les femmes les caressèrent, les trouvant mignons sous leur couronne de mali, leurs anneaux d'or et leur

petit diadème de saphirs, entourant la mèche bouclée de leur front.

Partout rayonnaient des Bouddha de bronze, des brûle-parfums figurant des dragons et des chimères ; les coussins de pourpre roulaient sur les tapis aux dessins de bêtes fantastiques, et, sur les murs de porcelaine, de gigantesques végétations peintes atteignaient des ciels de lapis-lazuli et de turquoise. Les voiles lamés d'argent, tombant sur les portes, remuaient au souffle de cette invasion et les premiers venus décrochaient, avec des cris de joie, les armes asiatiques dont les faisceaux s'épanouissaient en queues de comètes.

Une porte s'ouvrait sur un réduit somptueux au plafond en coupole, terminé par une ouverture ovale, où le ciel mettait un œil d'azur. Sur un autel d'or, constellé de sardoines, de chrysobéryls et d'ouwavorites, un piédouche de diamants, plus brillant que le soleil, supportait un lingam géant couronné de fleurs. Tout autour des divans bas attendaient le bon plaisir du Maître, car

c'était là que Phaja-Tak passait les heures les plus voluptueuses de ses nuits, en écoutant le son lointain des takhé, et en regardant, par des cloisons de verre, les gestes lascifs de ses deux cents danseuses.

La chapelle d'amour était vide; mais des femmes se montraient avec indignation des taches sanglantes sur les nattes d'argent, et, dans des étuis d'or, de singuliers instruments incrustés de gemmes rares.

— Où est-il? Où est-il? criaient les hommes en brandissant les armes arrachées aux trophées.

— Dans le harem! gloussa une vieille aux dents noires, brisons les cloisons!

A coups de massues ils firent voler en éclats les murs de verre, se précipitèrent dans l'appartement, où des fillettes de huit à treize ans, presque nues, fuyaient de tous côtés, se réfugiant sur les escaliers tournants, derrière les colonnes et dans les niches ajourées de nacre et d'ivoire.

— Le roi! Le roi! hurlait la foule.

Une draperie s'écarta, et resplendissante

de joyaux, un bandeau de perles sur sa chevelure épaisse, ramassée en volute, apparut Ajutana.

Lentement, le front levé, elle s'avança, et fixant sur les révoltés ses yeux de femelle fauve, elle demanda :

— Si je vous livre le roi que me donnerez-vous?...

Elle tenait tête à tous, hautaine, dédaigneuse.

— Que me donnerez-vous? répéta-t-elle, dans le silence étonné qui avait suivi sa venue.

— Que veux-tu donc de nous? demanda un Laos en ricanant. Nous t'offrons notre amour, car nous n'avons pas d'argent!...

Elle haussa les épaules.

— Vous exigerez de Chakri, qui déjà vous gouverne, la liberté de mon père que le roi a fait prisonnier.

— Certes, ta demande est juste.

Elle eut un mystérieux sourire :

— Chakri a promis comme vous, mais je sais ce que vaut la parole des puissants de

ce monde. Vous, au moins, vous vous souviendrez, car votre intérêt n'est pas en jeu.

— Nous nous souviendrons, Ajutana, dit un talapoin de la pagode de Xéluphon, livre-nous ton royal époux.

— Mon père, dit-elle, s'était réfugié chez le gouverneur de Patawi, mais il fut dénoncé et jeté dans un cachot, tandis qu'on égorgeait mes frères et mes sœurs. Je hais Phaja-Tak qui fut notre bourreau, et je vous l'abandonne. De nouveau, elle souleva la draperie et montra, vautré sur des coussins, ivre de soran et d'opium, le roi qui dormait pesamment.

Un glaive fut brandi ; le corps, après quelques soubresauts, demeura immobile, la tête à peine rattachée au cou par une bande de chair.

Bientôt, la dépouille du roi, sous ses fibules de diamants et ses pectoraux d'émeraudes, fut traînée à travers le palais, et jetée sur la place du haut de la grande terrasse avec le corps embaumé de Sayameda, sa fille chérie. Tout un peuple hurlant attendait

cette proie, en levant des bras rouges encore du sang des esclaves, des soldats et des amazones, assommés dans les cours ou attachés, deux par deux, sur le passage des éléphants qui leur broyaient le crâne.

Les corps tournoyèrent, renvoyés aux saillies de miroiterie et de jade des étages inférieurs, puis, comme des loques, s'aplatirent sur le sol, tandis que la tête détachée du roi rebondissait dans un flot rouge. Mais les talapoins entourèrent les cadavres, jetèrent sur eux un voile sombre en déclarant qu'ils appartenaient au bûcher, et que de splendides funérailles leur seraient accordées après huit mois d'attente dans les urnes du Mahaprasat.

Chakri, qui n'attendait que ce moment pour se montrer au peuple, apparut à son tour sur la terrasse, et une formidable acclamation salua l'aurore de son avènement.

XV

DERNIÈRE VISION

— Aux prisons ! Aux prisons !

Maxime, de toutes ses forces, avait poussé ce cri, et le bétail humain, se détournant du palais saccagé, galopa vers la Pagode des tortures.

Les bourreaux avaient fui ; la populace, se ruant, renversa les clôtures qui s'élevaient sur l'emplacement des bâtiments brûlés, ouvrit les cages. Mais tous les condamnés ayant subi d'affreux supplices, bien peu purent suivre leurs libérateurs.

Les uns, avec des efforts qui leur arrachaient des cris d'angoisse, tentaient vainement de soulever leurs jambes broyées, de se tenir sur leurs pieds désarticulés. Beaucoup se traînaient sur les mains, rampaient

comme des larves dans la boue fétide ; quelques-uns, exténués par la faim, expiraient de saisissement. Les os perçaient les chairs, la gangrène éclatait partout en pustules livides, une odeur insupportable de charnier faisait reculer les plus braves.

Le farang, enfin, trouva Kali-Yanà, dont les grands yeux meurtris restaient clos, malgré l'agitation des ruelles. Adossée aux barreaux de sa geôle, elle semblait dormir, et c'est en vain que le jeune homme, plusieurs fois, prononça son nom. Cependant, comme son sein se soulevait légèrement, il l'emporta sur ses épaules, la coucha dans l'herbe, au bord du fleuve, lava ses blessures. La caresse de l'eau fraîche parut la ranimer ; un soupir plus profond gonfla sa poitrine, et, reconnaissant Maxime, elle souleva ses bras vers lui.

— Tu es venu ! Tu es venu !... Je croyais que je ne te reverrais jamais !

— Nous ne nous quitterons plus, petite adorée !

Elle frémit !

— Oh ! cher amant ! partons !... Emmène-

moi dans ton beau pays, on doit y être si bien !

— Je t'emmènerai.

— Tout de suite.

Elle tentait de se soulever, et retombait sur le cœur de son ami.

— Demain, dit-il, nous nous en irons ; aujourd'hui, tu es encore trop faible.

— Alors, c'est bien vrai, tu veux toujours de moi ? Tu me le jures ?

— Je te le jure.

— Ici, vois-tu, les hommes sont trop méchants. Toi-même tu as subi la contagion maléfique, et tu m'as bien fait souffrir !... moi, aussi, j'ai été criminelle... Oh ! c'est horrible !...

— Tais-toi, tout est pardonné.

— Alors, c'est fini, nous nous aimerons jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort !

D'une voix plus douce que le murmure du vent dans les joncs, elle fit mille projets d'avenir, bien persuadée qu'il y avait quelque part dans le monde une cité de bonté et de justice où ils vivraient heureux. Et, dans la

fantasmagorie de son désir d'amoureuse, elle imagina le logis qu'ils habiteraient, là-bas, dans la ville merveilleuse des hommes pâles, les soins dont elle l'entourerait, sans cesse, étant à la fois, une esclave, une amie et une amante. Ah! il ne regretterait rien, et il serait fier d'elle, car elle saurait parer sa beauté pour le charmer toujours!...

Maxime se laissait bercer par cette parole douce ; et il étreignait tendrement le corps alangui de sa maîtresse, dont la bouche balbutiait à la hauteur de son baiser.

Longtemps, elle resta dans cette extase, le regard lointain, empli de visions féeriques, ses petites mains au cou de son ami ; puis, tout d'un coup, ses prunelles chavirèrent et ses lèvres bleuirent sur un dernier mot d'amour.

Dans une jonque pleine de roses et de tubéreuses, le farang, à la nuit close, emporta la petite morte pour l'enfouir dans un nid de verdure qu'il connaissait seul, ne voulant pas que ce corps charmant fût abandonné aux vautours.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



